This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VOYAGE

DE VIENNE A BELGRADE

ET A KILIANOVA,

Dans le pays des Tartares Budziacs & Nogais dans la Crimée, & de Kaffa à Conſtantinople, au travers de la mer Noire; avec le retour à Vienne, par Trieſte.

Fait dans les années 1768, 1769 & 1770, *par* NICOLAS-ERNEST KLEEMAN.

On y a joint la deſcription des choſes les plus remarquables concernant la Crimée.

Traduit de l'allemand.

A NEUCHATEL,
De l'imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXX.

A

M. HENNIN,

SECRETAIRE DU CONSEIL D'ÉTAT.

MONSIEUR,

VOUS avez daigné me faire connoître l'ouvrage de Kleeman : à peine l'eus-je parcouru, que j'en entrepris la traduction; & en le mettant au jour, j'ai osé penser à vous le dédier. Recevez-en l'hommage comme un foible témoignage de ma reconnoissance. Si votre modestie

ne m'imposoit silence, je ferois connoître ces vertus éminentes qui vous gagnent tous les cœurs, & je parlerois de l'étendue de mes obligations envers vous; mais je m'exposerois à vous déplaire. Je me tais donc, quoiqu'à regret, me bornant à vous supplier d'agréer les assurances du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
LE TRADUCTEUR.

JOURNAL

JOURNAL

D'UN VOYAGE

EN CRIMÉE.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE de Vienne à Belgrade.

LE 6 octobre 1768, à neuf heures du matin, je me ſuis embarqué à Vienne ſur le Danube, dans un bâtiment appartenant à une ſociété de commerce compoſée de gens de la premiere diſtinction, & chargé des marchandiſes qu'elle avoit daigné me confier. J'étois muni de lettres de recommandation, de paſſeports, & d'un firman de la Porte. On m'avoit donné pour interprete un Arménien domicilié en Crimée, nommé *Kyriagos Hazadur*, qui s'eſt malheureuſement trouvé être un très-grand frippon. J'ai ſouvent eu recours à un autre marchand Armé-

nien, nommé *Hadſchi Muſſa*, qui alloit à Conſtantinople pour ſon négoce, & qui étoit plus honnête homme que le premier. Mes autres compagnons de voyage étoient M. Fohr, teneur de livres, deux cadets des troupes impériales, un jeune gentilhomme Hongrois, & quelques ouvriers de différentes profeſſions.

Le tems étoit beau, & le vent favorable. Nous ſommes arrivés à ſept heures du ſoir à Presbourg : à peine l'ancre a-t-elle touché le fond, que deux commis ſe ſont préſentés pour exiger mon certificat de douane; ils ont été très-malhonnêtes; ils vouloient s'oppoſer à ce que nous ſortiſſions du bateau les vivres dont nous ne pouvions nous paſſer pour notre ſouper, & les autres choſes dont nous avions un beſoin indiſpenſable; cependant à la fin, à force de repréſentations & de ſollicitations, ils y ont conſenti.

Je me ſuis eſtimé fort heureux d'être parvenu le lendemain à obtenir mon acquit dès les ſept heures du matin, car on m'a dit qu'il arrivoit quelquefois qu'on le faiſoit attendre deux ou trois jours.

Nous avons fait ici toutes les eſpeces de proviſions que nous avons prévu devoir nous être néceſſaires pour la continuation de notre voyage : nous avons quitté Presbourg le 7 à cinq heures du ſoir; il nous a été impoſſible d'atteindre aucune ville avant la nuit, en conſéquence il a fallu ſe réſoudre à coucher dans l'iſle de Schutt; mes compagnons de voyage & moi ſommes reſtés dans le bateau : le nombre en avoit été augmenté par un jéſuite que nous avions pris à Presbourg.

Le 8 à une heure, nous nous ſommes trouvés à Comorne; j'y ai vu les veſtiges de l'horrible tremblement de terre que cette ville a eſſuyé depuis peu. L'égliſe des jéſuites, qui eſt un des plus beaux édifices de la ville, m'a paru avoir le plus ſouffert; les deux tours en étoient à moitié détruites.

En général, la forteresſe & la partie de la ville ſituée ſur les bords du fleuve, n'offrent rien de remarquable : nous ne nous y ſommes arrêtés que trois heures, & avons abordé vers la nuit à un chétif village : quelques-uns de nos gens ont été coucher dans un miſérable cabaret, ſeul gîte qui s'y trouvât : les autres ſont reſtés dans le bateau.

Le 9, à quelques milles au-delà de Raab, il s'eſt élevé un gros vent qui nous a forcés à chercher à nous mettre en ſûreté. Vers le ſoir nous nous ſommes remis en route, & avons un peu avancé; mais il nous a fallu reſter mouillés pendant toute la nuit.

Le 10, à dix heures du matin, nous avons gagné Gran, & avons apperçu dans le grand chemin qui conduit à Waizen, les ruines du château de Vicegrad; il eſt ſitué ſur une haute montagne eſcarpée; cette forteresſe a été fameuſe dans la derniere guerre entre les Autrichiens & les Turcs.

On a ſouvent reproché aux voyageurs, qu'ils faiſoient trop fréquemment mention dans leurs relations des auberges, & de ce qu'on leur y avoit ſervi. J'avoue que dans le fond cela intéreſſe fort peu le lecteur, & les critiques ont en quelque façon raiſon: il n'en eſt cependant pas

moins vrai que l'estomac a ses droits ; & que, malgré tout ce qu'ils ont pu dire, je ne saurois m'empêcher de souhaiter aux voyageurs qui naviguent sur le Danube en Hongrie, que le ciel les préserve des cabaretiers de ce pays-là : ils sont ordinairement très-brutaux ; celui de Waizen nous a paru l'emporter de beaucoup à cet égard sur ses confreres. En général, tout y est fort cher, fort sale, & fort mal apprêté ; le vin y est aussi détestable, parce qu'ils sont obligés de le vendre tel que les seigneurs le leur livrent : à cela près, cette ville, qui se trouvoit réduite à la plus triste situation lorsqu'elle fut échangée à la fin de la guerre avec les Turcs, est actuellement parfaitement rétablie, & fort embellie par les soins du cardinal Migazzi son évêque. Ce prélat y a rendu son nom immortel par les divers établissemens qu'il y a fondés pour l'éducation de la jeunesse.

Le 11 avant midi, nous sommes enfin arrivés à *Ofen*. Notre compagnie a été diminuée par la retraite de plusieurs passagers qui nous ont quittés, entr'autres par celle du jésuite que nous avions pris à Presbourg. Je l'ai sincérement regretté, il étoit d'un commerce doux & agréable. J'ai payé ici les bateliers qui nous avoient amenés de Vienne ; je ne saurois leur refuser la justice de dire que nous en avons été très-contens ; ils savoient parfaitement leur métier, ne craignoient point le danger & étoient très-sobres. J'ai cherché sur-le-champ à m'en procurer de nouveaux, avec lesquels j'ai fait marché pour nous conduire jusqu'à Semlin ; ils ont été assez traitables. J'espérois qu'au moyen du pilote que nous avions, il ne nous arriveroit rien de fâcheux.

On n'a pas ouvert de toute la journée le pont de bateaux d'Ofen, ce qui m'a permis de voir tout à mon aise cette ville, ainsi que celle de Peſt qui eſt ſituée vis-à-vis.

Ofen a auſſi beaucoup ſouffert pendant le tems qu'elle a été entre les mains des muſulmans ; c'étoit autrefois une des plus belles & des plus conſidérables villes de la Hongrie ; les ſieges & les pillages auxquels elle a été expoſée lui ont fait perdre une partie de ces avantages. Je ne conçois pas comment elle a pu réſiſter ſi long-tems, ſucceſſivement aux Turcs & aux chrétiens. Ses fortifications m'ont paru peu conſidérables, peut-être même n'eſt-elle pas ſuſceptible d'être mieux fortifiée, car elle ſe trouve commandée par les montagnes voiſines qui en ſont peu éloignées ; elle a demeuré depuis 1529 juſqu'en 1686 au pouvoir des infideles, ſur leſquels elle n'a été reprise que parce qu'elle étoit dans le plus mauvais état.

La ville de Peſt eſt aſſez réguliere ; elle a de ſuperbes égliſes, & quelques belles maiſons ; ſes habitans ſont pour la plupart des Allemands & d'autres étrangers qui y font un gros commerce.

Le 12 à neuf heures nous avons quitté cette grande ville ; mais le vent étant contraire pendant toute la journée, nous avons été obligés de jeter l'ancre dans le diſtrict de la ſeigneurie de Theding. Le vent a toujours augmenté, & vers le ſoir il y a eu des éclairs qui ont duré juſqu'à minuit ; les vagues heurtoient ſi fortement contre le bateau, qu'il a été jeté au milieu d'une touffe de roſeaux, ce qui ne nous a cependant pas empêchés de nous coucher ; mais le bruit occaſionné

par l'orage ne nous a pas permis de dormir. J'ai eu grand peur, lorsque m'étant levé pendant la nuit pour voir le tems qu'il faisoit, je me suis apperçu que le plancher de la chambre étoit inondé : j'ai appellé du secours, & il a fallu plus d'une heure pour parvenir à vuider l'eau. A mesure qu'elle sortoit il en rentroit de nouvelle ; ce travail a duré jusqu'au jour : alors le vent a commencé à se calmer. Les bateliers ont montré beaucoup de courage & d'activité dans cette occasion périlleuse. J'ai demandé le lendemain au pilote, si le bâtiment n'avoit point été endommagé : il m'a assuré qu'il étoit en très-bon état ; il continuoit cependant à faire beaucoup d'eau.

Le 13, le vent étant contraire, nous avons mis à la voile, mais ce n'a pas été sans crainte ; après avoir fait fort peu de chemin, il a fallu aborder ; tous les ouvriers que nous avions embarqués nous ont quittés, alléguant pour leur justification, qu'on ne leur donnoit ni à manger ni à boire, & qu'on les obligeoit à travailler. C'étoient presque tous de mauvais sujets, ce qui a fait que nous n'avons point cherché à les engager à rester ; quelques heures après leur départ il en est revenu plusieurs qui ont demandé en grace qu'on les reprît, offrant de ramer sans qu'on les nourrît. Comme ils étoient les plus raisonnables, nous les avons reçus : je leur ai donné pour boire, ainsi qu'aux bateliers.

Ce jour-là, mes Arméniens ont fait pour la premiere fois la cuisine à bord, & ils nous ont servi un très-bon dîné à la turque.

Le 14, nous avons dîné à Pax qui n'est actuellement qu'un simple hameau, mais qui du tems

de la rebellion étoit une forteresse assez considérable, d'où les rebelles sortoient journellement pour exiger des contributions de tous les environs. Nous ne nous y sommes arrêtés que peu de momens, & avons passé la nuit en plein air.

Le 15, après midi, nous avons gagné *Tolna*, où nous avons fait de nouvelles provisions. Il a fallu passer encore cette nuit comme la précédente, & essuyer un nouvel orage.

Le 16 au soir, nous sommes arrivés à Bathen. Le 17, M. Fohr nous a quittés, & est retourné à Vienne : il avoit fait soixante milles avec nous ; le même jour nous avons gagné à dix heures *Mohaz* ; il s'en est peu fallu que nous ne périssions en allant à *Bathyna* ; les bateliers ont ramé jusqu'à huit heures du soir pour y arriver ; le pilote étoit ivre, & placé à l'avant lorsqu'on a apperçu deux gros troncs d'arbres dans l'eau. L'un des bateliers lui a arraché la rame des mains, & s'est heureusement trouvé avoir assez de tems & de force, pour faire virer le bateau qui a pourtant touché, mais légérement, contre un de ces troncs. Cette manœuvre nous a sauvés ; le pilote, ivre comme il l'étoit nous auroit indubitablement conduits dessus ; le bâtiment auroit été brisé du choc ; ou il s'y seroit fait une ouverture au moyen de laquelle il auroit coulé à fond. Le lendemain j'ai fait une verte réprimande à cet homme, le menaçant de le renvoyer, ou de le faire mettre en prison dans la premiere ville où nous aborderions, s'il continuoit à boire, & ne s'acquittoit pas mieux de son devoir.

Nous avons avancé très-lentement jusqu'au 20, n'ayant pas assez de monde à bord pour faire le

ſervice, ce qui a été cauſe que nous ne ſommes arrivés que le 21 à dix heures du matin à *Peterwaradin*, où j'ai eu le plaiſir de rencontrer deux de mes compatriotes, officiers dans le corps des pionniers. Ces meſſieurs m'ont reçu avec beaucoup de cordialité, & m'ont fait voir tout ce qu'il y avoit de curieux, ſur-tout les fortifications qui ſont très-conſidérables.

J'ai pris congé d'eux, & nous en ſommes partis le 22 à neuf heures du matin.

Le 23, nous ſommes arrivés à *Semlin* vers les huit heures du ſoir. Les portes en étoient déjà fermées; je ſavois qu'on ne les ouvroit que difficilement, je me ſuis cependant adreſſé au colonel baron de Sturm, commandant de la place, qui a eu la bonté de me les faire ouvrir. Le lendemain je lui ai préſenté mes paſſeports & les lettres qu'on m'avoit remiſes pour lui; il a ſur-le-champ dépêché un interprete au bacha de Belgrade, pour lui demander un paſſeport pour les douanes du grand-ſeigneur.

J'ai trouvé ici un bateau appartenant à M. le chevalier de S. Prieſt, ambaſſadeur de France à Conſtantinople; & l'ayant fait examiner par des experts qui l'ont trouvé beaucoup mieux conditionné que le mien, & plus en état de faire le voyage, j'ai vendu mon vieux bâtiment, pour l'acheter, & j'ai eu lieu de m'applaudir de ma prévoyance. J'y perdois, il eſt vrai, les deux tiers du prix qu'il me coûtoit; mais cela valoit encore mieux que de le conduire juſqu'à Belgrade où je n'en aurois abſolument rien tiré, parce que la ſaiſon étoit très-avancée; & ſi je l'avois laiſſé hyverner à Semlin, j'aurois couru riſque de le perdre.

Le conſul grec de Belgrade, auquel j'étois adreſſé, m'avoit envoyé deux fois ſon ſecrétaire à Semlin; & il y vint enfin lui-même s'y aboucher avec moi. Je me ſuis rendu au lazareth, pour me conformer à l'uſage preſcrit: pendant que j'y ai ſéjourné, le conſul a fait les arrangemens néceſſaires pour mon paſſage à Belgrade, où il paroiſſoit deſirer que j'arrivaſſe au plus tôt.

J'ai fait tranſporter mes marchandiſes à bord de mon nouveau bateau, & mettre un poële dans la chambre pour me garantir du froid. Cette chambre très-commode & ſpacieuſe ſe trouvoit à l'avant.

Le 26, jour fixé pour notre départ de Semlin, le conſul m'a envoyé un de ſes domeſtiques pour m'accompagner. Au moment où nous montions dans le bateau, nous avons eu quelques difficultés avec les bateliers Turcs de Belgrade, qui exigeoient un prix ridicule & exorbitant, pour nous tranſporter de l'autre côté. Enfin, après avoir long-tems marchandé, ils ſe ſont contentés de la moitié de ce qu'ils nous avoient d'abord demandé. A peine ces gens s'étoient-ils emparés du bateau, qu'il s'eſt encore preſenté un canot plein. Pendant la traverſée nous avons encore été abordés par trois autres. A la fin, le bâtiment étoit rempli de Turcs. On m'a dit qu'ils étoient tous venus pour ſoutenir leurs droits, & ſe faire donner quelque argent par leurs camarades. Pour plus grande ſûreté, & pour éviter de nouvelles diſputes avec ces hôtes trop incommodes, j'ai fait arrêter la barque devant une iſle ſituée vis-à-vis de Belgrade, & j'ai traverſé le fleuve avec Hadſchi, l'interprete, & le ſecrétaire du

consul. J'ai chargé mon interprete, & un janissaire de la garde du bâtiment, pendant mon absence. L'honnête Arménien étoit si transporté de se trouver sur les terres du grand-seigneur, que se trouvant en liberté, il a consommé la provision de vin que nous avions faite à Ofen & à Sicklos. Il a bu en un jour & demi, avec le brave musulman, près de vingt pintes de vin, qui étoient tout ce qui m'en restoit. S'il m'avoit été possible de le prévoir, j'en aurois fait une nouvelle provision à Belgrade; mais cela ne m'étoit point venu dans l'idée, & je m'en suis apperçu trop tard; de sorte qu'il a fallu se résoudre à ne boire autre chose pendant quelques jours, que de l'eau du Danube.

En mettant pied à terre à Belgrade, nous nous sommes rendus directement chez le consul; il nous avoit attendus pour dîner. Nous nous sommes assis en arrivant tout de suite à table sans cérémonie, suivant l'usage des Turcs. Leur cuisine n'est pas à beaucoup près aussi bonne que la cuisine allemande; on nous a servi un grand nombre de plats, dont à peine y en avoit-il un seul qui fût mangeable. Comme c'étoit un jour de jeûne, tout étoit apprêté à l'huile; j'étois aussi affamé en sortant de table que lorsque je m'y étois mis.

On m'a apporté pendant que j'étois chez le consul, le *Bouirouldi*, ou passeport du bacha, pour moi, mon interprete, & mes autres compagnons de voyage; il étoit à peu près dans la même forme que celui que j'avois obtenu de leurs majestés impériales & royales à Vienne, dont on avoit gardé l'original à Semlin, se con-

tentant de m'en remettre la traduction en langue turque. Après dîné j'ai été à la douane avec le conſul. Elle étoit dans une eſpece de café. Il eſt fort étonnant que dans une auſſi grande ville il ne ſe trouve aucun édifice deſtiné à cet uſage. Le directeur (*Gümrückſche Bacha*) étoit un vieux Turc de mauvaiſe mine ; il avoit devant lui une méchante caiſſe de bois qui tenoit lieu de coffre-fort. Ces ſortes de gens ne dépenſent guere en encre & en papier, car tout ſe traite verbalement avec eux.

Auſſi-tôt que nous avons eu tout terminé, le Danube s'eſt trouvé couvert d'une quantité de petits canots, dans leſquels étoient des crocheteurs, des janiſſaires, & d'autres gens qui ont été au-devant de mon bateau. Un honnête Iſraélite qui étoit un des fermiers de la douane, m'a tiré en particulier, pour me conſeiller d'eſtimer le plus bas qu'il me ſeroit poſſible mes marchandiſes, & de m'en rapporter à lui pour le reſte. Que ne fait-on pas pour gagner de l'argent ! Cet homme m'a tenu parole, & je me ſuis trouvé fort bien d'avoir ſuivi ſon avis. Je ne me ſuis défait d'aucun des articles deſtinés pour la Tartarie ; mais j'ai placé une caiſſe de marchandiſes que je ne m'étois propoſé de vendre qu'à Conſtantinople. Pendant qu'on étoit occupé à la viſite, je m'amuſois à faire de petits préſens aux douaniers : on ne ſauroit s'imaginer juſqu'où va leur avidité qu'autant qu'on en a été ſoi-même témoin. J'avois donné au conſul une bouteille de liqueur, qu'il avoit poſée à côté de lui ; elle a été eſcamotée en un clin-d'œil par un janiſſaire qui l'a vuidée, quoiqu'il ſoit défendu aux muſulmans

d'en boire ; mais les gens de guerre, qui entendent cependant fort bien l'alcoran, expliquent à leur maniere les paſſages qui l'interdiſent, en aſſurant que l'eau-de-vie ne ſauroit être compriſe dans le nombre des liqueurs défendues par le prophete, parce qu'elle eſt purifiée par le feu. Nous ſommes, retournés à Belgrade dès que les marchandiſes ont été vérifiées, & nous ſommes convenus avec aſſez de peine, en préſence du conſul, des droits qu'elles devoient payer, qu'il a fallu acquitter ſur-le-champ. Le grand douanier a reçu mon argent qu'il s'eſt empreſſé de ſerrer dans ſa caiſſe.

Je ne ſaurois aſſez me louer des politeſſes du conſul : ce digne homme a fait ce même jour pendant le repas exécuter un concert de voix & d'inſtrumens par ſes domeſtiques, & quelques Turcs qu'on avoit mandés de chez le bacha. Ces virtuoſes ont débuté d'une maniere très-bruyante ; ils paroiſſoient très-ſatisfaits d'eux-mêmes, & perſuadés de l'excellence de leur muſique, qui ſelon eux, devoit nous faire le plus grand plaiſir. J'avoue cependant que je n'ai de ma vie rien entendu d'auſſi pitoyable & d'auſſi diſcordant ; je ſerois volontiers convenu avec eux de tout ce qu'ils auroient voulu, pourvu qu'ils m'euſſent diſpenſé de les écouter.

Le 28 je me ſuis trouvé en état de pourſuivre ma route. J'avois déjà envoyé d'avance à bord mon argent & des vivres. Il ne me manquoit plus que des bateliers walbaches, & un janiſſaire pour m'eſcorter. J'ai trouvé des premiers à aſſez bon compter, mais le dernier m'a coûté fort cher. Outre que j'ai été obligé de le nourrir &

de lui fournir le café & le tabac, il m'a fallu encore lui compter pour m'accompagner jusqu'à *Orostschuck* cent dix piastres, desquelles il n'y en avoit cependant que trente pour lui, le reste devoit être distribué à ses camarades.

Le consul a daigné nous accompagner jusqu'au rivage : son secretaire & un des ses domestiques nous ont suivis jusqu'au bateau. J'ai quitté à regret ce consul complaisant & serviable; je ne lui ai remarqué qu'un seul défaut commun à sa nation, qui est d'être très-intéressé.

CHAPITRE II.

Route de Belgrade à Kilianova.

En partant de Belgrade notre navigation devenoit toujours plus sûre & plus rapide : les bateliers avoient fait faire à la barque les changemens qui leur avoient paru convenables, & l'avoient arrangée à la turque. Ils avoient mis huit petites rames à l'avant, & un gouvernail à l'arriere.

Nous avons passé pendant la nuit devant *Samendria*, que l'obscurité m'a empêché de voir.

Les montagnes & les collines situées par-delà Belgrade, le long des bords du Danube, sont très-agréables & très-riantes : je les voyois avec beaucoup plus de plaisir que les plaines & les forêts de la Hongrie. Le 30, nous avons passé un endroit très-dangereux, où se trouvoient six tournans ou chûtes d'eau, que les Turcs nomment *Dalila :* ils donnent aux deux rochers placés aux extrémités le nom de *Warma*. Deux de

ſes chûtes ſont ſur-tout très-dangereuſes ; & beaucoup plus effrayantes que le *ſaut* que l'on trouve en deſcendant le Danube au-deſſous de *Lintz* ; car les vagues heurtoient notre bâtiment de tous côtés avec la plus grande violence. Ces tournans ſont occaſionnés par des rochers cachés ſous l'eau, qui traverſent le fleuve dans toute ſa largeur ; il eſt ici très-rapide, l'eau écume, & fait un bruit épouvantable : il ſe ſépare au bout de ces montagnes en deux bras qui forment deux isles : le plus large préſente à une diſtance aſſez éloignée une ſeconde chûte d'eau qui fait un terrible vacarme, & bouche le paſſage. Les bateliers ont mis en uſage toutes leurs forces, pour réſiſter au courant qui nous portoit dans ce grand bras, & nous ſommes entrés avec aſſez de peine dans le petit. Nous avons enfin abordé à un village Turc aſſez conſidérable, nommé *Burotſcha*, ſitué dans l'isle ſupérieure : il eſt habité par des Muſulmans, des Juifs & des Valaques : le vent étant devenu très-violent, il fallut y reſter pendant trois jours.

Un ſoir me promenant ſur le rivage, j'entendis une voix qui m'appelloit & me déſignoit par l'épithete de *compatriote*. Je me retournai, & je vis venir à moi un homme d'aſſez mauvaiſe mine, vêtu d'un habit hongrois fort délabré. En m'abordant il me demanda ce que je faiſois là ; je lui répondis ce que je crus pouvoir convenablement lui dire. Il m'apprit qu'il étoit le facteur de leurs majeſtés impériales & royales dans cette isle, où il avoit l'adminiſtration d'une maiſon & d'un jardin qui leur appartenoient ; & qu'il me montra ; il m'invita même

même à y entrer ; comme elle étoit très-écartée, je me ſuis diſpenſé de cette viſite que j'ai cru périlleuſe.

Le vin de ce canton étant très-bon, nous en avons fait proviſion, & avons quitté l'isle le 2 de novembre.

Il coule à peu de diſtance de cette isle, avec beaucoup de tranquillité un bras très-profond du Danube, qui traverſe une montagne de roches. Les Turcs le nomment *Jemick* : on voit à peu près au milieu du chemin une grotte taillée dans le roc ; on m'a aſſuré qu'elle étoit l'ouvrage de deux bateliers, dont le canot avoit été ſurpris dans ce lieu par les glaces. Ces malheureux y ſouffrirent pendant deux mois tout ce que la famine a de plus affreux. L'après-dînée, nous avons paſſé devant une ville aſſez conſidérable, connue ſous le nom d'*Orſava* (1), habitée par des Turcs & des Valaques : à une portée de fuſil de cette ville on voit la démarcation des frontieres des états de leurs majeſtés impériales & du grand-ſeigneur ; elle eſt déſignée par deux mauvaiſes maiſons bâties ſur des montagnes.

Trois Janiſſaires, qui ſont venus dans notre bateau, ne m'ont pas donné une idée bien avantageuſe de la politeſſe des gens de leur eſpece : ils ſe ſont mis, ſuivant l'uſage des Turcs, à tou-

(1) Orſava étoit déjà du tems des Romains une place forte. Elle a beaucoup ſouffert pendant les dernieres guerres. Elle n'a à préſent pour toutes fortifications qu'un château & une enceinte, à moitié ruinés.

cher & à examiner tout ce qu'ils voyoient; l'un d'eux s'eſt emparé d'une bouteille de liqueur & m'a demandé ce que je la lui vendrois. Je lui ai répondu que je n'en faiſois point commerce; j'en ai rempli un verre, & je le lui ai offert. Après l'avoir avalé il a voulu garder ce qui reſtoit dans la bouteille : le Janiſſaire qui nous ſervoit de garde eſt entré ſur ces entrefaites, & s'eſt fâché; ils ſe ſont dit de part & d'autre beaucoup d'injures; à la fin, ſes trois camarades ont lâché priſe, & ſont ſortis de la barque. Ils ont porté leur plainte au commandant de la place, où notre Janiſſaire qui les avoit ſuivis a raconté à cet officier la choſe telle qu'elle s'étoit paſſée : celui-ci les a vivement réprimandés, & leur a défendu ſous les peines les plus graves de retourner à notre bord : par ce moyen nous en avons été tout-à-fait débarraſſés.

A deux lieues d'Orſava, ſe trouve l'endroit nommé la *Porte-de-Fer* (1). Comme le Danube étoit fort bas, on nous a conſeillé d'attendre le retour de quelques bateliers qui avoient été remorquer une barque Turque.

Le 3 de novembre a été un jour terrible pour moi : nous ſommes partis à huit heures du matin à tout haſard, ſans ſavoir s'il y avoit aſſez d'eau pour porter notre bâtiment. Notre

(1) Les Turcs la nomment *Demir Kapü*, qui ſignifie la même choſe; & quelques géographes la nomment *Cataracte du Danube*, nom qu'on donne en général à toute la partie de ce fleuve qui coule entre des rochers très-ſerrés.

équipage ſe trouvoit renforcé de quatre bateliers Turcs qui connoiſſoient fort bien ce paſſage ; ils avoient préalablement examiné ſoigneuſement le bateau, & l'avoient garni de pluſieurs bonnes rames qu'ils y avoient fortement aſſujetties.

A une demi-lieue d'Orſava, eſt une isle ſur laquelle eſt bâtie une forteresſe conſidérable, à laquelle les Turcs donnent le nom de *grand Kitab* (1). Vis-à-vis eſt un château qui domine ſur le Danube ; on commence déjà à entendre de cet endroit le vacarme que fait l'eau en paſſant la Porte-de-Fer : nous avons ſouhaité, un des Arméniens, le Janiſſaire & moi, de débarquer & de faire la route à pied ; nous avons cependant changé d'avis, & ſommes reſtés dans le bateau, le Janiſſaire nous ayant aſſuré qu'il avoit fait ſouvent ce trajet ſans avoir couru le moindre danger.

Les vagues commençoient à devenir très-groſſes & très-agitées, quoique l'on ne découvrît point encore les maſſes de rochers : elles faiſoient un ſi grand bruit, qu'il étoit impoſſible d'entendre les cris des bateliers qui étoient obligés de parler par ſignes. J'étois à l'arriere du bâtiment, & je regardois les maſſes énormes de pierres, & les eſpaces ſerrés au travers deſquels l'eau ſe précipitoit en bouillonnant. La barque voloit comme un trait, tantôt droite,

(1) Cette forteresſe eſt réguliere ; mais les Turcs la laiſſent tomber en ruine : elle s'appelloit autrefois *Sippalanka*, *Elizabethen Schatzen*, & *Orſava*.

d'autres fois en travers; les vagues y entroient de toute part : à peine avions-nous franchi un gouffre, que nous en appercevions de nouveaux qu'il étoit impoſſible d'éviter. Nous avons été près d'un quart-d'heure dans cette ſituation pénible : pendant tout ce tems je n'ai entendu que le mugiſſement des vagues, & des cris continuels d'*Allah*! (1)

Un des bateliers nous a fort ſoulagés, en criant que le danger étoit paſſé & qu'il n'y avoit plus rien à craindre. Il nous reſtoit bien encore quelques écueils à franchir ; mais comparés à ceux que nous laiſſions derriere nous, c'étoit fort peu de choſe. Nous avons mis à terre pour nous repoſer & dîner, dans un village ſitué dans le voiſinage de ce petit paſſage effrayant. Là j'ai payé & congédié les bateliers que nous avions pris à Orſava; chacun de nous leur a fait en outre un petit préſent.

J'ai eu la curioſité de deſcendre ſur le rivage, pour examiner, autant qu'il m'a été poſſible, la route dangereuſe que nous venions de faire, & pour voir les ruines du fameux pont (2),

---

(1) *Allah*, *Dieu*. Invocation que les Turcs font ordinairement lorſqu'ils ſont en danger.

(2) Les anciens écrivains parlent de ce pont d'une maniere beaucoup trop avantageuſe, & le comptent pour une des ſept merveilles du monde : l'empereur Trajan le fit conſtruire pour attaquer Décebale, roi des Daces.

Buſching cite dans ſa *Géographie* un paſſage de M. le comte de Marſigli, qui porte que le fleuve n'a

bâti par l'empereur Trajan, & démoli par ſon ſucceſſeur Adrien. Ces ruines rendent cette partie du fleuve très-dangereuſe ; mais on n'en voyoit que quelques débris dans l'eau, qui reſſemblent beaucoup plus à des rochers qu'à des piliers de maçonnerie : j'en ai trouvé un morceau ſur le rivage, compoſé de briques & de gros cailloux liés avec du mortier, tout auſſi dur que la pierre. Après avoir conſidéré le fleuve tout à mon aiſe, j'ai eu de la peine à concevoir comment notre bateau avoit pu ſe tirer d'un paſſage auſſi étroit & auſſi périlleux.

Les bateliers nous ont aſſuré que rien au monde n'étoit plus dangereux que cet endroit lorſque les eaux étoient baſſes, & que quand elles étoient hautes, il étoit facile, en longeant le rivage, de l'éviter.

Les Turcs, qui ſont on ne peut pas plus ignorans ſur tout ce qui concerne l'hiſtoire ancienne, donnent à ces deux paſſages ſitués entre des montagnes, les noms de *Sylo palankaſo* & de *Teko palankaſo ;* ils prétendent qu'ils ſe ſont

---

pas dans cet endroit mille pas de large, & que les deux premiers piliers du pont étoient éloignés l'un de l'autre de dix-ſept toiſes & demi : il conclut qu'il faut qu'il y en ait eu 23, & que toute la longueur du pont ait été de 443 toiſes. Je penſe comme lui que la maçonnerie des piliers eſt faite avec du moëllon, & revêtue de briques.

L'empereur Adrien fit non-ſeulement démolir la partie ſupérieure du pont, mais encore toute la maçonnerie qui étoit hors de l'eau.

formés des ruines de vieux couvens, ou de châteaux démolis.

Après-dîné, nous avons continué notre voyage, & avons encore entendu près d'une demi-heure le bruit des vagues.

Nous étions vers les trois heures dans la chambre avec le Janiſſaire, qui connoiſſoit beaucoup mieux le Danube que les bateliers, lorſque tout-à-coup nous avons entendu craquer le plancher, & pouſſer en même tems des cris affreux. Nous ſommes ſortis avec beaucoup de précipitation, & avons vu tout notre monde fort éperdu, & le bâtiment échoué ſur un banc de ſable. Deux bateliers s'occupoient à en boucher les ouvertures, tandis que les autres vuidoient l'eau qui entroit de tous côtés. On l'a étanché le mieux qu'il a été poſſible, & nous nous ſommes tous jetés dans le fleuve pour tâcher de le remettre à flot. On a travaillé plus d'une heure ſans en venir à bout : aidé d'Hadgi Muſſa, j'ai fait tous mes efforts pendant ce tems-là pour parvenir à boucher la voie d'eau.

On a dépêché un batelier dans le petit canot pour aller nous chercher du ſecours, & engager les gens qu'on voyoit ſur le rivage à ſe joindre à nous ; ils ont refuſé de venir à bord, ſe contentant de nous conſidérer de loin. Le Janiſſaire & le pilote ont pris le parti de ſe rendre eux-mêmes dans les villages voiſins, pour y chercher des payſans : pendant ce tems-là il a bien fallu prendre patience ; à la fin nous avons découvert dans le lointain deux barques qui ont ranimé toutes nos eſpérances : dès qu'elles ont été à la portée de la voix, nous avons imploré

leur assistance. L'une d'elles étant hors d'état de pincer le vent, a passé outre, tandis que l'autre est venue droit à nous : c'étoit un petit bateau dans lequel il n'y avoit que trois personnes. J'ai ordonné sur-le-champ, quoique mes interpretes s'y opposassent, & voulussent attendre un plus grand nombre d'aides, de mettre à bord de ce bâtiment les effets les plus pésans, afin d'alléger le nôtre. A peine cette besogne étoit-elle commencée, que nous avons vu arriver notre Janissaire suivi de deux chaloupes pleines de Valaques. Ce renfort a porté à vingt-quatre le nombre des travailleurs, qui avec des leviers, & à force de bras, sont parvenus à nous remettre à flot en moins d'un quart d'heure.

J'étois passé avec Hadgi Mussa à bord du bâtiment Turc pendant qu'on travailloit, pour avoir l'œil sur les marchandises les plus précieuses & l'argent que j'y avois fait transporter dans la crainte que le nôtre ne fût pas assez fort pour résister aux efforts qu'on faisoit pour le dégager.

Comme il étoit nuit close lorsque nous avons été en état de continuer notre route, nous avons fait marcher le bâtiment Turc devant le nôtre, afin d'aborder sûrement. On a passé le reste de la nuit & la matinée du lendemain à boucher les trous. Nous n'avons pu gagner *Widdin*, place forte de la Bulgarie, que le 9, à cause des brouillards & des vents contraires. Nous n'avons séjourné que très-peu de tems dans cette ville.

Les Turcs nous avoient fait plusieurs visites dont nous nous étions assez mal trouvés. Pour en diminuer le nombre à l'avenir, nous avons pris

le parti de naviguer jour & nuit : il falloit pendant l'obscurité se tenir sur ses gardes, car on n'est nullement en sûreté dans ces contrées. J'ai fait provision de vivres à *Schistab* : depuis deux jours nous avions un peu souffert du manque de provisions. Cette ville est grande, & dans une situation charmante. *Orostschuck* présente aussi dans le lointain une perspective fort agréable, parce que toutes ses maisons s'élevent les unes au-dessus des autres, & sont commandées par la citadelle. Elle a beaucoup d'étendue, & est bien peuplée : on y trouve plusieurs fabriques d'etoffes, de draps, de toiles & de mousseline. Les Turcs qui l'habitent, composent à peine le tiers de ses habitans ; les autres sont presque tous Arméniens, Grecs, ou Juifs.

Je me suis séparé ici de mon Janissaire nommé Hassan Bacha, que j'ai vu partir avec peine pour retourner à Belgrade. J'en étois fort content ; il étoit sage & honnête, tout son défaut étoit d'être quelquefois un peu trop important.

J'ai appris avec plaisir que le commandant d'Orostschuck étoit un homme équitable, qui s'occupoit beaucoup de la police, & maintenoit l'ordre : cependant, malgré ses soins & les précautions qu'il prenoit pour la sûreté de la ville, il ne pouvoit empêcher qu'il ne s'y commît assez fréquemment des vols & des assassinats, même de jour ; de sorte qu'après quatre heures du soir, personne n'osoit se hasarder dans les rues. On peut d'après cela se former une idée de l'honnêteté des habitans de ce lieu, & de l'agrément que j'eus pendant le tems que je séjournai chez eux.

Comme la guerre contre les Ruſſes étoit déclarée, on avoit ôté aux chrétiens toutes leurs armes, dont on ne leur avoit payé que le tiers de la valeur.

J'ai pourtant eu une ſatisfaction à laquelle je ne m'attendois guere, j'y ai trouvé pluſieurs perſonnes qui parloient allemand, entr'autres un Turc & un négociant Grec, que j'avois ſouvent vus à Vienne. J'étois ravi d'avoir découvert, dans un pays où les honnêtes gens ſont ſi rares, deux hommes dont la probité m'étoit connue : ils m'ont fort ſollicité d'abandonner le projet que j'avois formé de me rendre en Crimée, m'ont parlé de ce voyage comme très-dangereux, m'aſſurant que, dans toutes les provinces que j'avois à traverſer, je rencontrerois des corps de troupes ſe rendant à la grande armée; que les villes en étoient remplies; que pluſieurs détachemens rodoient ſur les grands chemins, volant & pillant tous ceux qu'ils rencontroient; qu'ils ne reſpecteroient ni les ſauf-conduits, ni les paſſeports dont je m'étois muni; enfin, que je courois riſque d'être aſſaſſiné, ou au moins de perdre tout ce que j'avois; que s'ils m'épargnoient, ce ne ſeroit que pour me forcer à chaque inſtant de leur fournir des contributions en argent & en marchandiſes. Ils m'ont cité pluſieurs exemples effrayans d'une pareille conduite de leur part, ajoutant qu'il n'y avoit pas long-tems qu'on avoit enlevé près d'Oroſtſchuck la charge d'un chariot appartenant au grand-ſeigneur, qui portoit de l'argent à l'armée, & maſſacré toute l'eſcorte. Tous ces récits n'étoient guere propres à me tranquilliſer; ils com-

mençoient à m'ébranler ; rien cependant ne put décourager mon interprete ; ſon avidité pour le gain lui faiſoit mépriſer les plus grands périls. J'avois formé le projet de laiſſer mes marchandiſes en dépôt en Valachie ou en Moldavie, de faire ſéjourner encore quelque tems ma barque à Oroſtſchuck, & de me rendre moi-même à *Buckareſt*, pour voir ſi je pourrois y faire quelque commerce. Je n'en étois éloigné que de douze lieues.

Le Grec & le Turc ont approuvé ce plan ; il n'en a pas été de même de mon interprete, qui l'a tout-à-fait déſapprouvé, & en a propoſé un autre. Son avis étoit que nous avançaſſions juſqu'à Iſmael, parce qu'il avoit appris que le chan des Tartares & le baron de Tott, conſul de France, devoient y arriver de Conſtantinople dans deux ou trois jours ; qu'alors on ſauroit facilement de ce dernier, ſi on pouvoit, ſans rien craindre, aller plus loin ; & que d'après ce qu'il nous diroit, nous ſerions à même de nous décider.

Quoique cette marche ne fût point du tout de mon goût, on me conſeilla de la ſuivre : j'y conſentis ; ce ne fut pourtant qu'après m'être promis que, ſi j'y rencontrois la moindre difficulté, & que j'appriſſe que paſſé Iſmael la route ne fût pas ſûre, je tiendrois bon, & en reviendrois à mon premier projet. Pendant mon ſéjour à Oroſtſchuck, j'ai viſité toutes les manufactures, & ai fait connoiſſance avec pluſieurs gros négocians, qui m'ont donné des inſtructions ſur la maniere de commercer dans ces contrées, & m'ont remis des lettres de recommandation pour

leurs correſpondans des villes commerçantes de la Turquie Européenne. Les marchandiſes des fabriques étrangeres, que j'ai trouvées ici, ſont principalement des draps & des demi-draps de France: on en fait bien dans le pays, mais ils ſont rudes & groſſiers, ainſi que du ſatin, du damas, du velours, des étoffes d'or & d'argent, des drogues pour la teinture, du bois de breſil, du ſucre, du café, du coton, du papier, des épiceries, des fruits ſecs, de la quincaillerie de Nuremberg, de l'étaim, du fer, de l'acier, du vif-argent, du cuivre, &c.

Les productions du pays conſiſtent en cuirs, en marroquins, cire, tabac à fumer, étoffes de laine, mouſſelines, cotons filés, ſoie, laine crue, &c.

Nous avons eu une diſpute aſſez vive avec les employés de la douane; ils vouloient abſolument que nous leur payaſſions deux cents piaſtres pour les droits de nos marchandiſes; cependant à force de remontrances, Hadſchi Muſſa eſt parvenu à leur faire entendre raiſon: ils ſe ſont contentés du droit des halles, & de quelques petits préſens que nous leur avons faits.

Notre barque étant hors d'état de continuer la route, nous avons en conſéquence embarqué nos marchandiſes ſur un bateau Turc, & ſommes convenus du fret juſqu'à Iſmael. J'ai vendu la barque, & j'en ai tiré à peu près la valeur des planches.

Hadſchi Muſſa nous a quittés; & après avoir pris congé de nous, il eſt parti pour Conſtantinople. Je lui ai remis toutes les marchandiſes deſtinées pour cette métropole de l'empire otto-

man, avec les inſtructions propres à lui en faciliter la vente. Il avoit eu ſoin de ſe procurer un ſauf-conduit du commandant d'Oroſtſchuck. Je me ſuis ſéparé de lui avec peine; il étoit honnête, aimable, & cherchoit à obliger: ſa perte m'a été d'autant plus ſenſible, qu'il ne me reſtoit pour toute ſociété que mon interprete qui étoit d'une humeur très-acariâtre, & que je ne pouvois ſouffrir.

Je penſe qu'on ne ſera point fâché de trouver ici, quoique fort en raccourci l'hiſtoire d'Hadſchi Muſſa. Il avoit été dans ſa jeuneſſe maître d'hôtel, ou cafetier, chez l'ambaſſadeur de Hollande à Conſtantinople, où il avoit connu aſſez particuliérement le fameux bacha de Bonneval. Il ſe mit à négocier, & ſes affaires étoient en fort bon train, lorſqu'un incendie conſuma ſon magaſin, dans lequel il y avoit pour une ſomme conſidérable de marchandiſes, ſans qu'on pût en rien ſauver. Fort peu de tems après, un de ſes parens fit banqueroute, & lui emporta dix mille piaſtres: il n'en tira autre choſe qu'une peliſſe qu'il conſervoit avec le plus grand ſoin, à cauſe de ce qu'elle lui coûtoit. Il eſt très-économe, & entend parfaitement le commerce; ce qui me fait eſpérer qu'avec le tems il parviendra à réparer ſes pertes. Il parle bien françois, italien, turc, arménien, grec, & un peu d'allemand.

Je ſuis parti d'Oroſtſchuck le 18. La chambre du bâtiment ſe trouvant occupée par des Turcs, il a fallu nous arranger ſur l'avant, où l'on a conſtruit avec des planches & des couvertures une eſpece de tente qui ne valoit guere moins que la chambre: nous y avons même logé un Arménien

de Kilianova, nommé Marquard, qui étoit un fort honnête homme, dont nous avons eu lieu de nous louer: nous avons auſſi été très-contens du reis (1) & de tous les gens de ſon équipage. Un ſerrurier Turc, auquel nous donnions un peu de vin & les reſtes de notre table, a fait notre cuiſine pendant toute la traverſée; les autres Turcs qui aimoient les liqueurs avec paſſion, nous aidoient avec un zele particulier à épuiſer notre proviſion: lorſqu'elle a été terminée, ils ont commencé à faire bande à part.

Le vent étant favorable, nous ſommes arrivés à Sileſtrie le 20. Cette ville (2) eſt ſituée ſur la rive droite du Danube; elle n'eſt pas grande, mais bien fortifiée: on redoute ſes habitans qui ſont preſque tous Turcs, à cauſe de leurs exactions. Le reis n'y a point abordé, pour éviter de payer le droit d'ancrage: nous nous ſommes arrêtés à la rive oppoſée. Les employés de la douane ont traverſé le fleuve, & nous avons aſſez promptement terminé avec eux, afin de continuer notre route.

Nous avons eu pendant pluſieurs jours un tems affreux, le vent contraire & une ſi grande quantité de pluie, que malgré toutes mes précautions mon lit a été inondé.

---

(1) On appelle *reis* ou *rees* les patrons ou maîtres des petits bateaux marchands, & *reis-bachas* ceux des gros navires & des vaiſſeaux de guerre.

(2) Elle n'eſt pas loin des ruines de la muraille que les empereurs grecs avoient fait conſtruire, pour empêcher les invaſions des barbares.

Nous avons paſſé le 22 devant une petite ville nommée *Horſawa*, ſituée ſur la rive droite du Danube. Je me ſuis fort applaudi de m'être défait de ma barque, qui n'auroit certainement pas réſiſté aux coups de vent que nous avons eſſuyés. Le fleuve dans cette partie eſt très-large, & les vagues y ſont fortes; mais le bâtiment Turc y réſiſtoit facilement. Nous avons ſouvent paſſé pluſieurs heures à louvoyer avec un vent contraire.

Nous avons navigué toute la journée & partie de la nuit du 23, dans un bras du Danube, étroit & tortueux. Comme cette route eſt réputée très-dangereuſe, nous nous ſommes tenus ſur nos gardes.

Dans la nuit du 24, nous avons apperçu *Ibrael* (1), & quelques heures après *Galaz* (2) en Moldavie. Cette ville eſt très-agréablement ſituée; nous y avons vu un grand nombre d'égliſes chrétiennes, mais pas une ſeule moſquée. Il ſe trouvoit dans ſes deux ports pluſieurs bâtimens

---

(1) *Ibraël*, *Brailon*, *Braila*, petite ville au bord du Danube avec un château fortifié, flanqué de ſept tours; elle fut priſe en 1711 par le général Ruſſe Rœnne, & évacuée peu de tems après.

Elle a été pluſieurs fois dans la derniere guerre au pouvoir des Ruſſes.

(2) *Gala*, *Galatſch*, grande ville bien bâtie, enceinte d'une mauvaiſe muraille; preſque tous ſes habitans ſont de la religion grecque, fort adonnés au commerce: ils y jouiſſent d'une plus grande liberté que dans toutes les autres qui ſont ſous la dépendance du grand-ſeigneur.

à trois mâts, chargés de bled deſtiné pour Conſtantinople: on en conſtruiſoit pluſieurs autres dans les chantiers.

Nous avons abordé le même jour à *Sachſcha*. (1) Cette ville eſt peu conſidérable, & n'eſt défendue que par une vieille citadelle au bord du Danube. Il y a un grand chemin à Sachſcha qui conduit à Conſtantinople: tous les habitans de la Moldavie, de la Beſſarabie, & des autres provinces au-delà du Danube, prennent ordinairement cette route qui en eſt à environ ſix bonnes journées, ou à ſoixante milles d'Allemagne.

Il s'eſt élevé pendant la nuit un vent furieux, qui nous a obligés de reſter à l'ancre; le lendemain il a diminué: vers le ſoir nous avons pu mettre à la voile: il étoit près de dix heures. Le 26 au matin, nous ſommes arrivés à Iſmael. (2) Cette

(1) Le grand-viſir Hali-Bey ſe retira à *Sachſcha* ou *Iſaccia* avec le reſte de ſon armée, après la bataille qu'il perdit contre les Ruſſes le premier août 1771.

(2) Iſmael ſe rendit aux Ruſſes immédiatement après la victoire qu'ils remporterent à l'embouchure du fleuve Olahal le premier août 1771; les habitans ouvrirent les portes, à l'approche du lieutenant-général prince Repnin. Les Ruſſes trouverent dans les arſenaux une grande quantité de munitions de toute eſpece, & beaucoup de vivres. L'humanité du commandant Ruſſe étant connue aux habitans d'Iſmael, ils ne parurent point du tout conſternés. Le lendemain de l'entrée des Ruſſes dans la ville, les boutiques furent ouvertes, & on vaqua à ſes affaires tout comme auparavant.

ville eſt fort grande, & il s'y fait un trafic conſidérable de marchandiſes du Levant.

J'ai appris avec douleur que le chan des Tartares y avoit paſſé depuis deux jours avec le conſul de France, pour ſe rendre à *Cauſchan*. Il n'y avoit d'autre parti à prendre que d'aller à *Kili*: la crainte du danger commençant à ſe diſſiper, je me ſuis déterminé à entreprendre ce voyage. Le reis étoit un Turc très-intéreſſé; il m'a fait payer pour ce trajet une ſomme qui, comparée au fret qu'il avoit exigé juſqu'ici, étoit très-conſidérable.

Il n'y a que huit à neuf lieues d'Iſmael à Kili; nous avons cependant mis deux jours à nous y rendre. Une tempête qui s'eſt élevée pendant la nuit, a obligé nos gens à chercher un abri, où il a fallu attendre qu'elle fût paſſée. Il s'en eſt fallu de peu que cette tempête ne me coûtât la vie. En marchant ſur le bord du bâtiment avec des pantoufles neuves, le pied m'a gliſſé, & j'ai tombé dans le fleuve, la tête la premiere; les vagues m'ont ſoutenu quelque tems ſur l'eau: heureuſement que dans ma jeuneſſe j'avois appris à nager, ce qui m'a été dans cette occaſion d'une grande utilité; je me ſuis approché du bateau, auquel je me ſuis cramponné. La reſpiration me manquoit au point que je n'avois pas la force d'appeller au ſecours. Après avoir demeuré quelques minutes dans cette pénible ſituation, les gens de l'équipage m'ont à la fin apperçu; ils m'ont tendu les bras, & je ſuis parvenu par leur ſecours à me retirer de l'eau: je ne m'étois fait aucun mal, j'oſe dire même que je n'avois pas été trop effrayé. Mon brave interprete étoit tout proche de moi lorſque

que je ſuis rentré dans le bateau, & loin de témoigner le moindre empreſſement à m'aider, il étoit on ne peut plus tranquille, & me regardoit de ſang froid. Cependant lorſqu'il a été convaincu que je vivois encore, que je me portois très-bien, & que je n'avois nullement ſouffert de cet accident, il s'eſt approché pour m'aider à m'habiller. Cette façon d'agir de ſa part m'a confirmé dans l'idée que je m'étois formée de lui; & j'ai vu clairement qu'il n'auroit pas été fâché que le Danube m'eût ſervi de ſépulture. Il a été très-heureux pour moi de n'avoir pas perdu la tête; car l'endroit où je ſuis tombé avoit plus de huit toiſes de profondeur, & le courant étoit très-rapide.

Le vent s'étant un peu calmé, le reis a pris ſur lui de mettre à la voile. Nous n'étions qu'à une lieue de Kilianova; mais nous avons paſſé quatre heures à louvoyer, & nous n'y ſommes abordés que le 30 à neuf heures du matin. C'étoit dans cette ville que devoit ſe terminer notre navigation ſur le Danube, qui avoit duré cinquante-ſix jours depuis Vienne.

Kilianova (1) eſt ſituée ſur le bras gauche

(1) On a nommé *Kili*, Kilianova, pour la diſtinguer d'une autre ville du même nom, qui étoit ſituée dans une isle voiſine; elle n'exiſte plus, elle étoit anciennement appellée *Lykoſtomon*.

La ville de Kili ſe rendit aux Ruſſes par capitulation le 30 août 1771. On convint que la garniſon Turque, forte d'environ quatre mille hommes, ſeroit tranſportée ſur des bateaux à Tultſcha de l'autre côté du Danube, & on lui tint parole.

des cinq embouchures du Danube, (1) à trois lieues de la mer Noire; il n'y a proprement que cette partie & le bras droit du fleuve qui soient navigables, & par lesquels les plus gros vaisseaux à trois mâts puissent se rendre dans la mer Noire. Cette ville a un très-bel aspect du côté du Danube, & est très-favorablement située pour la navigation. Elle est très-bien bâtie, & renferme un grand nombre de mosquées, ainsi que deux églises arméniennes. Elle est entourée d'une mauvaise muraille; mais elle a au bord du Danube un grand château bien fortifié.

L'Arménien domicilié à Kilianova, qui s'étoit embarqué avec nous à Oroftschuck, nous a offert sa maison, où il vouloit faire transporter nos effets; mais ils ont été arrêtés devant la douane, & visités avec la plus grande exactitude; ce qui ne nous a pas paru d'un trop bon augure, d'autant plus que j'appercevois deux Janissaires qui rodoient continuellement autour du bâtiment, nous observant avec beaucoup d'attention. Nous avons demandé la permission de pouvoir déposer nos effets dans un magasin; on nous l'a refusé, & on les a tous gardés à la douane pour pouvoir les reconnoître plus à loisir. Nous nous sommes fort récriés contre de pareilles vexations; nos plaintes

(1) Plusieurs géographes, & même Busching prétendent que le Danube entre dans la mer Noire par sept embouchures; j'ai vérifié avec soin ce fait, & je me suis convaincu qu'il n'y en avoit que cinq, car on ne compte point les petits bras qui forment les isles, & viennent ensuite se joindre au plus gros.

ont été vaines, on nous a dit que l'on vouloit abſolument s'aſſurer ſi nous n'avions point apporté de contrebande, ſur-tout des armes à feu pour les faire paſſer aux Ruſſes : ils ont auſſi voulu garder nos paſſeports, auxquels ils ont eu peu d'égard.

Mon interprete m'a quitté, & je ſuis demeuré ſeul à diſputer avec le douanier Turc ; un Juif qui s'eſt trouvé là par haſard m'a ſervi d'interprete. J'ai employé toutes les raiſons qui m'ont paru les plus plauſibles & les plus propres à les convaincre : j'ai ſur-tout ſupplié le *Gumrucktschi - Aga* (le directeur de la douane) de permettre que tous ces effets reſtaſſent à la douane juſqu'à ce que je me fuſſe procuré du kan des Tartares lui-même, une atteſtation qui prouveroit qu'ils étoient deſtinés pour ſon pays. Mes peines & mes prieres ont été inutiles. On m'a menacé de viſiter mes caiſſes en mon abſence, ajoutant que cette viſite auroit lieu à l'inſtant que je paroîtrois vouloir imiter la conduite de l'Arménien, & me retirer. Ces menaces ne m'ayant point empêché de ſuivre ſon exemple, à peine ai-je été éloigné de vingt pas, que deux des viſiteurs ſe ſont approchés d'une de mes caiſſes, & ſans l'ôter de deſſus le chariot, ont commencé à l'examiner. J'ai donc été forcé de retourner ſur mes pas, pour empêcher que rien ne fût volé par la foule des gens, & ſur-tout des petits garçons qui ſe trouvoient raſſemblés. L'un prenoit ceci, l'autre cela, pour les contempler tout à leur aiſe, & contenter une curioſité naturelle aux Turcs. Dans ce déſordre, j'ai prié un commis qui m'a paru le plus raiſonnable, de faire retirer ce peuple, parce que ſi quel-

ques-unes de mes marchandiſes venoient à être perdues ou endommagées, je m'en prendrois à la douane. Il a ordonné à quelques Janiſſaires d'y veiller, & d'empêcher qu'on n'en approchât, ce qui leur a été impoſſible. Les commis ont auſſi été obligés d'interrompre leur recherche, & ont fait conduire mes effets à la douane, où ſur-le-champ la viſite a recommencé. Là, en préſence de quelques muſulmans curieux, tout a été examiné piece à piece, déployé, compté, & inventorié; ce qui a pris toute la journée. Nous avons été obligés d'employer une partie de la nuit à remettre les choſes en ordre & à les remballer.

Le lendemain on m'a envoyé un drôle de la douane, qui m'a demandé pluſieurs effets pour ſes maîtres, prétendant qu'ils vouloient les acheter. J'ai bien ſenti dans cette circonſtance, l'expérience m'ayant appris à mieux connoître ces ſortes de gens, que cette démarche aboutiſſoit à exiger de moi quelque préſent. Je leur en ai donc fait un, conſiſtant en marchandiſes groſſieres. Mais le jour ſuivant, on me les a renvoyées, me priant de remettre celles qu'on m'avoit demandées. Mon Dolmetſch m'ayant conſeillé de ne pas m'obſtiner plus long-tems à les refuſer, je les ai remiſes à notre hôte pour les porter à la douane. Cet homme à ſon retour nous a appris comme une nouvelle conſolante, que l'on regardoit ces effets comme un don en-ſus des droits, qui ſe montoient à trois cents piaſtres, & que l'on ne nous accorderoit nos paſſeports que lorſque cette ſomme auroit été comptée; que l'on m'enjoignoit de me rendre à la douanne, pour les payer. Je ne fau-

rois exprimer combien j'ai été révolté d'une pareille demande. Mais à quoi ma colere pouvoit-elle ſervir? Pour retarder ce paiement, j'ai feint d'être malade, & je me ſuis enveloppé la tête de mon mouchoir. L'on m'a fait demander ſi j'étois où n'étois pas dans l'intention de payer. J'ai répondu qu'on ne pouvoit exiger de moi, dans les terres du grand-ſeigneur, double droit, & que mon paſſeport, que j'exigeois qu'on me remît ſur-le-champ, prouvoit ſuffiſamment qu'ils avoient déjà été acquittés à Belgrade; que d'ailleurs je n'avois point d'argent.

On m'a à la fin renvoyé le paſſeport, avec lequel il étoit loiſible à mon interprete de ſe rendre ſans retard à Caushan, pour s'y plaindre au chan, & en obtenir un firman pour pourſuivre tranquillement notre voyage dans les terres de ſa dépendance. Je lui ai encore donné, pour faciliter ſa négociation, une lettre de recommandation pour le conſul François. J'ai attendu ſon retour à Kili; & lorſque le commis de la douane m'a queſtionné ſur l'abſence du Dolmetſche, je lui ai répondu que je l'avois envoyé à Bender pour y exiger le paiement d'une petite lettre de change, continuant toujours à me dire malade.

Pendant cet intervalle, un Juif avec lequel j'avois fait connoiſſance, & qui m'avoit paru très-ſerviable, m'a amené un eſclave natif de Coblentz, nommé *Erneſt Moſer*, dont il a cru que la converſation pourroit m'amuſer; c'étoit encore un jeune homme, & il m'a dit qu'il étoit ferblantier de ſa profeſſion. Il parloit françois, italien, & la langue des Arnautes. Voyageant en

France pour y travailler de ſon métier, on l'enrôla par force, & on le força de ſervir. Après avoir été près d'une année au régiment, il déſerta; & ſe trouvant en pointe de vin, il prit parti dans les troupes de Veniſe, & envoyé en garniſon en Dalmatie, où il vécut très-miſérablement. Vingt-huit ſoldats, dont il étoit du nombre, comploterent enſemble, & ſe ſauverent heureuſement avec leurs armes & leurs habits, de la forteresſe où on les avoit placés. Il falloit néceſſairement qu'ils paſſaſſent ſur le territoire Turc; ils y furent attaqués par pluſieurs Grecs: ils ſe défendirent, tirerent & en tuerent quelques-uns; à la fin les premiers ayant reçu un renfort, ils ſe trouverent deux ou trois cents, & les pourſuivirent de nouveau; de ſorte qu'étant accablés par le nombre, vingt-cinq ſe rendirent priſonniers, les trois autres ayant perdu la vie dans les différentes attaques. Les Grecs les vendirent aux Turcs. Moſer & ſix autres furent conduits dans un bourg de la Morée, quatre chercherent à s'échapper; mais ayant été repris, trois expirerent ſous les coups; & Moſer fut obligé, ainſi que ſes camarades, d'aſſiſter à leur ſupplice. Le dernier aima mieux ſe faire muſulman que de ſe ſoumettre à un pareil châtiment.

Moſer, pendant le tems de ſon eſclavage qui avoit déjà duré treize mois, avoit été vendu ſept fois: le maître auquel il appartenoit alors, étoit un riche Turc qui le traitoit aſſez bien: ſon occupation à Kili étoit de vendre de l'eau, & de ſoigner les chevaux. Il m'a aſſuré qu'il avoit à Coblentz & à Olmutz des parens fort à leur aiſe, & qu'il lui étoit dû dans la derniere de ces deux

villes quelques centaines de florins. Je lui ai demandé s'il ne ſouhaiteroit pas ſortir d'eſclavage: il m'a répondu qu'il ne deſiroit autre choſe, & qu'il ne tarderoit pas à eſſayer à ſe mettre en liberté; que ſon maître avoit un excellent cheval, dont il comptoit ſe ſervir pour ſe ſauver; que malheureuſement il ne connoiſſoit point les chemins. Je lui ai conſeillé de ne point tenter une pareille entrepriſe; que puiſqu'il avoit quelque bien & des parens riches, il lui ſeroit facile de ſe racheter, & que je tâcherois, ſoit par lettres ou en parlant moi-même à mon retour aux gens qui s'intéreſſoient à lui, de lui procurer ſa liberté; qu'il s'agiſſoit de demander à ſon maître ce qu'il exigeoit pour ſa rançon. Il m'a remercié de mon conſeil, qu'il a ſuivi avec empreſſement, ayant demandé dès le même ſoir à ſon patron ce qu'il exigeroit, attendu qu'il ſe trouvoit alors en ville un négociant Allemand qui lui feroit tenir l'argent néceſſaire. Le muſulman, non content de lui refuſer ſa liberté, lui a de plus défendu de remettre les pieds chez moi.

Le malheureux étant venu dès le lendemain me faire part d'une nouvelle ſi affligeante pour lui, ſon maître eſt entré quelques minutes après dans mon appartement, & a renvoyé fort humainement ſon eſclave, ſe contentant de me prier de ne plus le voir par la ſuite.

Ce muſulman eſt revenu encore me viſiter le même ſoir avec un de ſes amis, & a reſté environ deux heures avec moi. Comme je prenois du café, je leur en ai préſenté, avec une pipe de tabac. Je leur ai montré quelques marchandiſes; mais ils ne m'en ont pas offert à beaucoup près la

valeur; toutes leur plaiſoient, ſur-tout une optique, dont la vue ne leur coûtoit point d'argent. Ils m'ont quitté, & ont paru très-contens.

Quelques jours après, l'eſclave eſt revenu; mais je l'ai prié de m'épargner ſes viſites, pour éviter les difficultés que je craignois qu'elles ne m'occaſionnaſſent avec ſon maître. Je lui ai donné une tabatiere, du tabac en poudre, & quelque peu d'argent. Le pauvre malheureux a pris congé de moi les larmes aux yeux; mais il falloit que le Turc eût un eſpion, car je l'ai revu le lendemain, il eſt venu me défendre avec menaces, de n'avoir plus aucune communication avec ſon eſclave. Cette façon impolie de s'énoncer m'a déplu. Je lui ai répondu qu'il pouvoit enchaîner ſon eſclave, que ce ſeroit le moyen d'empêcher qu'il ne vînt chez moi. Depuis lors il n'a plus paru; mais j'ai appris à mon retour, qu'il n'avoit guere tardé après mon départ à tenir ſa parole, & qu'il s'étoit enfui avec le cheval de ſon maître.

Pendant quelques jours il a paſſé par cette ville pluſieurs Bairachs (1) de Janiſſaires, deſtinés pour Bender. Le déſordre & le peu de diſcipline qui regne parmi ces troupes ne ſauroit ſe concevoir; elles ſe répandoient en différentes bandes dans les rues, tiroient toute la journée des coups de fuſils & de piſtolets, & voloient tout ce qu'elles pouvoient attraper: elles enlevoient des magaſins qu'on n'avoit pas pu fermer aſſez tôt, tout

(1) Bairach, un drapeau, ou compagnie, compoſée de ſoixante & quelquefois de cent hommes. L'on donne encore ce nom au pavillon d'un vaiſſeau Turc.

ce qui leur convenoit, & jetoit aux proprié-taires de l'argent qui payoit à peine la moitié de la valeur. Je vis de loin toute une boutique de juif qui fut pillée, ſans qu'on donnât un ſeul para au pauvre diable pour ſes marchandiſes. Des Janiſſaires ôterent de deſſus le corps de deux malheureux Arméniens qui ſortoient de leur égliſe, leurs propres peliſſes, & s'enfuirent en-ſuite.

Vêtu à l'allemande, mon habit faiſoit qu'on me prenoit pour un Ruſſe; j'aurois dû avoir mon paſſeport pendu à la boutonniere, pour éviter les mauvaiſes rencontres, contre leſquelles je me précautionnai le mieux qu'il me fut poſſible, obſervant de ſortir rarement.

Entrant un jour dans la boutique d'un barbier pour m'y faire raſer, j'eus le bonheur d'y ren-contrer un janiſſaire qui voulut s'approprier mon manteau: il me dit en jurant, qu'il en avoit plus beſoin que moi. Si ce militaire avoit été bon logicien, cette prétention auroit fourni matiere à une diſpute intéreſſante. Il inſiſtoit & j'étois très-embarraſſé; le frere de mon hôte & le bar-bier ont eu aſſez de peine à le détourner d'une pareille injuſtice, il a fallu que je priſſe patience, pour ne pas m'expoſer à des choſes plus fâcheu-ſes; j'aurois eu beau me plaindre, on ne m'auroit rendu aucune juſtice.

A la fin, mon Dolmetſch eſt revenu le 12 dé-cembre de Caushan, où il avoit, à ce qu'il me dit, obtenu tout ce que je pouvois ſouhaiter du chan & du conſul; on ſent facilement que ce n'avoit été qu'à force de préſens. Il avoit ap-porté deux ordres par écrit du prince, pour les

douaniers de cette ville, & de plus un *menſil-teskire* (1) d'ici à Caushan pour nous deux.

Par le premier, il étoit ordonné au douanier de laiſſer paſſer librement nos marchandiſes, ſans exiger de droit; celui-ci a d'abord refuſé de s'y conformer, prétendant qu'il dépendoit du grand-ſeigneur, & point du tout du chan, & que ſon maître étoit le ſeul à qui ils fuſſent dus; cependant il s'eſt adouci après quelques jours de réflexion, & s'eſt contenté de garder les effets qu'il avoit déjà en main, dont on auroit à peine pu tirer ſoixante piaſtres pour les trois cents qu'il m'avoit d'abord demandés.

Nous avons fait notre poſſible pour nous rendre, ſans perte de tems, à Caushan, pour en porter nos plaintes au chan; le conſul nous ayant conſeillé de n'en rien faire, nous avons ſuivi ſon avis.

Comme celui-ci m'avoit prévenu, en réponſe à ma lettre, qu'il convenoit que je m'habillaſſe à l'arménienne, parce que je courois des riſques en conſervant mon vêtement allemand, & que

(1) *Menſil-teskire*, un ordre pour la poſte. En Turquie & en Tartarie, le ſouverain ou les miniſtres l'accordent par une faveur ſpéciale, tantôt gratis, & plus ſouvent en conſidération des préſens qu'on leur fait. Il enjoint tant aux gouverneurs des places qu'aux commandans du plat pays, de n'apporter aucun délai, & de procurer aux voyageurs tous les ſecours qui dépendent d'eux, pour qu'ils ſe rendent ſûrement au lieu de leur deſtination. Cette façon de voyager eſt très-ſûre.

cela pourroit retarder mon voyage, je me ſuis conformé à cet avis, & je me ſuis fait faire à Kili, des vêtemens qui étoient plus reſſemblans à l'habit Turc qu'à celui des Arméniens, qui, ſoit dit en paſſant, & pour ſatisfaire mon amour-propre, me ſéyoient aſſez bien.

Malgré tous nos ſoins & toutes nos recherches, il nous a été impoſſible pendant notre ſéjour ici de nous procurer des chariots pour le tranſport de nos marchandiſes, à cauſe des mauvais chemins & des pluies continuelles. A la fin, après bien des peines, nous en avons trouvé trois, ſur leſquels nous avons chargé une partie de nos effets; & nous les avons fait partir avant nous, ſous la conduite d'un Janiſſaire.

CHAPITRE III.

Voyage de Kilianova à Caushan dans la Tartarie Buſchiaque.

Le 20 décembre, nous nous ſommes mis en route, quoiqu'on nous eût refuſé à Kilianova des chevaux de poſte, avec un chariot de louage que nous avons pris dans cette triſte ville. Arrivés à un village Tartare, qui en eſt éloigné de deux lieues, on nous y a fourni les moyens de continuer notre voyage: nous n'avons eu, pour nous les procurer, qu'à montrer nos paſſeports. Ces poſtes reſſemblent aſſez aux ordonnances que les payſans & les bourgeois ſont obligés de fournir gratis en

tems de guerre. De village en village on nous donnoit un petit chariot Tartare, dans la conſtruction duquel il n'entroit point de fer, mais uniquement des chevilles de bois. On y atteloit deux chevaux; un Tartare en montoit un troiſieme, & conduiſoit les deux autres. Lorſqu'il fait beau, cette eſpece de voiture doit être aſſez commode & expéditive; mais comme les chemins étoient très-mauvais, & que les troupes en marche avoient pris tous les chevaux, nous étions ſouvent obligés dans chaque village de nous arrêter deux ou trois heures pour attendre leur retour.

Dans quelques cantons, malgré tous les ſoins de notre quartier-maître, nous étions obligés de diſputer avec les Tartares pour parvenir à les engager à nous donner leurs chevaux; il y en eut même quelques-uns où nous eûmes toutes les peines du monde à en obtenir, & il nous fallut continuer notre route avec ceux que nous avions. Dans d'autres on nous en fournit de très-bonne grace, & ſouvent deux Tartares nous ſervirent de guides. Ces villages étoient habités par des Tartares connus ſous le nom de Buſchiakes, qui me parurent pour la plupart de bonne volonté.

Le ſecond jour, ſur les dix heures du ſoir, une de nos roues s'eſt caſſée, ce qui a obligé notre Tartare à ſe rendre au premier village, dont nous étions éloignés pour le moins de deux lieues: nous avons été forcés d'attendre pendant près de quatre heures, expoſés à une forte & continuelle pluie juſqu'à ce qu'on nous eût amené un nouveau chariot, & des chevaux frais. Le lendemain ma-

tin, nous avons verſé avec notre voiture dans un creux très-profond, couvert de neige, d'où nous ne nous ſommes tirés qu'avec beaucoup de peines.

Nous avons paſſé la nuit dans un village à deux lieues de Caushan ; à mon arrivée perſonne n'a voulu me loger, les femmes Tartares m'ont pris pour un Turc, dont la nation leur eſt en horreur. A la fin, un Tartare plus humain que ſes compatriotes a pris pitié de nous ; lui & ſa femme nous ont rendu tous les ſervices poſſibles. Ils ont allumé du feu, & fait ſécher nos hardes. Je parlerai par la ſuite tout à mon aiſe de ces Tartares ; quoiqu'on ſe plaiſe à les repréſenter comme des barbares, ils me paroiſſent cependant à toutes ſortes d'égards fort préférables aux Turcs. Après avoir voyagé trois jours & trois nuits, nous ſommes arrivés le 23 décembre vers midi à Caushan. (1) Cette petite ville eſt ſituée entre deux collines à vingt lieues tartares (2) de diſtance de Kili, & à quatre de Bender : elle étoit pleine de Turcs & de Tartares, ce qui nous a obligés de nous retirer chez un Arménien Perſan, dans une petite chambre obſcure & humide, où il n'y avoit ni cheminée ni aucune commodité. Ce qu'il y a eu d'heu-

(1) Caushan ſe trouve rarement dans les cartes, quoique cette ville ſoit paſſablement grande, & la réſidence du chan des Tartares, lorſque le grand-ſeigneur eſt en guerre avec un prince Européen.

(2) La lieue tartare eſt égale à la lieue allemande. Les Tartares qui voyagent toujours à cheval, comptent la diſtance qu'un cheval au trot parcourt dans une heure, pour une lieue.

reux, c'eſt que nous avons pu y ſerrer nos marchandiſes, & que nous y étions ſeuls.

Le conſul étoit abſent, & parti, à ce que j'ai appris, pour la Pologne; ce qui ne m'a pas empêché d'envoyer chez lui, préſenter mes obéiſſances à ſon ſecretaire. Celui-ci m'a ſur-le-champ fait amener un cheval, me priant très-poliment d'en faire uſage pour me rendre à ſon logis, n'étant pas poſſible, à cauſe de la boue, d'y aller à pied. A mon arrivée j'ai trouvé auprès de lui un Juif Allemand qu'il avoit fait venir pour nous ſervir d'interprete; mais lorſque je lui eus dit que je parlois latin, il l'a renvoyé ſur-le-champ. Je lui ai recommandé nos intérêts, & il m'a promis les bons offices & la protection du conſul. Il m'a dit dans la ſuite de notre converſation, que ſon maître depuis peu, en revenant de Pologne, avoit été pris à ſon uniforme, par les Tartares, pour un Moſcovite; qu'en conſéquence, l'ayant arrêté, ils l'avoient fait priſonnier & amené au chan, qui avoit été enchanté qu'il ne lui fût rien arrivé de pire, & les avoit même récompenſés. Je me ſuis retiré fort avant dans la nuit à mon logement.

Le lendemain on m'a fait part de l'arrivée du conſul, chez qui je me ſuis rendu ſur-le-champ. Il étoit prêt à monter à cheval pour aller faire viſite au chan, & lui remettre quelques préſens qu'il avoit apportés de Pologne: je lui ai recommandé le mieux qu'il m'a été poſſible notre affaire de Kili, & je l'ai ſupplié très-inſtamment de nous obtenir un paſſeport favorable. Il m'a aſſuré de ſa protection, & qu'il s'intéreſſeroit pour nous tout auſſi fortement que ſi nous étions françois; ajoutant qu'il me

conſeilloit de ne plus penſer aux bagatelles qui m'avoient été priſes à Kili, ayant négligé de les réclamer dans le tems. Quant à ma demande, il me prioit de lui laiſſer trois jours pour arranger des affaires très-importantes à la cour, après quoi il s'entretiendroit tout à ſon aiſe, & très-ſérieuſement, de tout ce qui concernoit la continuation du voyage, & m'aideroit de tout ſon crédit. Après l'avoir quitté, je lui ai envoyé un préſent qu'il n'a reçu qu'après s'être fait beaucoup preſſer.

Quatre jours s'étant écoulés ſans recevoir de ſes nouvelles, j'ai pris le parti d'aller le trouver. J'ai renouvellé mes ſollicitations pour l'engager à m'obtenir de ſon alteſſe Tartare un firman, & un ordre pour me faire fournir des chevaux; & il m'a aſſuré de nouveau que tout ſeroit prêt avant le départ du chan. Notre converſation a duré près d'une heure, pendant laquelle j'ai cru m'appercevoir qu'il manquoit de bonne-foi, & que ſes offres de ſervice étoient peu ſinceres. Je n'ai pu m'empêcher de croire que ce conſul, relativement au commerce de ſa nation avec Caffa, me ſeroit plus nuiſible que favorable. En conſéquence j'ai inſiſté ſur les lettres de recommandation que j'avois pour lui, l'ai aſſuré que mes marchandiſes conſiſtoient pour la meilleure partie en ouvrages de fer, & que je comptois ne rapporter en échange de mes marchandiſes, de la Crimée, que des parfums, des cuirs bruts, des peaux, de la cire, & d'autres articles de ce genre. Je l'ai enfin quitté ſans ſavoir trop ſur quoi compter.

Dans cet intervalle nos chariots ſont arrivés,

après avoir été huit jours en chemin; nous avons fait conduire ces effets chez l'heckim-bacha, (le médecin du chan) qui dès les premiers jours avoit paru porté à nous obliger: nous avons cultivé ſes bonnes diſpoſitions, & je m'en ſuis fait un ami. Son nom eſt *Blanchet*: il eſt né dans l'isle de Chio, où ſon pere étoit conſul de France. Il avoit étudié à Rome, où il avoit pris le bonnet de docteur. Il étoit depuis dix ans au ſervice de Gerey, chan de Crimée, qu'il avoit ſuivi a Rhodes dans ſon exil. Après l'avoir mieux connu, j'ai vu que c'étoit un homme très-inſtruit, & habile botaniſte, dont les remedes, ſuivant l'uſage des Orientaux, conſiſtoient principalement en ſimples & en racines. Nous lui avons trouvé plus de franchiſe qu'à tous ceux auxquels nous avons eu à faire à la cour de Tartarie, où l'on trouve, comme dans les autres cours de l'Europe, un grand nombre de charlatans, de fanfarons & de menteurs. Les courtiſans ſont par-tout les mêmes, le climat n'y fait rien.

J'ai été obligé de me rappeller mon peu de latin pour pouvoir m'entretenir avec ce médecin. Nous avons toujours fait uſage de cette langue; & comme par la ſuite il a voulu que je priſſe mes repas chez lui, j'y ai paſſé des jours entiers.

Sa table étoit très-bien ſervie; il avoit un excellent cuiſinier, je n'ai mangé nulle part de meilleur pillau (1), & on ne manquoit jamais d'en ſervir.

(1) Le pillau eſt un mets compoſé de riz: on le

J'ai

J'ai fait porter à la cour, ſuivant le conſeil de M. Blanchet, les préſens que j'avois deſtinés au chan. Ce prince m'a envoyé chercher dès le même ſoir par un interprete pour lui expliquer l'uſage des différens inſtrumens que je lui avois envoyés; ce qui ma mis à même de le voir tout à mon aiſe. Je finiſſois de les arranger dans une chambre particuliere, lorſque ce prince parut tout-à-coup & entra par une porte dérobée. L'interprete m'ayant dit que c'étoit ſon alteſſe, je lui ai fait une profonde révérence à la Turque, & ai baiſé le bord de ſa peliſſe; il m'a préſenté ſa main à baiſer, ce qui m'a paru une faveur diſtinguée. Il étoit d'une taille ordinaire, avoit un peu trop d'embonpoint; ſon teint étoit fort brun; ſon air ſérieux, joint à ſa barbe qui commençoit à griſonner, faiſoit préſumer qu'il étoit âgé d'une cinquantaine d'années. Il s'eſt mis ſur-le-champ à examiner mes inſtrumens (1) dont il a fallu pendant près d'une heure que je lui expliquaſſe toutes les propriétés en préſence de pluſieurs Turcs & Tartares des plus diſtingués. L'interprete avoit ſoin de rendre au prince ce que je diſois: celui-ci en ſe levant, m'a donné

ſert en Turquie à tous les repas, c'eſt un mets nourriſſant, ſain, & de bon goût.

(1) Ces machines conſiſtoient en une chambre obſcure, une lanterne magique, une machine électrique, un grand optique qui repréſentoit pluſieurs villes & pluſieurs citadelles d'Europe, de grandes boites connues ſous le nom de *curioſités*, &c.

quelques louanges en langue Turque. J'ai profité de cette occaſion pour le ſupplier de vouloir bien m'accorder pour ma perſonne & pour mon Arménien un firman & un menſil pour pouvoir paſſer librement dans ſes états. Sur quoi il m'a fait dire par l'interprete, qu'il parleroit de cette affaire à l'Heckim-bacha. Je me ſuis retiré chez moi, plein d'eſpérance, & très-ſatisfait de ce que ce prince avoit témoigné être content de tout ce que je lui avois montré.

Nous avons appris deux jours après par l'Heckim-bacha, que le chan avoit trouvé le tout fort à ſon gré, & qu'il nous feroit préparer un firman & un menſil pour toutes les terres de ſa domination; qu'au moyen du premier on ne pourroit pas exiger un ſol de droit de nos marchandiſes dans toutes les douanes de Tartarie où nous devions paſſer, & que j'aurois le lendemain audience du prince. J'ai cru à cette occaſion devoir m'informer du cérémonial qu'on ſuivoit: l'Heckim-bacha m'a donné toutes les inſtructions néceſſaires à cet égard, ajoutant qu'il ſe pourroit fort bien qu'elles fuſſent inutiles.

CHAPITRE IV.

Audience du chan.

LE 30 décembre avant midi, l'Heckim-bacha m'a conduit à la cour: un interprete m'a reçu dans le veſtibule, où il m'a fait aſſeoir, & m'a

préſenté du café & du tabac à fumer. Après y avoir attendu une demi-heure mon conducteur qui avoit été pendant tout ce tems-là avec le chan, eſt venu m'avertir que je pouvois entrer. J'ai trouvé dans l'appartement pluſieurs domeſtiques du prince & pluſieurs Tſchaushs (1) qui étoient pour la plupart de jeunes gentilshommes Tartares. Ils m'ont fait faire place, & pluſieurs m'ont entouré au moment où je ſuis entré. Auſſi-tôt que j'ai apperçu le chan, qui avoit pluſieurs Tartares des plus conſidérables aſſis à ſes côtés, je me ſuis proſterné en croiſant les bras, & j'ai baiſſé la tête juſqu'à terre J'aurois recommencé encore deux fois la même cérémonie, ſi à la premiere en me relevant, le prince ne m'avoit fait ſigne avec la main d'approcher. Je me ſuis de nouveau proſterné lorſque j'ai été proche de lui, & j'ai baiſé le bas de ſa peliſſe; après quoi je me ſuis éloigné de quelques pas, & lui ai fait une profonde révérence en tenant les bras croiſés à la turque. On m'a préſenté un couſſin pour m'accroupir. Cette façon d'être aſſis eſt très-pénible; il faut s'agenouiller & que tout le corps porte ſur les deux talons. J'ai fait mes excuſes à l'interprete, en lui diſant qu'étant allemand, je n'étois point fait à cet uſage. Je me ſuis donc aſſis les jambes croiſées, ayant ſoin de couvrir exacte-

(1) Tſchaushs eſt un nom commun aux officiers civils & aux militaires: ceux-ci ſont de cette derniere eſpece, leur grade répond à celui de lieutenant, & ils ſont chargés de la garde du prince.

ment mes pieds avec la piniche (1). J'ai parlé au chan en peu de mots, conformément à la coutume orientale ; je lui ai ſur-tout rendu graces de la faveur qu'il avoit daigné m'accorder en m'admettant en ſa préſence, & l'ai ſupplié de m'honorer de ſes ordres. Je lui ai toujours donné le titre de Chan Effendim (2) ſans jamais le nommer Patiſcha (3), n'y ayant que ſes courtiſans &

(1) *Pinich*, eſt une longue ſimare de drap fin, qui, lorſqu'on eſt debout, couvre les pieds & les mains.

(2) Chan Effendim, monſeigneur le chan. Le mot de *chan* ſignifie prince ou grand général.

(3) *Patiſchahi*, *padisha*, ſignifie dans la langue turque, roi, empereur, grand prince, potentat, monarque. Les Turcs donnent rarement ce titre à un autre ſouverain que le grand-ſeigneur; lorſqu'ils parlent de lui, ils s'expriment ordinairement de cette maniere : Ali Oſman Patiſcha, empereur Ottoman. Ses ſujets lui prodiguent les termes les plus pompeux, comme ceux de roi des rois de l'orient & de l'occident, de monarque de pluſieurs royaumes, de vainqueur du monde, de protecteur des croyans, de refuge conſtant des mortels, de très-puiſſant, d'invincible, du plus juſte & plus clément ſeigneur & empereur Muſtapha chan, dont il plaiſe au Tout-Puiſſant de couronner la vie & le regne glorieux de ſes plus heureuſes bénédictions.

Très-haut, très-puiſſant, très-redoutable empereur notre ſeigneur, & maître Muſtapha, dont le regne puiſſe être conſtamment fortuné, ne ſouffrir jamais aucune atteinte, & durer juſqu'à la fin des ſiecles, dont la ſublime, heureuſe & brillante cour eſt le refuge aſſuré des rois & des princes, &c.

le petit peuple, qui faſſent uſage de ce titre.

Il m'a chargé de lui procurer cent cinquante glaces de la longueur de ſix empans, & de trois de large, qu'il deſtinoit à décorer un appartement, outre une demi-douzaine de luſtres pour pendre au milieu, & une douzaine à bras. Il m'a enjoint de lui apporter ces articles à mon retour, en faiſant le plus de diligence qu'il me ſeroit poſſible, promettant de me les payer ſans retard en argent comptant. Il m'a promis de plus, que pour éviter tout retard, & empêcher que nous ne fuſſions troublés par les différentes douanes de la Turquie, il enverroit au premier jour un exprès à Conſtantinople pour obtenir du Sultan un firman en ma faveur, où moi & mes gens ſerions deſignés ſous le nom de ſes commiſſionnaires.

Cette promeſſe m'a fait le plus grand plaiſir, & le prince de ſon côté a paru très-ſatisfait des témoignages de ma reconnoiſſance, & de l'aſſurance que je lui ai donnée que j'exécuterois ſes ordres avec la plus ſcrupuleuſe exactitude.

Après cela il m'a encore demandé s'il ne me ſeroit pas poſſible de lui amener douze muſiciens qui jouaſſent de différens inſtrumens. Je lui ai répondu que cela ſeroit très-facile, s'il étoit permis dans mon pays d'en tranſporter librement les ſujets chez les princes étrangers; & en ſuppoſant que je puſſe en obtenir la permiſſion, je lui ai reſpectueuſement repréſenté qu'il faudroit que S. A. m'autoriſât à convenir avec eux du ſalaire qu'on leur paieroit annuellement, & à les engager pour trois ans; que lorſque ce

terme ſeroit expiré, & qu'ils voudroient retourner dans leur patrie, je me chargerois du ſoin de les remplacer. Le chan m'a répondu qu'il étoit perſuadé qu'il ſeroit facile d'obtenir la permiſſion de les faire ſortir ; que quant à leurs gages, il vouloit bien y employer juſqu'à trois mille piaſtres par année, & les faire jouir en outre des mêmes avantages dont jouiſſoient les autres domeſtiques ; ſavoir, le logement, l'habillement, la viande, le riz, le pain, le bois, & l'avoine ; que je les engagerois pour trois ans, & que j'aurois ſoin de m'aſſurer d'avance, de ſujets convenables à remplacer ceux qui le quitteroient. Après cela ce prince s'eſt levé, ſon exemple a été ſuivi ſur-le-champ par les ſeigneurs de ſa ſuite ; il a paſſé dans un autre appartement, & j'ai été dans le cas de recommencer mes révérences & les cérémonies que j'avois pratiquées à ſon arrivée. J'ai été reprendre ma place dans le veſtibule, où l'on m'a traité comme la premiere fois. Les courtiſans qui s'étoient aſſis autour de moi, m'ont fait des queſtions ſur différens pays, & m'ont commis pluſieurs marchandiſes de modes. L'interprete, que le chan avoit fait appeller pendant cet intervalle, m'a dit en s'en allant, que ſuppoſé que j'euſſe quelque choſe à propoſer au prince, je pouvois m'adreſſer à l'Heckim-bacha qui m'inſtruiroit de ſa volonté.

Deux jours après cette audience, un domeſtique de l'Heckim bacha eſt parti exprès pour Conſtantinople avec un placet, & on m'a aſſuré qu'il ne faiſoit ce voyage que pour moi, & qu'à mon retour de la Crimée, ſuppoſé que le chan fût abſent, l'Heckim-bacha me remettroit le

firman que je desirois. Cela pouvoit être vrai ; mais j'attendrai, pour n'en plus douter, d'en avoir la preuve. L'un des interpretes du chan, que j'ai vu plusieurs fois chez l'Heckim-bacha, a cherché à se prévaloir de cette circonstance pour me donner une grande idée de son importance ; il m'a fait les plus belles promesses, qu'il prétendoit être seul en état de remplir. Il se nomme Mustapha ; c'est un rusé Brandebourgeois, renégat à sa patrie comme à sa religion. Il espere être bientôt employé comme envoyé auprès de la cour de Vienne, pour engager notre empereur à faire de nouveau la guerre au roi de Prusse : en cas de rupture, le chan des Tartares s'engageroit à faire passer quatre-vingt mille de ses sujets à travers la Transylvanie, pour piller & ravager la Prusse. Il a fallu, pour ne pas fâcher ce fanfaron, que je paruſſe approuver & applaudir sa prétendue ambassade. Du reste, ce drôle parloit si impertinemment & si audacieusement des souverains de l'Europe, qu'on avoit bien de la peine à l'écouter de sang-froid : il s'exprimoit de la maniere la plus injurieuse sur le compte de l'impératrice de Russie. Quand il parloit du chan, il le nommoit toujours empereur ou majesté impériale, titre que je lui ai aussi entendu donner par le consul françois, ce qui m'a paru assez singulier. L'Heckim-bacha m'ayant conseillé de faire un petit présent à ce bavard, j'ai suivi sur-le-champ son avis, & immédiatement après il nous a quittés. Ce malheureux connoissoit bien peu son intérêt ; il lui auroit été facile de tirer un meilleur parti

de moi, car que n'aurois-je pas donné pour m'en débarraſſer !

Nous avons profité de cet intervalle pour faire quelques bonnes affaires avec les Turcs : je n'aime cependant point la maniere dont eux & les Tartares traitent ; ils ſont dans l'uſage de garder pluſieurs jours la marchandiſe, ſans dire s'ils l'achetent ou non.

Quoique Caushan ne ſoit qu'une petite ville, on y trouve pourtant pluſieurs eſpeces de marchandiſes, deſquelles les Arméniens & les Juifs font commerce ; & les Tartares Buchiaques fréquentent journellement cette contrée, pour s'y pourvoir des choſes qui leur ſont néceſſaires.

Le premier janvier a été un jour bien fâcheux pour moi : le peu de prévoyance de mon compagnon de voyage a été cauſe que je n'ai rien eu ni à boire ni à manger de toute la journée : ni lui ni l'Arménien qui me ſervoit de cuiſinier n'ont paru ; & il ne m'a pas été poſſible de me procurer la moindre choſe pour mon argent. Il a fallu prendre mon parti, & jeûner. Ils ont eſſuyé par la ſuite à ce ſujet une verte réprimande de ma part & de celle de l'Heckim-bacha : ils auroient mérité une plus ſévere punition.

Le 2 janvier je ſuis parti avec mon interprete dans un chariot tiré par des bœufs, n'ayant pu abſolument me procurer des chevaux, pour me rendre avec des marchandiſes à Bender ſur le Dnieſter. Pendant les deux jours que j'y ai ſéjourné, nous avons vendu toutes celles que j'avois apportées ; & nous ſommes revenus à Caushan.

J'ai appris à mon arrivée que le chan partiroit bientôt. J'ai été de nouveau chez le conſul & chez

l'Heckim-bacha, pour leur recommander nos intérêts : l'un & l'autre m'ont assuré que je pouvois compter sur le firman ; mais que la rareté des chevaux empêcheroit qu'on ne me donnât le menfil. Cette nouvelle a considérablement diminué mes espérances ; car l'on m'avoit jusqu'alors également flatté de l'un & de l'autre. L'ordre pour les chevaux m'auroit par une double raison été agréable : d'abord cette espece de poste ne coûte rien, & elle est en même tems la façon la plus sûre de voyager.

Je crois qu'il convient de faire ici une pause, & d'interrompre le journal de mon voyage, pour donner la description de cette capitale des états du chan de Tartarie.

CHAPITRE V.

Description de Caushan, capitale de la Tartarie.

Le serrail (1) ou palais du chan de Tartarie à Caushan, n'est élevé que d'un étage ; & comparé aux méchantes & basses habitations dont cette ville est composée, paroît un palais fort élevé. Il est situé à une des extrêmités de la ville sur une hauteur. Cet édifice est assez agréable à la vue ; l'ex-

(1) Serrail, en turc *sarai*, est le nom que l'on donne aux palais des grands seigneurs, ainsi qu'aux hôtels des ambassadeurs à Constantinople.

térieur eſt peint en blanc & bleu, & il eſt entouré d'un mur fort haut. De loin il reſſemble aſſez à une maiſon de plaiſance telle que celles d'Allemagne ; le palais eſt paſſablement grand, & les appartemens que j'y ai vus étoient magnifiques, bien fournis de tapis & de ſophas. Cet édifice a été par la ſuite, ainſi que la moitié de la ville de Caushan, réduit en cendres par les Tartares Nogais.

Les chevaux, les chameaux & les voitures ſe trouvoient diſperſés dans les jardins & dans les maiſons voiſines. Les domeſtiques, quoique Tartares, m'ont paru fort honnêtes & très-ſerviables, ſur-tout les principaux qui, pour la plupart, étoient jeunes & de belle taille. Ils étoient logés dans quelques maiſons de la ville. Lorſqu'un des murſas (cavaliers) qui compoſent la nobleſſe de cette nation, faiſoit le tour de la ville, à pied ou à cheval, il étoit toujours ſuivi de trois ou quatres Tartares qui lui ſervoient de domeſtiques, & portoient ſon carquois, ſon arc & ſon bâton ; leur habit étoit de fin drap, très-propre, & leur long manteau doublé de fourrure, attaché avec une longue ceinture de ſoie. Cet habillement, reſſemblant beaucoup à l'habit polonois, me plaiſoit davantage que celui des Turcs ; il donne de la grace à la taille, & ſied on ne peut pas mieux. Ils ont peu de communication avec les Turcs, dont en général ils font peu de cas. Ces gentilshommes Tartares refuſent quelquefois de céder le haut du pavé aux Janiſſaires & aux Turcs du commun, qui prétendent qu'il leur eſt dû de droit ; ce qui occaſionne des voies de fait, & les engage à tirer leurs couteaux, & à ſe tirer mu-

mellement des coups de pistolet. J'ai été deux fois témoin de pareils combats.

Les Arméniens & les autres marchands aiment beaucoup mieux dans ce pays, & même dans toute la Tartarie, avoir à faire avec les Tartares qu'avec les Turcs.

Tous les jours un peu avant la nuit, une musique guerriere se faisoit entendre au palais du chan, & duroit une heure entiere. Je n'en ai jamais entendu de plus détestable & de plus dissonnante. Dix hommes souffloient dans des instrumens ressemblans à des hautbois, mais plus petits de moitié, & dont l'embouchure est fort serrée. Trois autres battoient sur de petites timbales si sales, qu'on avoit peine à distinguer le métal dont elles étoient faites. Enfin dix autres avoient suspendu à leur col, de gros tambours entourés d'un drap rouge, sur lesquels ils frappoient fortement en mesure, avec un gros bâton recourbé, & sur le côté opposé avec un autre beaucoup plus petit. Cette musique commençoit par les dix hautbois qui, pendant quelques minutes, jouoient sur le même ton; après quoi l'un d'eux exécutoit un solo, marquant les cadences, faisant des contorsions & toutes sortes de singagrées jusqu'à ce que la respiration lui manquât: ils jouoient ensuite tous à la fois; peu après les timbales faisoient entendre leurs roulemens que les tambours accompagnoient; & le tout finissoit par un concert général, ou plutôt par une musique enragée.

Lorsqu'un air étoit fini, le premier hautbois recommençoit, les autres le suivoient de la ma-

nieze que je viens de décrire. A la fin l'un de ces muſiciens, en criant de toute ſa force, faiſoit des vœux pour la conſervation du chan, qui étoient répétés par les acclamations de toute la bande.

Le 6, le Harem, (1) ou les femmes du chan, ſont arrivées. Auſſi-tôt qu'elles ont approché de la ville, pluſieurs Turcs & Tartares ont couru à leur rencontre pour les amener. La marche a duré très-long-tems. Six carroſſes étoient couverts, partie de drap rouge, partie de verd, & reſſembloient aux fiacres de Vienne. Les autres voitures étoient peintes de différentes couleurs, & avoient au lieu de portieres, des jalouſies fort étroites; elles contenoient les épouſes, les filles, les concubines du chan & leurs femmes au nombre de quarante-huit. Toutes étoient voilées; il y avoit un eunuque dans la plupart de ces voitures.

Le chan, à ce que m'a dit l'Heckim-bacha, avoit perdu depuis un an 46 de ſes femmes. Combien de gens parmi nous, obligés de ſe contenter pour toute leur vie d'une ſeule femme; & la mort peut tout d'un coup en enlever à ce prince un ſi grand nombre ſans qu'il y paroiſſe!

Le chef des eunuques à cheval ouvroit la marche: c'étoit un More d'une belle taille; il com-

(1) Harem, charem, eſt le nom que l'on donne aux femmes qui compoſent la famille d'un grand ſeigneur, & par lequel on entend, non-ſeulement ſes femmes, mais encore ſes filles, ſes concubines & ſes eſclaves.

mandoit en chef la caravane, & il étoit ſuivi d'un grand nombre de Tartares, tous armés de lances.

Les voitures étoient attelées de ſix & de huit chevaux ; ce qui n'empêchoit pourtant pas, vu les mauvais chemins, qu'elles ne s'embourbaſſent fréquemment au point que lorſqu'elles ont été près du palais du chan, il n'a plus été poſſible de les faire avancer. On a été obligé d'y atteler des chevaux des écuries du prince. Les voitures ſe ſont arrêtées l'une après l'autre devant une fauſſe porte du palais : les Mores tenoient de larges draps tendus qui ſervoient à cacher les femmes à meſure qu'elles mettoient pied à terre : cette cérémonie a duré fort avant dans la nuit ; je n'ai pas jugé à propos d'en attendre la fin, & j'ai regagné mon logement.

CHAPITRE VI.

Départ du chan de Caushan.

Le chan eſt parti le 7 janvier avec la plus grande partie de ſa cour, à l'exception de ſes femmes. Suivant ce qu'on m'a dit, le projet de ce prince étoit de tenter avec ſes troupes raſſemblées ſous Bender & Ockzakow une invaſion dans la nouvelle Servie. J'avois fort envie de voir ſa marche : en conſéquence, je me ſuis rendu de

bonne heure devant ſon palais. On portoit à ſa droite douze étendards, ſavoir, une queue de cheval avec un drapeau de ſoie, moitié rouge & moitié verd; deux queues de cheval avec un drapeau tout verd; deux petits drapeaux, l'un verd, l'autre jaune, qui reſſembloient aſſez à une banderolle ou flamme de vaiſſeau; trois drapeaux rouges, avec une large bordure verte; ils étoient découpés en croiſſant, & avoient au milieu un double ſabre en verd; deux drapeaux jaunes avec de larges bordures rouges, & au milieu les mêmes ſignes en verd, deux drapeaux, moitié rouge & moitié verd. Tous ces étendards étoient neufs, ornés de quantité de houppes pendantes de ſoie rouge.

Un grand nombre de Tartares & de principaux Turcs à cheval ſe ſont aſſemblés devant le palais. Les bagages, dans des chariots ou chargés ſur des chameaux & des dromadaires, ont précédé la marche.

Vers le midi, le chan a paru à cheval dans la cour intérieure du palais; dès qu'on a commencé à l'appercevoir, les ſpectateurs ont témoigné leur joie par leurs acclamations. Il étoit enveloppé d'une peliſſe de marte zibeline, couverte d'une étoffe de ſoie verte. Son calpach ou bonnet Turc étoit de la même couleur, avec un large revers de pareille fourrure; il tenoit à la main un bâton de commandement fort court, garni d'or, dont le haut étoit décoré d'un gros pommeau quarré, taillé en pointe; il avoit au côté un ſabre court à poignée d'or; dont le fourreau couvert de velours rouge, étoit auſſi garni en or. Le cheval

qu'il montoit étoit beaucoup plus beau que tous ceux que j'avois vus jusqu'alors : il étoit Arabe, d'une taille fort avantageuse, le manteau blanc, moucheté de taches d'un jaune foncé ; la bride étoit garnie de plaques d'or, & le poitrail d'un gros pommeau du même métal ; la couverture de la selle étoit d'un velours bleu foncé, bordée d'une large crépine d'or. Ce prince étoit précédé par quatre étendards ; immédiatement devant & après lui marchoient huit trabans d'une très-haute taille, qui avoient de grands bonnets ornés d'écus dorés aux armes du prince ; leur surtout étoit d'écarlate, & ils étoient ceints d'une large ceinture dorée, terminée par-devant d'une plaque de la même nature. Les hauts-de-chausse étoient de taffetas, jaune & les bottines de la même couleur. Leurs armes consistoient en un long sabre à poignée dorée, & un grand coutelas.

Deux bachas à cheval suivoient le chan. Après eux venoit son secrétaire vêtu en habits tartares, plusieurs des principaux de cette nation marchoient en désordre, & avoient à leur suite le reste des drapeaux escortés des musiciens de campagne aussi à cheval. Le cortege étoit fermé par une seconde troupe composée de plusieurs centaines de Tartares.

Tout ce cortege formoit un beau spectacle, beaucoup plus magnifique que je n'imaginois devoir être celui d'un chan de Crimée ; nous nous formons ordinairement, nous autres Allemands, d'assez fausses idées à cet égard.

Toute la matinée, jusqu'au départ du chan, plusieurs hommes ont distribué de l'eau gratuitement ; & immédiatement après qu'il a été parti,

deux de ſes domeſtiques ont jeté de l'argent aux pauvres. L'on avoit auſſi tué une centaine de moutons qui ont été abandonnés au peuple.

J'avois reçu deux jours avant le départ du chan, de ſon ſecretaire, mon firman; mais le manque de chevaux a empêché qu'il ne m'ait accordé le menſil.

Je preſſois tous les jours mon interprete de tout préparer pour notre voyage, & de tâcher de faire rentrer l'argent qui m'étoit dû: mes ſollicitations ont enfin produit leur effet, & nous avons fixé le 21 pour le jour du départ de Caushan.

CHAPITRE VII.

Route de Caushan à Bender, & deſcription de cette forteresſe.

NOUS nous ſommes mis en route, après avoir pris congé du conſul, & de l'Heckim-bacha, qui m'a renouvellé les aſſurances de ſon amitié, & prié de lui faire parvenir de tems en tems de mes nouvelles: ce que j'ai eu ſoin d'effectuer, lui ayant écrit deux fois pendant mon ſéjour en Crimée. Son neveu nous a accompagnés juſqu'à Bender.

Nous avions écrit à Kili pour que l'on expédiât les marchandiſes que nous y avions laiſſées à Ackermann, afin qu'elles y fuſſent embarquées ſur la mer Noire & nous parvînſſent en Crimée.

Nous

Nous n'avons pu trouver place à Bender chez l'Arménien où nous avions déjà logé. Comme il étoit malade, il a fallu nous arranger dans un han (1). Tout étoit plein de Janiſſaires & de Spahis. à peine avons-nous pu obtenir un trou où nous fourrer, auquel on n'a cependant pas laiſſé de donner le nom d'*oda*, chambre. J'y étois comme un criminel dans un cachot. Mon interprete n'a fait que parcourir la ville pendant toute la journée.

Ce réduit obſcur, ſans aucune ouverture, me rappelloit naturellement les ténebres dont l'Egypte fut affligée. Une lampe que j'ai allumée pour me procurer quelque clarté, m'a fait voir des murs qui menaçoient ruine, & pleins de fentes & de trous, par où les rats & les ſouris avoient

(1) *Han*, auberge, c'eſt le nom que l'on donne à celles qui ſe trouvent dans les pays orientaux, où elles ſont très-nombreuſes. Ce ſont des fondations faites par de riches Muſulmans. Ces hans ſont ordinairement des édifices très-conſidérables & bien conſtruits : toutes les fenêtres ont vue ſur la cour, qui eſt ſpacieuſe & où eſt communément un puits.

Tous les voyageurs quelconques y ſont logés, & ne paient qu'un para par jour pour la chambre. On eſt obligé de ſe pourvoir ſoi-même de vivres & de boiſſon. En Aſie & dans les autres pays orientaux, ces hans ſe nomment *caravanſerais*. Ce nom eſt dérivé des caravanes qui les viſitent; ces derniers fourniſſent aux voyageurs les principales choſes qui leur ſont néceſſaires.

un libre paſſage. J'ai été pluſieurs fois avec mon interprete me promener dans la ville, & examiner les bords fameux du Dnieſter. Si j'avois eu le tems & la commodité, j'aurois parcouru ce côté du fleuve, pour reconnoître le camp mémorable où Charles XII a fait quelque tems ſa réſidence: il n'eſt qu'à deux lieues de diſtance de Bender. Ce fut là où ce prince oſa tenter avec une poignée de Suédois de ſe défendre contre une armée entiere de Turcs & de Tartares. Nous avons déjà pluſieurs deſcriptions de Bender. Ainſi je me contenterai de donner celle de ſa citadelle, telle qu'elle m'a paru par-dehors, n'ayant pu y entrer.

Cette fortereſſe ſituée au milieu de la ville eſt entourée de fortes murailles aſſez élevées; les foſſés en ſont profonds, mais peu larges; les portes ont des ponts-levis & des herſes. Comme elle ſe trouve élevée au-deſſus du Dnieſter, elle lui ſert naturellement de défenſe. Elle eſt, ſuivant l'ancien uſage, fermée d'une double enceinte de fortes murailles avec de fauſſes braies; les quatre angles ſont défendus par quatre tours quarrées dont les murs ſont fort épais. Au-deſſous, à quelque diſtance du fleuve, eſt un ouvrage à cornes de pierres de taille, dont le devant eſt couvert par un baſtion plus élevé. Les remparts ne ſont cependant que de terre, garnis, à la maniere des Turcs, de gabions entre leſquels les canons ſe trouvent placés. Cet ouvrage à cornes eſt encore renforcé par quelques ravelins, & les foſſés ſont paſſablement larges; au-deſſus & au-deſſous du glacis eſt un rang de doubles paliſſades. La partie

de la ville ſituée ſur la hauteur eſt entourée de bonnes murailles couvertes par des baſtions & des fortins, & pourvue d'un bon foſſé. Celle qui eſt en plaine a, outre ſon mur d'enceinte, des baſtions, des ravelins, & un large foſſé. Les portes ſont très-épaiſſes & bien pourvues de herſes. La ville elle-même avec ſes fauxbourgs, quand on la voit du côté du Dnieſter, a la forme d'une demi-lune. (1)

Il ſe trouvoit alors pluſieurs marchands Arméniens, Grecs, & même quelques Turcs à Bender, qui étoient en route pour ſe rendre dans la Crimée; mais comme on attendoit un bacha qui devoit arriver à chaque inſtant, & qu'il avoit fait enlever toutes les voitures, ils étoient obligés de retarder leur voyage. Ce n'a donc été qu'avec beaucoup de peine que nous ſommes parvenus à nous en procurer une juſqu'à Ockzakow.

Je prévoyois d'avance qu'il nous en coûteroit beaucoup d'argent pour notre voyage depuis Bender en Crimée, & je voulois acheter une voiture & des chevaux, afin de faire ma route à meilleur marché. Mon interprete croyant en ſavoir plus que moi, n'a pas voulu y conſentir; & nous avons eu tout lieu par la ſuite de nous en repentir.

Pour ſuppléer au manque de vivres, obligés

(1) Bender, après un ſiege aſſez meurtrier, a été pris d'aſſaut par les Ruſſes, le 27 ſeptembre 1771. Ils réduiſirent en cendres la ville & tous ſes fauxbourgs.

comme nous l'étions de traverſer un pays où il étoit impoſſible de s'en procurer, j'ai acheté à Bender une bonne proviſion de pain, qui eſt excellent & fort beau, une petite quantité de vin, d'eau-de-vie, & de la chair d'*ocka*, buffle.

CHAPITRE VIII.

Voyage de Bender à Ockzakow, & deſcription de la Tartarie Nogaie.

NOUS ſommes partis de Bender le 26 janvier, vers midi, en compagnie de dix autres voitures. Comme il ne ſe trouve aucun pont ſur le Dnieſter, mais ſeulement un bac, le fleuve étant gelé, il a fallu que tout paſſât ſur la glace qui n'avoit que trois pouces d'épaiſſeur. Les chartiers ont commencé par examiner les endroits les plus ſûrs, & contre mon attente, la voiture la plus chargée qui appartenoit à un Turc, a été celle que l'on a choiſie pour ouvrir la marche : le conducteur a pouſſé les chevaux au grand galop, & lorſqu'elle a été au milieu du fleuve, la glace s'eſt caſſée ; une moitié de la voiture s'eſt trouvée dans l'eau, l'autre eſt reſtée ſur la glace. Comme j'avois pris les devants & que j'étois de l'autre côté, je n'ai pas été peu effrayé, ne pouvant diſtinguer de la rive où je me trouvois, ſi c'étoit la nôtre ou celle de quelqu'autre. J'ai couru tout de ſuite pour m'en aſſurer, & j'ai

été consolé en voyant que cela ne nous regardoit pas. On a travaillé à décharger les ballots qui pour la plupart renfermoient du tabac, & à force de cordages & de leviers, on est parvenu à tirer la voiture de l'eau : il a fallu deux bonnes heures pour en venir à bout ; & pour toutes les peines que le voiturier s'étoit données, le généreux Musulman l'a récompensé d'une volée de coups de bâton. Pendant cet intervalle, mon interprete a fait traverser le fleuve à notre voiture beaucoup plus légere. Le chartier qui étoit un vieux drôle expérimenté, a eu la prudence d'atteler un cheval par la queue au timon, & est arrivé très-lentement & sans accident à la rive opposée. Les autres marchands ont été encore plus prudens ; ils ont fait décharger leurs marchandises, & porter partie sur les épaules, & partie sur de petits traîneaux ; & j'ai eu l'honneur de les garder. L'après-midi s'est écoulée avant que tout fût en ordre ; de sorte que vers le soir nous ne nous trouvions guere qu'à une demi-lieue de Bender. Nous avons passé la nuit dans un gros village près d'une mosquée.

Comme nous nous trouvions alors dans le tems du ramasan (1), plusieurs Turcs sont venus y faire leurs prieres ; une des fenêtres de la mosquée étant ouverte, il m'a été facile en montant sur un chariot qui en étoit proche, de tout voir sans que les musulmans, entiérement occupés de leurs dévotions, m'aient apperçu ; sans cela

(1) *Ramasan*, tems de jeûne, ou carême des Turcs, qui est suivi de leur *bairam*, carnaval.

ma curiosité auroit pu me coûter cher.

Trois heures avant le jour, notre caravane a commencé à se mettre en marche, & nous sommes arrivés le 17 chez les Tartares Nogais, pays où l'on ne voit que des plaines & des bruyeres, où il n'y a pas le moindre arbre ni arbuste, & où à peine rencontre-t-on quelques monticules de sable. Nous nous sommes arrêtés vers midi pour dîner, nous avons mangé un peu de viande & de pain gelé : malheureusement le froid avoit fait sauter nos bouteilles, & il n'y étoit resté que peu de vin. Nous sommes parvenus sur le soir à un village, où nous avons fait un grand feu de tourbe (1). Nous avons acheté en commun deux moutons que nous avons fait cuire dans une chaudiere tartare, où l'on auroit pu bouillir un cheval tout entier.

Comme je n'avois pu me procurer rien de chaud depuis cinq jours, je n'ai pas laissé de manger de très-bon appétit. Il a fallu me contenter de très-mauvaise eau pour ma boisson : celle dont on fait usage dans ce pays-ci, où il n'y a point de riviere, est tout-à-fait saumâtre.

Le lendemain nous avons continué notre route comme le jour précédent ; la nuit est venue avant que nous ayons pu gagner aucun village. Nous nous sommes fait un retranchement de

(1) Tourbe, terre mêlée de racines, dont on se sert en Hollande & dans les Pays-Bas en guise de bois à brûler. On la tire des tourbieres qui sont dans des especes de marais ; on la met ensuite sécher, & on lui donne la forme convenable.

nos voitures, rangées près les unes des autres, & avons laiſſé nos chevaux paître tout à leur aiſe. Quelques Tartares à cheval rodoient autour de nous, & ſont venus nous demander un peu de tabac à fumer, ils le préferent à toute autre marchandiſe. On leur en a donné; mais voyant qu'ils étoient ſuivis d'un plus grand nombre qui nous entouroit, nous avons cru qu'il convenoit de préparer nos fuſils, & de les placer au-devant de nos voitures, afin de les tenir en reſpect, & les empêcher de rien entreprendre. A la fin nous en avons apperçu une groſſe troupe qui ſe tenoit cachée derriere une colline. Il nous a paru qu'il ſeroit imprudent de s'expoſer à paſſer la nuit dans le lieu où nous nous trouvions; nous nous ſommes donc mis ſans bruit en route, & nous avons fait trois ou quatre lieues pour gagner les bords d'un ruiſſeau, où nous nous ſommes arrêtés juſqu'au jour. Dans cette retraite nous avons perdu nos proviſions de bouche, & toute notre batterie de cuiſine.

La caravane étant partie long-tems avant le jour; & notre voiture accompagnée d'une autre ayant pris les devants, les chartiers dans l'obſcurité ſe ſont écartés du chemin, & en ont pris un qui alloit au midi. Nous ne nous en ſommes appercus qu'au moment où le jour a paru: alors nous avons tourné à l'orient.

Les deux chartiers ont été obligés de dételer leurs chevaux, & de s'en ſervir pour parcourir les environs, afin de tâcher de découvrir la grande route, ou les autres voitures. Ils nous ont enfin appercus, après avoir couru quelques heures, & ils ſont venus nous joindre.

J'ai mis tous mes ſoins à éviter que cela n'arrivât par la ſuite ; car il eſt très-dangereux de s'égarer, ſur-tout lorſque le ciel eſt couvert : on pourroit errer toute la journée dans les bruyeres, ſans ſavoir où l'on ſe trouve.

Je n'avois juſqu'alors pu fermer les yeux : la nuit ſuivante fut la premiere où je pris quelque repos dans la maiſon, ou pour mieux dire, dans la tente d'un Tartare. Ces ſortes de tentes méritent d'être connues. Elles ſont paſſablement bonnes & de durée, circulaires, ayant environ huit pieds de diametre ; les parois qui ont près de quatre pieds de haut, conſiſtent en pieux larges, & épais d'un bon pouce : ils ſont quelquefois enduits de ſang. On peut placer dans les intervalles tout ce qu'on juge à propos ; c'eſt ſur cette paroi que repoſe la couverture, qui eſt affermie par d'autres pieux de la même eſpece. L'extérieur, tant le haut que le bas, eſt garni de roſeaux, & le tout eſt enveloppé d'un feutre brun très-épais, au travers duquel le vent ni la pluie ne ſauroient pénétrer. Au milieu & au ſommet de la couverture eſt un trou d'environ deux pieds de large, au travers duquel paſſe une perche, à laquelle eſt couſue en-dehors un large drapeau bleu & blanc, aſſez ſemblable à une banniere de paroiſſe ; c'eſt au milieu de la tente qui n'a d'autre plancher que la terre, qu'on allume le feu, qui faiſant mouvoir le drapeau au gré du vent, la fumée s'échappe par l'ouverture. On en eſt peu incommodé, ſur-tout lorſque la porte eſt fermée. Celle-ci eſt toujours compoſée d'une couverture de la même couleur que le drapeau : elle eſt très-étroite, & ſi baſſe qu'à peine peut-

on y paſſer. Tous les meubles d'une pareille habitation conſiſtent en une natte de roſeaux, étendue par terre, deux matelas de crin qui ſervent de lit aux Tartares, un petit coffre de bois, un ſabre, un fuſil, des piſtolets; & lorſqu'ils ne peuvent s'en procurer, ils les remplacent par un arc & un carquois. A quelques pas de diſtance de cette premiere tente on en trouve une ſeconde tout auſſi grande & auſſi groſſiérement conſtruite, qui eſt l'habitation de la femme & des enfans, & où ſont les uſtenſiles de cuiſine, ſavoir, une très-large chaudiere de fer, & une ſeconde un peu plus petite, qui ne ſont point étamées, un trépied, & deux ou trois gamelles de bois. Une pareille tente peut être tranſportée toute entiere, & ſans la démonter, par un chariot ordinaire; de ſorte que quand le lieu où elle eſt ſituée ne plaît plus aux propriétaires, il leur eſt facile d'en changer.

Près de ces tentes ſont placées les étables & les granges, dans les parois deſquelles il n'entre ni pierres ni briques; elles ſont compoſées de roſeaux ou de lattes, le dehors eſt enduit de bouze de vache en guiſe de mortier. Sa couverture eſt de roſeaux, ſur leſquels on étend du foin ou du fumier. Ces eſpeces de métairies ſont entourées d'une haie de roſeaux, & éloignées les unes des autres de 50 à 60 pas. On trouve au milieu du village une grande place aſſez communément circulaire, au centre de laquelle eſt une monticule de ſable où les jeunes Tartares font leurs exercices ordinaires. La tſchamy (1) ou moſquée

(1) *Tſchamy* eſt le nom que l'on donne en Turquie & en Tartarie aux moſquées.

eſt dans une ſeconde place : elle eſt ordinairement très-petite, ſans aucune tour ; poſée ſur des quartiers de pierre de forme quarrée, & toujours couverte de tuiles courbes. Dans tous les villages ces tſchamy ſont de la même grandeur, ils reſſemblent plutôt à une étable qu'à un temple. Lorſqu'on arrive de nuit dans un pareil village Tartare, l'on s'imagine de loin, que tout y eſt en feu ; la fumée & les étincelles, qui ſortent par les ouvertures dont j'ai parlé, forment un ſpectacle qui approche aſſez de l'idée qu'on a vulgairement de l'enfer.

On brûle dans toute la Tartarie Nogaie, au lieu de bois, des tourbes, des roſeaux ou du foin. Le pain y eſt très-rare, les Tartares le remplacent ordinairement par du millet crud, dont, lorſqu'ils manquent d'orge, ils nourriſſent auſſi leurs chevaux, l'avoine n'y étant point commune. Quelques Tartares ſont encore uſage de la chair de cheval, & placent les têtes ſur des piquets. J'ai fait mon poſſible pour ſavoir l'origine d'une pareille coutume, aucun de ceux que j'ai interrogés n'a pu m'en rendre raiſon.

J'ai compté pluſieurs ruiſſeaux & quatre rivieres, que nous avons été obligés de traverſer dans la Tartarie Nogaie. Aucune de ces eaux n'étoit bien profonde, à l'exception du Bog, ſur lequel eſt bâti près du grand chemin un pont de pierre très-étroit, qu'on ne peut paſſer qu'en bateau ou à cheval. Toutes les fois que nous rencontrions une riviere, notre premier ſoin étoit de faire un trou dans la glace, pour avoir de l'eau : c'étoit la meilleure que nous rencontraſſions.

Nous ſommes enfin arrivés le 31 après midi

à Ockzakow autrement dit Oſſy (1). Cette ville eſt ſituée près de l'embouchure du Dnieſter. Elle eſt défendue du côté de la terre par une citadelle paſſablement forte; du côté de la mer eſt une pente, où il n'y a point de bâtimens. On retrouve au rivage, des maiſons, ou plutôt des cabanes, aux deux côtes deſquelles ſont placés deux fortins qui couvrent le port, & d'où l'on peut canonner la rade. Lorſque nous avons atteint la partie la plus élevée de la ville, j'ai vu pour la première fois la mer Noire: l'eau en paroît en effet très-foncée au premier coup-d'œil; cependant la perſpective qu'elle offre de tous côtés eſt très-agréable. Cette ville eſt entiérement peuplée de Turcs, à l'exception de quelques Arméniens. Nous nous ſommes logés chez un Turc dans un grenier à bled. Quoique notre logement de Bender fût miſérable, celui-ci étoit encore pire. Une lucarne à l'un des côtés, nous donnoit une foible lumiere. A peine avions-nous aſſez de place pour nous coucher ſur un tas de bled, & y placer notre coffre. Il fit un jour un ſi grand froid, que la mer commença à geler, quoique le vent fût très-violent; il étoit en même tems ſi pi-

(1) Ockzakow, nommée *Oſſy* par les Turcs & les Tartares, fut priſe d'aſſaut en janvier 1737 par le général Ruſſe Munich. Les Ruſſes la défendirent & la garderent juſqu'à l'année ſuivante, qu'ils la perdirent, après qu'ils en eurent détruit les fortifications. Elle n'a point encore été priſe pendant cette guerre.

quant, que je ne ſache pas en avoir jamais ſenti de pareil. Le lendemain au point du jour, la mer ſe trouva entiérement gelée. Il eſt impoſſible d'exprimer tout ce que j'ai ſouffert. J'étois jour & nuit enveloppé de couvertures & de peliſſes, auprès d'un feu de charbon. Lorſque j'avois chaud d'un côté, l'autre geloit auſſi bien que l'haleine; l'eau bouillante ſe trouvoit au bout de ſix minutes convertie en glace. Nous avions, quoique logés chez un cabaretier, toutes les peines du monde à nous procurer quelque choſe à manger; & ce qu'on nous donnoit étoit déteſtable. Je deſirois bien ardemment de quitter cet horrible ſéjour, où j'ai eu le loiſir de repaſſer dans ma mémoire les élégies d'Ovide, ſentant par moi-même tous les maux qu'il a dû éprouver dans ſon exil.

CHAPITRE IX.

Départ d'Ockzakow, & arrivée en Crimée.

JAMAIS priſonnier n'a quitté ſa priſon avec plus de plaiſir que j'ai quitté Ockzakow. Nous en ſommes partis le 4 février. Au moment que je m'y attendois le moins, un traîneau eſt arrivé ſubitement devant la porte; un guide nous a conduits au bord de la mer: nous y avons été rendus très-promptement; mais je n'ai pas été peu ſurpris en y arrivant, de n'y appercevoir ni

voiture ni cheval, & de voir mon interprete & le guide marcher devant moi ſur la glace. Voyant qu'elle étoit ſolide, je me ſuis mis à les ſuivre, en jurant de bon cœur de ce qu'on ne m'avoit pas prévenu ſur cette agréable maniere de voyager, afin que je priſſe mes précautions pour me mieux garantir du froid. Mon compagnon s'en eſt mis peu en peine, & s'eſt contenté de me dire qu'on ne pouvoit ſe procurer à Kolbreing ni cheval ni voiture. A la fin notre traîneau eſt arrivé; je l'ai fait marcher devant nous; jugeant avec raiſon que ſi la glace étoit aſſez forte pour porter un traîneau chargé d'un poids de douze quintaux, elle pourroit auſſi nous porter. J'ai donc traverſé tranquillement la mer Noire, & me ſuis rappellé l'aventure de Charles XII lorſquil traverſa le Sund, & que la glace ſe caſſa ſous ſa voiture. Toute la différence qu'il y avoit entre nous, c'eſt que j'étois à pied.

Ce qu'il y a eu de plus fâcheux, c'eſt que le traîneau a été ſouvent arrêté par les coups de vent & par les glaçons. Sur le ſoir nous avons perdu Ockzakow de vue, & n'avons plus rien diſcerné que le ciel & la glace. Heureuſement nous avons été joints par quelques Turcs à cheval, dont nous avons ſuivi les traces; de ſorte qu'après avoir marché près de cinq heures, nous ſommes arrivés devant Kolbreing (1), où le

(1) Kolbreing, Kolburn, Kinburn, étoit autrefois une fortereſſe appartenante aux Turcs. Les Ruſſes la

traîneau eſt reſté tout-à-fait engagé au rivage, & le cheval eſt tombé juſqu'au col dans la neige. Nos efforts ont été inutiles pour l'en tirer ; il a fallu le décharger, relever le cheval, & porter nos effets au logement qui nous étoit deſtiné : heureuſement il ſe trouvoit peu éloigné du bord de la mer. La maiſon appartenoit à un Arménien, qui nous a donné une chambre paſſable : on nous a ſur-le-champ fait du feu, & on nous a apporté de la viande & du pillau. Ces mets, attendu la fatigue que je venois d'eſſuyer, joint à ce que je n'avois point mangé depuis vingt-quatre heures, m'ont paru excellens.

Le lendemain j'ai eu la viſite de deux commis de la douane, empreſſés de s'acquitter de leurs fonctions. Mon Arménien s'eſt rendu à la douane ; & en montrant notre firman, nous en avons été quittes pour un petit préſent que nous leur avons fait.

Un aga étoit arrivé quelque tems avant nous : il venoit exiger les impôts que la guerre avoit occaſionnés & que devoit payer ce diſtrict, pour les porter enſuite à Conſtantinople. Comme on avoit arrêté tous les chariots & tous les chevaux du pays pour ſon uſage, nous avons été forcés de louer un petite charrette tartare, attelée de bœufs, qui avoit moins d'apparence qu'un tombereau. Nous avons fait une nouvelle proviſion de vivres, & nous nous ſommes mis en route avec cette belle voiture le 6, de Kolb-

---

prirent en 1736, & la firent ſauter. Les Turcs l'ont aſſez mal rétablie depuis.

reing, après que notre caravane a été renforcée de cinq autres charrettes.

Mon compagnon de voyage dormoit enveloppé de cinq fourrures; & lorſqu'il s'éveilloit, il ſe plaignoit amérement du froid. Je n'avois cependant, quoique le vent fut âpre & piquant, que ma peliſſe & mon manteau.

Nous avons toujours continué notre route ſans nous arrêter juſqu'au lendemain à deux heures après midi que nous avons trouvé un village à peine éloigné de cinq lieues de celui d'où nous étions partis. Nous nous y ſommes arrêtés devant une tente tartare : nous avons prié le maître de nous permettre d'y entrer, & de nous faire du feu. Il s'y eſt prêté de bonne grace, en a fait ſortir un veau & deux agneaux, a balayé le fumier qui s'y trouvoit, a allumé du feu, & nous a apporté un grand plat de millet crud, & une cueiller, qu'il m'a préſentée. Je l'ai remiſe au chartier qui nous avoit amenés, & il a tout mangé avec le plus grand appétit.

Notre hôte ayant une charrette un peu plus grande que celle qui nous avoit ſervi juſqu'alors, & un cheval, nous l'avons louée juſqu'à Or. Il y a arrangé une eſpece de couverture, & ſon fils nous a conduits. Nous avons reſté dans ce village juſqu'à une heure après minuit; alors toute la caravane s'eſt miſe en route pour continuer le voyage.

Le 10, ſur le ſoir, nous étions rendus à Or (Precop). Cette ville & ſa citadelle ſont regardées comme la porte de la Crimée; en conſéquence les Turcs la nomment toujours *Orkapſus*. Cette langue de terre forme l'iſthme de la

preſqu'isle; & de l'un des côtés de la mer juſqu'à l'autre, regne une muraille très-elevée, défendue par un foſſé profond. Cependant la porte de cette muraille près d'Or ne m'a pas paru bien forte.

Nous nous ſommes logés dans le même han que nos compagnons de voyage, & nous y avons eu une aſſez bonne chambre. Mon interprete a couru, ſans m'en prévenir, ſur-le-champ chez ſon beau-frere, habitant de cette ville, & m'a laiſſé ſeul toute la nuit. Cette longue abſence m'a inquieté; à la fin il eſt pourtant revenu le lendemain matin aſſez de bonne heure, encore à demi ivre, & pouvant à peine ſe tenir ſur ſes jambes; il m'a amené ſon beau-frere, qui m'a paru un Arménien paſſablement honnête.

Il s'eſt trouvé par haſard dans notre camp, un voiturier avec une charrette tartare, & deux dromadaires. Nous l'avons arrêté juſqu'à Kaſu, ville diſtante de 22 lieues de Précop.

On trouve par toute la Crimée de ces ſortes de charrettes. Elles ſont fort hautes, & ont deux groſſes & fortes roues, le derriere & les deux côtés couverts de roſeaux & bien enveloppés de feutre. Elles ſont ſpacieuſes; & lorſque le devant eſt bien couvert, on y eſt à l'abri du chaud & du froid. C'eſt dans une pareil phaéton tiré par des chameaux, que nous ſommes partis le 12 d'Or, après que mon interprete eut paſſé toute la nuit à boire avec ſon beau-frere, & à s'enivrer de vin de *Bachtſchieſaray*. La caravanne s'eſt ſéparée: les uns ont pris la route de Bachtſchieſaray, d'autres celle de Kaffa.

Nous avons rencontré dans la journée pluſieurs familles Tartares, qui avec leurs tentes portées par

par deux charrettes, leurs meubles & leur bétail, alloient s'établir dans un canton plus convenable que celui qu'elles quittoient. Le ſoir, nous nous ſommes arrêtés dans un grand village, & avons pris notre gîte dans une maiſon vuide, qui avoit deux chambres. Le Grec & ſa famille en ont occupé une, & nous avons occupé l'autre.

Comme j'étois reſté dans la voiture pour attendre que la fumée du charbon ſe fût diſſipée, le chartier a eu le tems de prévenir les Tartares que j'étois Allemand : en conſéquence jeunes & vieux ont entouré la voiture ; & comme j'avois le kalpach Turc, je leur ai paru un animal ſingulier ; ils m'ont fait pluſieurs queſtions. Je me ſuis trouvé, je ne ſais pourquoi, de ſi mauvaiſe humeur, que ſans leur répondre, je ſuis entré dans la maiſon, où l'on m'a laiſſé tranquille.

Le 13 nous avons apperçu devant nous quelques-unes des montagnes de la Crimée : elles ſe préſentent beaucoup plus avantageuſement lorſque le ciel eſt clair & ſerein, & la vue en eſt ordinairement plus agréable qu'elle ne l'étoit alors.

Le 14 après-midi, nous avons découvert Karaſu. Mon interprete, qui y faiſoit ſa demeure & y avoit ſa femme & ſes enfans, a pouſſé à cette vue un cri de joie ; il n'a pu retenir ſes tranſports, il a exhalé ſon enthouſiaſme, a fait l'expoſé de ſa ſituation, s'eſt épuiſé en hyperboles à la louange de Karaſu, qu'il a prétendu être un paradis terreſtre. Cette ville & ſes environs préſentent à une certaine diſtance un très-beau point de vue : elle eſt ſituée entre des montagnes, dans une vallée, & coupée par la petite riviere *Ka-*

raſu qui ſe ſépare en pluſieurs bras, & donne ſon nom à la contrée.

Le grand nombre de jardins & de hauts cyprès qu'on découvre de tous côtés, doivent former en été le ſpectacle le plus agréable. La majeure partie des habitans conſiſte en Arméniens, Grecs, Juifs, qui ſont ſans contredit les plus fiéfés fripons de toute la Crimée; il s'y trouve encore un petit nombre de Tartares & de Turcs. On prépare à Karaſu parfaitement les cuirs, & ſur-tout le maroquin qui y eſt de la plus grande beauté; l'on y teint auſſi les étoffes de coton en différentes couleurs. Cette ville appartient toujours au ſultan Kalka, qui réſide en tems de guerre à Or, & eſt général né de l'armée Tartare.

CHAPITRE X.

Séjour à Karaſu.

MON interprete a commencé ici à affecter le ton & le ſtyle oriental. Dès qu'il a été chez lui, il a pris un air ſérieux, & auſſi ſolemnel que s'il avoit été bacha à trois queues. Une jeune femme étant venue à ſa rencontre; il lui a préſenté la main, qu'elle a baiſée très-reſpectueuſement; une petite fille & un petit garçon ſont accourus à lui, & l'ont nommé papa. Toutes ces circonſtances m'ont convaincu que cette perſonne qui pouvoit être âgée d'environ vingt-ſix ans, étoit la femme de ce vieux fou. Elle

étoit parfaitement bien faite, quoique mal mise; si elle avoit été mieux vêtue, elle auroit été charmante. D'ailleurs c'étoit une babillarde impitoyable, fort libre dans ses propos.

Quelques femmes jeunes & vieilles sont venues le même soir faire leurs félicitations; leur exemple a été suivi par quatre prêtres Arméniens, dont deux au moins m'ont paru des ivrognes fiéfés.

La maison, quoique spacieuse, étoit sale & chétive: quand elle a été nettoyée, elle a paru passable. Kyriagos a fait à sa femme & à ses parens, pour la plupart des paysans, des présens considérables, & il a beaucoup exalté les richesses qu'il avoit apportées avec lui & celles qui le suivoient. Comme tout cela se disoit en arménien, il m'étoit impossible de l'entendre.

Le lendemain matin nous avons eu la visite de plusieurs Arméniennes, qui sont venues faire leur cour à mon hôtesse, & la féliciter du retour de son mari; ces femmes, pour la plupart de vieilles commeres, se donnoient des airs importans. Elles ne se lassoient point de m'examiner; l'une d'elles ayant dit à sa voisine à l'oreille que j'étois Allemand, leurs regards se sont tournés vers moi, tandis que mon hôtesse encore enthousiasmée des présens de son mari, les leur montroit avec complaisance, & leur vantoit les richesses qu'il lui avoit apportées. Dans les premiers jours, je n'ai vu que rarement mon interprete; il falloit qu'il fît ses visites, car les Arméniens sont très-exacts à s'acquitter de ces devoirs, & ils observent scrupuleusement l'étiquette. Si l'on manquoit à quelques-unes de ces cérémonies, ce seroit une faute impardonnable, & qu'on ne sauroit réparer.

Le lendemain, lui & un prêtre m'ont conduit par toute la ville, & m'ont fait voir le marché, où le prêtre avoit ſa boutique. Tous ſes confreres négocient & ſont plus décriés dans ce pays que les Juifs ne le ſont en Allemagne. Mon hôteſſe m'a préſenté une jeune fille d'environ quatorze ans en diſant que c'étoit ſa parente. Cette jeune perſonne m'a fait un compliment en langue arménienne, en baiſant & preſſant ma main contre ſon front. Elle m'a paru d'une grande beauté, je n'en ai guere vue d'auſſi parfaite, ſes charmes étoient encore relevés par ſon habillement qui étoit paſſablement riche : ſa taille & ſa démarche étoient ſans défaut. Dans toute autre occaſion je n'aurois pas regardé cette jeune Arménienne avec indifférence ; mais la conduite de mon interprete me rempliſſoit la tête d'idées affligeantes & d'inquiétudes, de ſorte que je me ſuis contenté de l'admirer comme un objet raviſſant. Elle a reſté pluſieurs jours chez mon interprete avec ſa mere, qui ne jetoit jamais la vue ſur elle qu'elle ne marquât ſa ſatisfaction par un ſouris. Quand celui-ci eſt rentré au logis, & que ſes parens lui eurent fait leurs ſalutations, il leur témoigna ſa joie en les pouſſant d'un bout de la chambre à l'autre, & a fini par leur donner un coup de pied au cul. Cette politeſſe les a tous fait rire.

Huit jours après notre arrivée, il a donné un grand feſtin. Les viandes ont été bouillies & rôties deux jours d'avance. Sur le ſoir vingt convives qui avoient été invités, & qui étoient tous de la famille, ſont venus. Le principal étoit un eccléſiaſtique, tous les autres n'étoient que des payſans & des artiſans. Leurs femmes & leurs filles

ont mangé à une table séparée, n'y ayant pas assez de place à la nôtre. Au commencement du repas on a présenté à chaque table, suivant l'usage des Arméniens, une assez grosse bouteille d'eau-de-vie, qui a passé de main en main, & qui a été vuidée en fort peu de tems, les femmes ayant bu leur part tout aussi bien que les hommes. On a ensuite servi plusieurs plats passablement bien accommodés. Le dessert consistoit en fromages, fruits, & pâtisserie. Le repas étant fini, la coupe n'a cessé de faire la ronde; on a bu & mangé pendant quatre heures; après quoi deux hommes avec une guitarre & une cornemuse nous ont fait entendre une misérable musique, au son de laquelle on a dansé & chanté. Ce moment a été celui où les belles Arméniennes ont fait preuve de leur agilité. Leurs danses sont très-longues, & consistent principalement en regards & en attitudes gracieuses, accompagnées de petits pas. Mon hôtesse a voulu m'engager à danser; je l'ai remerciée de sa politesse, en la priant de m'en dispenser. La plupart des conviés, tant hommes que femmes, & sur-tout l'interprete & la sienne, étoient ivres, & ont fini, au lieu d'entretenir la compagnie, par aller dormir l'un & l'autre, pour cuver leur vin. Cette fête a duré toute la nuit, ce qui n'a pas empêché que je n'aie pris la liberté de me coucher de bonne heure.

Ayant appris qu'il y avoit un beau bain à Karasu, j'ai été le visiter; & il m'a paru que tant pour son architecture que pour son utilité, il méritoit d'être décrit. C'est un bâtiment fort élevé en pierres de taille, surmonté de deux dômes

auxquels on a pratiqué plusieurs trous pour le passage de la fumée. Près de l'entrée étoit une grande chambre, où se trouvoit plusieurs réservoirs de pierres dures, d'où découloit de l'eau chaude & froide : cette derniere étoit celle que l'on buvoit. C'est ici le lieu où l'on se déshabille sur un banc à dossier fort élevé. Il y en plusieurs de cette espece le long des parois : quand cela est fait, un domestique apporte un linge que l'on met autour des reins, & une paire de pantoufles de bois, ou sabots, dont j'ai fait usage pour me rendre dans un second appartement où de pauvres gens se baignoient. Après cela j'ai gagné à travers une allée couverte un appartement très-spacieux, très-haut & sans voûte, dont les murs de côté étoient de marbre blanc brut, soutenus par quelques colonnes doriques & ioniques, applaties : à chacun des quatre côtés se trouvent huit bancs à dossier de marbre, & dans l'entre-deux le même nombre de bassins, d'où coule de l'eau chaude. Le plancher est composé de grosses pierres plates, dures & brutes : au milieu de la salle est une table de cette même pierre, élevée de deux pieds, & autour de laquelle on a laissé un grand espace. Je m'y suis assis, & je n'ai pas été peu étonné, lorsque j'ai reconnu qu'elle étoit aussi chaude qu'un four à demi chauffé. J'ai vu par la suite, qu'il en étoit de même de tous les autres endroits que j'ai touchés, ce qui vient des différens canaux qui conduisent de tous côtés l'eau chaude, qui sort bouillante de la terre. On m'a assuré que le matin tout est encore plus chaud.

Après avoir resté quelques heures assis, un domestique est venu, & m'a frotté avec la main la

tête, les épaules & les bras. Cette friction m'a causé une sueur abondante.

On m'a donné une pipe de tabac; mais m'étant senti foible, je n'ai pu la fumer, j'en ai averti mon interprete; & lorsqu'après avoir été assis une demi-heure, j'ai voulu me lever, j'ai commencé à chanceler.

On m'a porté sur un banc, & celui qui me servoit a pris dans l'un des bassins plusieurs gobelets d'eau qu'il m'a jetée sur le corps; ce qui m'a mis un peu plus à mon aise; après quoi il m'a frotté avec un gant de feutre la tête, le visage & les autres membres: ce qui m'a fait continuellement suer; & il n'a cessé de me jeter de moment en moment de l'eau chaude sur le corps: il a fini par m'apporter un verre plein d'écume de savon; & faisant usage d'un mouchet de coton, il m'en a enduit tout le corps, & m'a dit ensuite de me nettoyer moi-même. Pendant que je vaquois à cette besogne, il m'a encore jeté un plein seau d'eau; un second valet m'a présenté un linge blanc pour mettre autour de mes reins, & m'a attaché un manteau de bain pour me couvrir le reste du corps. Ils m'ont enveloppé la tête de serviettes, & après une heure & demie je suis sorti dans cet équipage de la salle des bains, pour retourner dans l'appartement où j'avois laissé mes habits. On y avoit étendu un tapis, & par-dessus un linceuil blanc, sur lequel je me suis assis. L'on m'a donné un linge de coton blanc à longs poils pour me sécher, après quoi je me suis habillé. On n'a exigé de moi que deux paras pour toute cette opération.

J'ai jugé, à la maniere solide & magnifique

dont ce bain étoit bâti, qu'il ne l'avoit point été par les Turcs ni par les Tartares ; mais que c'étoit plutôt l'ouvrage de quelqu'autre nation qui l'avoit conſtruit depuis pluſieurs ſiecles. Si j'avois pris des informations à ce ſujet, je n'en aurois vraiſemblablement pas été plus ſavant ; car dans ce pays l'on fait fort peu de cas des antiquités, & les habitans ne s'embarraſſent que du tems préſent.

J'ai viſité par la ſuite pluſieurs autres bains, tant en Crimée que dans d'autres pays ; je n'y en ai trouvé aucun auſſi remarquable, quoique tous ſoient bien bâtis.

Les bains publics pour les femmes, ſont pour la plupart ſéparés de ceux des hommes : aucun de ces derniers n'oſe y entrer, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Cette ſolitude ſacrée & inviolable occaſionne quelquefois les plus grandes fourberies, & les tours les plus ſanglans que l'on joue aux maris. Les femmes ſont ſi ruſées, qu'elles trouvent le moyen d'y introduire leurs amans déguiſés, pour s'en faire ſervir : ce qui eſt d'autant plus facile, qu'il y a très-peu de différence entre l'habillement des deux ſexes, & que le viſage, aux yeux près, eſt entiérement couvert.

Mon interprete a donné juſqu'au commencement du carême arménien, pluſieurs grands repas où il ſe trouvoit toujours quarante à cinquante convives. Le 5 mars il régala vingt-quatre eccléſiaſtiques ou curés, autant de pauvres, & près de ſoixante autres perſonnes de ſa connoiſſance, dont quelques-unes étoient de Karaſu, & les autres des villages voiſins.

Cette derniere orgie dura trois jours & trois nuits; on s'arrêtoit quelquefois pendant deux ou trois heures. Un tonneau de vin de la contenance de 150 ocka, ſe trouvoit dans l'appartement; chacun avoit la liberté d'en tirer autant qu'il lui plaiſoit. Ces débauches fréquentes commençoient à m'ennuyer, & devenoient dégoûtantes par les obſcénités & les extravagances qui les accompagnoient. Quoique je me miſſe à table avec les autres, afin de ne pas chagriner le maître de la maiſon, il m'arrivoit rarement, par dégoût, de toucher à aucun des mets: je me contentois d'être ſimple ſpectateur. Lorſque j'avois envie de dormir, il falloit me coucher dans la cour; car la maiſon étoit ſi pleine de gens ivres, qu'il étoit impoſſible de ſoutenir leur vacarme. Ces repas étoient mille fois plus barbares que ceux des anciens Scythes.

J'ai été on ne peut pas plus enchanté, lorſque le carême des Arméniens eſt arrivé, & qu'il a mis fin à ces orgies. On me ſervoit cependant de la viande; mais tout ce qu'on me préſentoit étoit ſale & mal apprêté; car mon hôteſſe étoit la plus pareſſeuſe & la plus mal-propre de femmes. A la fin, je me vis forcé d'avoir recours au palfrenier, dont j'ai fait mon cuiſinier; il m'a délivré de la triſte vue de ce digne couple. J'ai vécu triſtement dans une chambre écartée de cette maiſon déſagréable. Je ne réfléchiſſois point à l'avenir, ſans être accablé de ſoucis cuiſans. On recevoit tous les jours des nouvelles fâcheuſes relativement à la guerre. Les marchandiſes qu'on m'avoit con-

fiées ſe trouvoient encore à Kili & à Cauſchan. Dans cet intervalle, mon interprete m'a amené un de ſes parens, qu'il m'a propoſé d'envoyer avec le paſſeport du chan dans ces deux villes, pour y prendre mes marchandiſes & les amener ici; m'aſſurant, ce qui n'a pas laiſſé de me faire plaiſir, qu'elles pourroient y être rendues dans l'eſpace d'un mois. La néceſſité m'a obligé d'accepter ſa propoſition. J'ai acheté un cheval pour cet homme, que j'ai pourvu d'armes, & fait partir pour Or, en compagnie d'une caravane qui faiſoit ce voyage.

Au commencement d'avril, la nouvelle s'eſt répandue de la mort de Gerey, chan de Crimée; on n'a pas tardé d'en avoir la confirmation, & que Cauſchan avoit été entiérement réduite en cendres par les Tartares Nogais révoltés. Il eſt facile de s'imaginer quelle a dû être ma conſternation dans cette occaſion, puiſque j'avois tout lieu de penſer que mes effets ſe trouvoient encore dans cette ville.

Les jours me paroiſſoient d'une longueur inſupportable dans cette odieuſe contrée: mon interprete avoit cependant le ſecret de s'y procurer des amuſemens conformes à ſon goût. Il paſſoit les jours chez ſes compagnons de débauche, ou dans les cabarets. Il faiſoit auſſi pluſieurs parties de campagne avec ſa famille, ou des courſes à Kaffa, & me laiſſoit ſeul: ce qui ne me faiſoit aucune peine; car je préférois la ſolitude à cette triſte compagnie.

Quoique je m'entretinſſe rarement avec lui, je remarquai dans toutes ſes manieres à mon égard

une affabilité peu ordinaire : il avoit de bonnes raisons pour en agir ainsi. D'abord après notre arrivée à Karasu, j'ai compté en sa présence l'argent que j'avois en réserve ; je l'ai mis dans deux bourses, que j'ai cachetées, & ferrées dans mon coffre.

Le 4 avril, ayant cherché quelque chose dans une armoire pratiquée dans le mur, j'y ai trouvé une de ces bourses vuides ; j'ai cherché sur-le-champ l'autre dans le coffre, elle avoit aussi disparu. Il est inutile de dire quelle a dû être mon émotion & ma colere, en m'appercevant de ce vol. Il se montoit à 504 piastres, & je n'avois plus qu'environ 12 piastres en or sur moi. J'ai été sur-le-champ trouver une femme arménienne, qui me paroissoit passablement honnête, & je lui ai fait part de ma triste aventure. Elle m'a appris que mon interprete étoit fort endetté à Karasu, & qu'il n'y avoit que peu de jours qu'il avoit payé 300 piastres à un prêtre. Je n'ai pas eu de peine à deviner quel étoit l'argent dont il s'étoit servi pour cela.

Je n'ai pu voir le fripon de toute la journée. Le soir il m'a abordé d'un air tout-à-fait prévenant. La quantité de gens qui étoient alors dans l'appartement, ne m'a pas permis d'entrer en éclaircissement, pour lui reprocher sa friponnerie. Je me suis couché ; mais mes peines & mes soucis m'ont empêché de fermer l'œil. Entre l'endroit où mon lit étoit placé, & l'appartement, se trouvoit une petite allée. Les portes étoient ouvertes. Vers minuit j'ai entendu ouvrir le coffre, dont j'avois la clef, compter de l'argent, & mon indigne hôte s'entretenir avec sa femme.

Je me ſuis gliſſé adroitement derriere la porte qui, ainſi que je viens de le dire, ſe trouvoit ouverte. J'ai vu avec ſurpriſe ce digne couple aſſis devant le coffre, & pluſieurs marchandiſes qu'on en avoit tirées autour d'eux. Après m'être revêtu de quelques-unes de mes hardes, je ſuis entré dans la chambre. Ils ont été tous deux troublés de cette apparition ſubite. Ma premiere queſtion a été, que faites-vous ici au milieu de la nuit? A qui appartient cet argent? L'interprete m'a répondu fiérement: cet argent eſt à moi, ces marchandiſes m'appartiennent. Là-deſſus, je l'ai appellé voleur, & lui ai donné tous les titres qui me ſont venus à la bouche. Le coquin a eu l'impudence de vouloir me frapper. Je me ſuis débarraſſé de ſes mains, & l'ayant ſaiſi par la tête, je lui ai donné tant de coups ſur ſon vilain viſage, qu'il n'a pas tardé à être couvert de ſang au point qu'à peine pouvoit-il faire uſage de ſes yeux. Dans l'intervalle, les voiſins attirés par les cris de ſa femme, ſont accourus à ſon ſecours. Après l'avoir tiré de mes mains & ſouſtrait à ma fureur, ils m'ont engagé à me mettre au lit. J'étois ſi fatigué, que je me ſuis endormi. Le malheureux a profité de la circonſtance, s'eſt gliſſé près de mon lit, m'a ſaiſi par la gorge, & m'a preſqu'étranglé, en me preſſant l'eſtomac des pieds & des mains.

Le barbare m'auroit ſûrement aſſaſſiné, ſi je n'avois ſaiſi mon coutelas qui ſe trouvoit heureuſement à côté de mon lit. J'étois réſolu de le poignarder: un mouvement ſecret m'en a détourné, je me ſuis contenté de le chaſſer & de m'en débarraſſer. Ce miſérable n'étoit nullement

brave ; il n'étoit que traître & méchant.

Il ne s'en eſt pas tenu là, une heure après il eſt rentré avec deux autres Arméniens, & m'a demandé mon porte-feuille. Ayant long-tems refuſé de le lui donner, ils me ſont tombés tous trois ſur le corps, m'ont ſaiſi les bras, & l'ont tiré de ma poche. Il contenoit le firman, mon contrat, mes inſtructions, mes lettres de change & d'autres papiers d'importance. Cette derniere violence n'a eu d'autre motif, que celui de prévenir mes plaintes, & d'empêcher que je ne puſſe prouver ce que j'avancerois contre ce miſérable.

Le lendemain, je n'ai fait que roder toute la journée dans les rues de Karaſu. J'étois au déſeſpoir que le manque de preuves & de témoins m'empêchât de porter mes plaintes au cadi : d'ailleurs je n'avois perſonne pour me ſervir d'interprete

Le jour ſuivant, j'ai rencontré le malheureux dans la rue. Je lui ai parlé, & lui ai redemandé mes papiers : tout ce que j'ai pu en tirer a été qu'ils ſe trouvoient entre les mains des autres Arméniens. Lorſque j'ai voulu les avoir de ceux-ci, ils m'ont à-leur-tour renvoyé à lui. Le ſoir j'ai pris deux Juifs avec moi, & me ſuis rendu à ſon appartement. Là je lui ai encore demandé en leur préſence ces papiers : il m'a répondu qu'il me les remettroit dans le tems convenable.

Le 6 il eſt parti ſecrétement pour Kaffa, & a eu l'impudence d'emporter mon fuſil, mes balles, ma poudre, tout le café, les uſtenſiles néceſſaires pour le préparer, & tous mes autres meubles de voyage.

Il ne m'a pas été poſſible de me contenir plus long-tems, j'ai pris le parti de me rendre à Bachtſchieſaray, le conſul François m'ayant aſſuré qu'il me recommanderoit à celui qui y rempliſſoit ſes fonctions. J'eſpérois qu'il ne me refuſeroit pas ſa protection, & que par ſon moyen j'obtiendrois juſtice du Kaimakan. Quoique je me fuſſe adreſſé à tous les Arméniens que je connoiſſois, pour les prier de me procurer une voiture, aucun d'eux n'a voulu me rendre ce petit ſervice; ils m'ont tous dit qu'il n'y en avoit point: ils étoient étroitement liés les uns aux autres, & redoutoient tous Kyriagos.

Quelques Juifs, avec leſquels j'avois fait connoiſſance, m'ont enfin procuré une voiture; & le fils d'un médecin Hébreu, qui entendoit un peu l'italien, a fait le voyage avec moi.

CHAPITRE XI.

SECOND VOYAGE de Karaſu à Bachtſchieſaray.

J'AI quitté Karaſu le 9 avril, & ai logé pour la premiere fois dans une auberge tartare, où j'ai paſſé la nuit. La maiſon, aſſez bien bâtie, eſt ſituée à l'extrêmité d'un village traverſé par une petite riviere dont les bords ſont plantés de cyprès. Elle avoit trois chambres aſſez propres; l'aubergiſte nous a conduits dans la plus apparente. J'y ai trouvé une belle chemi-

née; elle étoit garnie de tapis, il y avoit aux deux côtés des matelas ou des eſpeces de ſophas. Il eſt encore arrivé quelques voyageurs: deux heures après, l'on nous a ſervi à ſouper, & nous avons tous mangé enſemble à une même table, à l'exception de mon Juif qui a fait rôtir de la viande à notre feu. Les mets étoient propres & bien apprêtés, & j'ai dormi ici ſûrement & profondément. On trouve un grand nombre de pareilles auberges en Crimée. On n'y exige aucun argent des voyageurs, pour leur dépenſe, ni même pour les chevaux, dont on a tout le ſoin poſſible.

Ces auberges ſont des fondations de quelques familles nobles, qui les entretiennent avec le plus grand ſoin; elles prouvent à quel degré la nation Tartare pratique l'hoſpitalité: ils l'exercent indifféremment envers tous les voyageurs. Cette vertu les rend bien eſtimables, & ne ſauroit être trop louée.

Nous ſommes arrivés le 10 à Bachtſchieſaray. J'ai deſcendu de la voiture à la porte du conſul. Tous ceux qui compoſoient ſa maiſon m'ont reçu très-poliment, ſur-tout ſon repréſentant, M. Jérémie, qui étoit prévenu depuis long-tems, que j'étois parti de Cauſchan, pour me rendre en Crimée. Il a ordonné ſur-le-champ qu'on me donnât un appartement, & il m'a convaincu par ſes bonnes façons que mon arrivée lui faiſoit plaiſir. Je lui ai fait part de ce qui m'étoit arrivé à Karaſu, & de la triſte poſition dans laquelle je me trouvois. Il m'a promis de me rendre tous les ſervices qui dépendroient de lui, & de m'appuyer auprès du Kaimakan.

Le 12, il m'a préſenté à ce ſeigneur, qui étoit en même tems Mufti, & qui en ſa qualité de gouverneur, commandoit dans toute la Crimée. Il nous a reçus très-poliment, & après avoir entendu ma plainte, il a dépêché ſur-le-champ un ordre à Karaſu, & un autre pareil à Kaffa, & fait partir en ma préſence un Janiſſaire pour chercher Kyriagos, & l'amener priſonnier à Bachtſchieſaray.

On nous a préſenté le café & une pipe de tabac; ce qui eſt dans ce pays une attention, & une marque de diſtinction toute particuliere. On nous a enſuite invités à dîner. J'étois placé à table vis-à-vis le Kaimakan, homme âgé & d'une phyſionomie grave, qui m'a fait, pendant le repas, pluſieurs queſtions auxquelles j'ai répondu en mauvais turc, de la maniere que j'ai cru devoir lui être plus agréable. Il m'a ſouvent regardé en ſouriant, & a paru très-content de mes réponſes. On nous a ſervi près de trente plats, & l'on a mangé un peu de chacun. Le repas n'a duré qu'une demi-heure. Après qu'il a été fini, nous avons bu une ſeconde fois du café, & avons recommencé à fumer. Le Kaimakan nous a enſuite quittés, pour entrer dans ſon harem, & nous nous ſommes retirés à notre tour.

J'étois enchanté de la réception, & de la conduite équitable du premier miniſtre de Tartarie, ainſi que de la bonté que le conſul avoit de me recevoir, & de me loger dans ſon hôtel. Tous ceux qui l'habitoient étoient de très-honnêtes gens. L'aumônier, Arménien de naiſſance, étoit un vieillard ſenſé, qui m'a fait toutes ſortes de politeſſes.

Le 15, le Janiſſaire eſt revenu, & il nous a appris

appris qu'il avoit amené Kyriagos, qu'il avoit laiſſé chez le Kaimakan. Moi & M. Jérémie, que j'appommai mon avocat, nous ſommes rendus tout de ſuite à ſon palais. Il étoit aſſis ſur un ſopha un peu élevé, & tenoit à la main un bâton de commandant. Je lui ai fait une révérence à la Turque, & après que nous avons été aſſis, j'ai répété, en préſence de ma partie, ce qui m'a paru pouvoir favoriſer ma cauſe; on lui a ordonné de répondre; mais ce malheureux a commencé par faire un long récit de notre voyage, depuis notre départ de Vienne juſqu'à notre arrivée en Crimée, & a fini par dire que je l'avois cruellement battu, & avois tiré mon coutelas contre lui. Notre juge lui a commandé de ſe taire, & m'a demandé ſi je voulois m'accommoder à l'amiable, ou l'abandonner à la juſtice. J'ai pris le premier parti, d'autant plus que j'ignorois la nature des conditions que le reſpectable ſeigneur qui m'employoit pouvoit avoir ſtipulées avec lui. On a donc rappellé Kyriagos. Le juge lui a expoſé la noirceur de ſon crime, l'a exhorté à éviter par la ſuite d'en commettre de ſemblables, à moins qu'il ne voulût s'expoſer aux plus rudes châtimens, lui a enjoint, auſſi-tôt l'arrivée de ſes marchandiſes, de me reſtituer l'argent qu'il m'avoit volé, & de me remettre mes papiers. Celui ci a promis avec la plus grande humilité d'accomplir fidélement tout ce qui lui étoit ordonné, & il m'a encore réitéré ſa promeſſe au logis du conſul; ſur quoi ce dernier lui a vivement reproché ſa mauvaiſe conduite, & l'a ſérieuſement exhorté à ſe conformer par la ſuite à mes volontés.

Il eſt devenu traitable, & il m'a paru humilié & repentant, après cette cenſure. Tous les gens du conſul le connoiſſoient; aucun d'eux n'en diſoit du bien : ils m'ont conſeillé de m'en débarraſſer, & de prendre quelqu'un d'autre à ſa place. De fortes raiſons m'ont empêché de déférer à leurs ſages avis; j'étois décidé à le garder, & à ne traiter aucune affaire autant qu'il me ſeroit poſſible qu'en ſa préſence, afin que ſi par malheur elles venoient à manquer, on ne s'en prît pas dans la ſuite à moi, & qu'on ne m'en attribuât pas la faute.

Kyriagos eſt parti le 16 avril, de Bachtſieſaray. J'ai fait pluſieurs viſites, avec M. Jérémie, au Kaimakan, qui nous a toujours très-bien reçus. Il m'a remis à ma priere le jugement qu'il avoit prononcé & qui avoit terminé mon procès, ainſi qu'une lettre de recommandation (1) toute on-

(1) Le cadi de Karaſu l'a gardée, & j'ai oublié de la lui redemander.

[L. S.]

L'ordre contenu dans cet écrit eſt véritable. Ecrit par le plus chétif en comparaiſon de Dieu Très-Haut.

CHADIR, juge de la forteresſe Karaſu.

L'occaſion pour laquelle cette lettre équitable eſt expédiée, eſt la ſuivante :

Le commerce & le négoce ayant engagé le marchand Allemand Kleeman, un chrétien, à ſe rendre ici, où s'étant plaint de Kyriagos, habitant de Karaſu, & ayant déclaré qu'il en demandoit juſtice, & que ledit Kyriagos lui reſtituât ſes dix tonneaux de faulx,

verte pour tous les cadis de la Crimée, & une particuliere pour le Nazir, aga de Karaſu, & bacha de Kaffa. La traduction du procès verbal inſéré dans le protocole Turc relativement à ce procès, m'a paru digne d'être conſervée; le lecteur la trouvera dans la note ci-deſſous.

Après avoir ſéjourné neuf jours à Bachtſchieſaray, j'en ſuis parti le 18 avec mon Juif dans une mauvaiſe charrette tirée par des bœufs, pour retourner à Karaſu. Tous les gens du conſul ont

---

chacun deſquels en contient mille, coûtant 30 paras la piece, enſorte que toutes ces faulx ſe montent à ſept mille cinq cents piaſtres grecques, & un coffre deſtiné pour Vienne, plein de marchandiſes valant cinq cents piaſtres, outre cinq cents piaſtres qu'il retient injuſtement; & quand il les lui a demandées, il ne s'eſt pas ſeulement contenté de les lui refuſer, mais encore il l'a traité indignement & l'a injurié; & ledit Kyriagos ayant été interrogé ſur cet objet, a répondu qu'il ne l'avoit point maltraité ni injurié. Il a cependant enſuite avoué & reconnu avoir reçu ces marchandiſes & cet argent, même que le tout appartenoit à Kleeman, un chrétien; en conſéquence il a été ordonné au ſuſdit Kyriagos, de remettre le tout audit Kleeman; cette fidelle relation de tout ce qui s'eſt paſſé, doit être remiſe au requérant. Fait dans le mois de zilhidſche 1182.

Les témoins de cette procédure ſont:

Ratibbidin Effendi, fils de Muſtapha Effendi.

Abdul Samed, fils de Chalil.

Geram Ghared, fils d'Ottiſi.

Seid Ahmed, fils de Jaiſullah Effendi, ainſi que pluſieurs autres.

fait mille vœux pour que mon voyage fût heureux. Je ſuis arrivé vers le ſoir à Achmettſchitt, ville paſſable, ſituée dans un aſſez beau pays, où le plus jeune prince de la maiſon régnante faiſoit autrefois ſa réſidence.

J'ai envoyé mon Juif au marché, pour m'acheter quelques proviſions. En attendant ſon retour j'ai reſté dans la charrette : pendant cet intervalle il a trouvé moyen, ſuivant la bonne coutume de ſa nation, de s'arranger avec un Spahi, qui a promis de lui donner quelque argent, s'il pouvoit faire enſorte qu'il profitât de ma voiture pour ſe rendre à Karaſu. Celui-ci eſt entré ſans cérémonie dans la charrette, & le Juif eſt monté ſur le cheval. Je me ſuis apperçu que ce malheureux étoit très-malade, & rempli de vermine. J'ai querellé mon Hébreu, inſiſtant abſolument pour que le Turc deſcendît; mais pluſieurs Janiſſaires & Spahis qui étoient accourus au bruit, m'ont prié de permettre qu'il reſtât, en m'aſſurant que c'étoit un honnête homme. Je n'ai ſu quel parti prendre ; ſi javois voulu uſer de violence pour le chaſſer, tous ſes camarades auroient pris parti contre moi : j'ai donc été forcé de ſouffrir que ce malheureux fît le voyage juſqu'a Karaſu. Pour me récompenſer, j'ai été eſcorté par deux Spahis qui affirmoient à chaque inſtant par de gros juremens qu'ils hacheroient en morceaux tous ceux qui oſeroient nous attaquer. Cette bravoure étoit cependant tout-à-fait inutile; car on voyageoit alors en ſûreté dans la Crimée. J'ai défendu au Spahi malade, lorſqu'il a été prêt à deſcendre de la voiture, de donner un ſeul

achſe (1) au Juif. Celui-ci a fait la plus triſte mine, & a témoigné tout ſon regret d'avoir ſi mal réuſſi dans ſon marché.

A mon arrivée à Karaſu, mon interprete & ſa famille m'ont reçu avec la plus grande affabilité. Celui-ci a recommandé expreſſément à ſa femme, de me bien traiter; mais ces démonſtrations polies ne m'en impoſerent pas: j'avois de bonnes raiſons pour m'en défier.

Le lendemain de mon arrivée, j'ai demandé à Kyriagos mon porte-feuille; il m'a promis de me le rendre à midi, eſt ſorti du logis & je ne l'ai revu que le ſoir: je le lui ai demandé de nouveau, & il a eu recours à un autre prétexte. Il m'a été facile de m'appercevoir qu'il ſeroit impoſſible de rien tirer de lui par la douceur; en conſéquence je me ſuis rendu le 23 chez le cadi: je lui ai préſenté la lettre de recommandation du Kaimakan, & l'ai ſupplié de faire ordonner à Kyriagos de me reſtituer mes papiers. Il m'a tout de ſuite fait accompagner par pluſieurs officiers ſubalternes de juſtice, qu'il a chargés de les lui demander. Nous ne l'avons point trouvé au logis, ce qui a fort irrité les Tartares. J'ai envoyé quelqu'un le chercher; à la fin il eſt venu, après s'être fait attendre près d'une heure. Il a été très-honnête; ce qui n'a pas empêché qu'il n'ait eſſuyé beaucoup d'injures de la part des officiers fâchés de ce retard. Ils lui ont ordonné, au nom du cadi, de me re-

(1) C'eſt la petite monnoie du pays, elle vaut à peine deux deniers de notre monnoie.

mettre le porte-feuille qu'il m'avoit enlevé : il a eu l'audace de répondre qu'il ne ſavoit ce que c'étoit que ce porte-feuille, & qu'il ne m'en avoit point pris. Cette nouvelle impudence a penſé me faire devenir fou : un Tartare & moi avons fait notre poſſible pour tâcher de le mettre à la raiſon, & l'engager à ne pas pouſſer les choſes plus loin. Tous nos efforts ont été inutiles : je me ſuis vu forcé de faire conduire ce malheureux chez le cadi, & il a eu la baſſeſſe de s'expoſer à un pareil affront, plutôt que de faire de bonne grace ce qu'on exigeoit de lui. Arrivé devant le juge, il a eu recours à de nouveaux ſubterfuges, & a fini par dire que les marchandiſes lui appartenoient, & que j'étois moi-même à ſes ordres. Le cadi lui a répondu qu'il y avoit long-tems qu'il étoit connu dans le public pour un coquin, & qu'il étoit inutile de vouloir lui en impoſer. Il lui a ordonné d'apporter ſur-le-champ le porte-feuille, à défaut de quoi il le feroit mettre aux fers, & lui donner le kamptſcha. (1) Ce malheureux, voyant alors qu'il lui étoit impoſſible de nier plus long-tems, & de chercher des échappatoires, a conſenti à l'aller chercher. Un Tartare l'a accompagné : pendant cet intervalle, j'ai eté obligé de fumer

(1) *Kamptſcha*, fouet avec un petit manche de deux empans. Il eſt compoſé de courroies de cuirs de l'épaiſſeur d'un doigt, de la même longueur que le manche, avec un bout de cordes treſſées. On s'en ſert pour punir les coupables, auxquels on en donne des coups ſous la plante des pieds.

une pipe de tabac avec le cadi, ce qui m'a fourn l'occaſion d'entrer dans quelques détails ſur les mauvaiſes actions de mon interprete qui, après une bonne heure de retard, a enfin rapporté mes papiers. Le cadi, après avoir lu mon firman, a dit : il eſt exprimé clairement dans cet écrit, que cet Allemand eſt propriétaire des marchandiſes, & que toi tu es ſon interprete. Un Juif a été chargé de traduire une de mes lettres de recommandation, qui a fourni de nouvelles preuves en ma faveur. Voici quelle a été la ſentence du juge. Vas ſur-le-champ au logis avec cet Allemand, & remets-lui en préſence d'un Muſulman tout ce qu'il a réclamé ; ſi tu manques en rien à ce que j'ordonne, tu verras comme je te traiterai ; car il eſt certain, & Dieu m'eſt témoin, que tu es un méchant : après quoi s'adreſſant à moi, il m'a dit de ne plus loger chez cet homme, mais de me placer avec mes marchandiſes dans un han, pour empêcher que, malgré toutes ſes précautions, ce malheureux ne vînt à me jouer quelque mauvais tour.

Lorſque nous avons eu tout arrangé enſemble dans ſon appartement, il a fallu retourner chez le cadi, pour lui annoncer que ſes ordres avoient été exécutés. Il a fait encore une ſérieuſe remontrance à Kyriagos, l'exhortant à ſe corriger, & à prendre garde de ne pas donner lieu à de nouvelles plaintes. En revenant, je l'ai prié à mon tour de ſe conduire ſagement & honnêtement, lui promettant que j'aurois de bonnes façons & que j'en agirois bien avec lui : il m'a écouté ſans que ce que je lui diſois ait paru le toucher ou faire la moindre impreſſion ſur lui.

Lorſqu'il eſt rentré le ſoir au logis, ſa femme lui a fait beaucoup de reproches de ce qu'il n'avoit pas mieux défendu ſa cauſe devant le juge, & de ce qu'il m'avoit tout remis: il s'eſt excuſé le mieux qu'il a pu, & lui a fait de grandes promeſſes. Il eſt certain que cette femme eſt cauſe de la plupart des mauvaiſes actions dont il ſe rend coupable. Par la ſuite il a paru ſe mieux comporter dans toutes les affaires que nous avons eues enſemble.

Dans ces entrefaites, nous eûmes avis que nos marchandiſes arriveroient au premier jour à *Gosleve*. Là-deſſus mon interprete réſolut de ſe rendre à ce port, pour s'y trouver à leur débarquement; & je partis pour Bachtshieſaray, décidé à y ſéjourner juſqu'à leur arrivée.

Le 24, nous nous ſommes rendus dans cette ville; & dès le même ſoir un domeſtique a amené dans ma chambre un voiturier, qui m'a annoncé que nos marchandiſes ſe trouvoient actuellement à Gosleve. La joie & la ſatisfaction intérieure que m'a cauſé cette heureuſe nouvelle, a été d'autant plus ſenſible, qu'il y avoit long-tems que je n'en avois éprouvé de pareille: les ſoucis qui m'avoient ſi ſouvent empêché de dormir, ont été en partie diſſipés.

Mon interprete eſt parti ſur-le-champ pour Gosleve, d'où il n'eſt pourtant revenu avec ſon gendre que le 13 mai. Lorſque je lui ai fait quelques reproches ſur ſa longue abſence & ſur ſa négligence & ſon peu d'attention pour la livraiſon des marchandiſes, il s'eſt excuſé avec beaucoup de fierté, & m'a dit qu'il s'étoit arrêté à Kaffa & à Karaſu, pour y célébrer les fêtes de pâque.

Son gendre avoit eu la sottise de laisser quelques unes de nos marchandises à Kili, Causchan, & Bender : ce qui m'a fait prendre le parti d'y renvoyer Kyriagos, pour en exiger le paiement, ou pour placer celles qui ne seroient pas vendues. Il est parti le 18 de Bachtschiesaray & s'est embarqué, ainsi que je l'ai su par la suite, à Achmettschirt.

Mon séjour dans cette ville ayant été plus long cette fois-ci que les précédentes, j'ai eu le tems de la voir, & je me crois en état d'en donner à mes lecteurs une description.

Bachtsiesaray (1) est éloignée de dix lieues tartares de Karasu, & de 8 de Gosleve. Elle est située dans une longue vallée, bordée d'un côté par des rochers, & de l'autre entourée de montagnes ; elle n'offre qu'une perspective désagréable.

Le palais du chan est composé de plusieurs bâtimens joints ensemble, & d'un jardin : ce palais est beaucoup plus vaste & a bien plus d'apparence que celui de Causchan. A main droite, près de la principale entrée, est l'hôtel des monnoies, & à gauche les écuries. Vis-à-vis est une

(1) Bachtsiesaray dérive des mots turcs *bachtscha*, jardin, & *sarai* cour. Elle porte le premier nom, parce qu'il y a nombre de jardins dans les environs de la ville, occupant pour le moins deux lieues à la ronde ; & le second, parce que le chan avoit coutume d'y faire ordinairement sa résidence. On la trouve désignée dans plusieurs cartes sous les noms de *Backsaray* ou de *Backsesaray*.

mosquée qui est à l'usage du palais, & qui a en-dehors une assez belle apparence. Le dôme de la tour est de cuivre blanchi, & la demi-lune qui en fait le couronnement, est dorée; le tout environné d'un mur. Les autres maisons de la ville sont fort laides, les parois en sont de joncs ou de roseaux enduits de mortier. La distribution intérieure en est cependant assez commode; elles sont dispersées & à une certaine distance les unes des autres, ce qui fait paroître la ville plus grande. On y remarque celle du consul, qui a été nouvellement bâtie; c'est, après le palais, la plus vaste & la plus belle. Cette ville est en partie peuplée de Tartares du premier rang, d'un grand nombre d'Arméniens, de quelques Juifs, & de très-peu de Turcs. Il y a plusieurs familles qui font profession de la religion catholique romaine. Lorsque le chan est à la guerre, ou que quelqu'autre raison l'oblige à s'absenter de Bachtschiesaray, alors le Kaima-Kan, ou gouverneur de la Crimée, est obligé d'y résider. Dans les autres tems il habite une maison de campagne tout près de la ville.

On tient ici en différens tems des marchés de chevaux; on en amene de toutes les especes, entr'autres de ceux de Circassie, qui s'y vendent fort cher.

Sur une montagne à une demi-lieue de cette ville, il y a un village, composé d'environ 120 maisons entourées d'un vieux mur avec des tours, ordinairement habitées par des Juifs, qui sont les plus aisés de tous ceux de cette nation établis en Crimée.

Cette place nommée Kalo (forteresse) ne leur

ſeroit certainement pas abandonnée par les Muſulmans ; ils profiteroient eux-mêmes de ſa charmante ſituation qui lui procure une vue des plus agréables, ſi elle étoit pourvue d'eau ; mais elle en manque abſolument, & il faut l'aller chercher au pied de la montagne, d'où elle y eſt portée par des ânes.

On donne à ces Juifs le nom de Karay-Jaodi, ou Juifs noirs ; il y en a peu de cette eſpece dans le reſte du monde, ils ſe trouvent preſque tous en Crimée. Ils ſont haïs des vrais Juifs, parce qu'ils ne ſuivent point le Talmud, & ſe reglent par le Tora. Ils en different en pluſieurs choſes, & n'ont point les mêmes jeûnes. Les Karay-Jaodi ſont faciles à diſtinguer ; ils ſe raſent entiérement la tête, tandis que les autres Juifs de Turquie, tant dans les provinces de ce royaume qu'en Tartarie, portent ſur le ſommet de la tête des touffes de cheveux qu'ils laiſſent pendre en avant, & qui reſſemblent aſſez aux poils que les chiens barbets ont ſur les yeux.

On voit à un quart de lieue de Bachtſeſaray du côté du nord, quelques anciens édifices luiſans, en pierres de différentes figures. Le plus vaſte eſt encore en très-bon état, & reſſemble à un temple : il eſt orbiculaire, & a environ douze pas de diametre ; il eſt bâti en groſſes pierres de taille fort dures, à huit fenêtres en arcades, recrépies avec des briques & du mortier : elles ont dans l'entre-deux chacune ſa colonne. Le dôme eſt de la même pierre que le reſte ; il paroît encore fort ſolide, & en état de durer long-tems. Les Tartares prétendent que des corps de ſaints y ont été dépoſés, & les Ar

méniens présument que ce lieu contenoit les tombeaux des anciens chans.

Je ne pouvois me mettre en possession des marchandises arrivées à Gosleve, qu'autant que j'aurois préalablement acquitté les droits de douane. Le firman qui nous avoit été accordé par le chan de Crimée Gerey, n'étoit plus valable; la mort de ce prince l'avoit rendu inutile.

J'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour engager le Kaimakan à s'intéresser en notre faveur auprès du douanier de Gosleve; je lui ai représenté que pendant mon voyage, j'avois été obligé de payer les droits à plusieurs bureaux; & que j'avois fait des présens considérables au chan décédé, afin d'être exempté dans ses états de toutes douanes. Ce ministre a si bien travaillé qu'il a fait consentir le principal douanier de Gosleve, actuellement dans cette ville, à se contenter de trois pour cent, qui est ce que les marchands François, en conséquence de leur traité (article 16) entre la Porte & le chan, sont tenus de payer. Ce dernier exige quatre pour cent des Turcs, & six pour cent de ses propres sujets.

Le Kaimakan se rappellant que mon interprete m'avoit pris tout mon argent comptant, a encore eu la bonté d'obtenir que je ne paierois la somme convenue que peu à peu, & que l'on m'accorderoit des termes; mais contre toute attente, il est arrivé deux jours après cet arrangement un nouveau Kaimakan, nommé par le chan régnant *Grimlet-Gerey*. Il avoit assigné le paiement des appointemens de celui-ci sur la douane de Gosleve. Il faut que ce ministre

eût fort peu d'argent ; car il envoyoit à tout moment à mon logement, pour que je lui comptaſſe celui qu'on lui avoit donné à prendre ſur moi.

Toute ma fortune conſiſtant en quelques piaſtres, je fus obligé d'emprunter à gros intérêt des Juifs & des Chrétiens.

Après avoir acquitté ma dette, j'ai été ſur-le-champ, accompagné du vice-conſul, rendre mes devoirs au nouveau Kaimakan. Il m'a paru bon homme ; mais ſon grand âge le rendoit peu propre à remplir un poſte de cette importance ; on lui avoit adjoint le Mufti pour lui ſervir de conſeil. Nous ſommes montés à cheval & avons été rendre viſite à ce dernier à ſa maiſon de campagne. En le remerciant de ſa protection, je me ſuis recommandé à ſes bontés, & lui ai fait un préſent de quelques-unes de mes marchandiſes. Ce ſage Muſulman, après l'avoir d'abord refuſé, l'a enfin accepté avec plaiſir, la plupart de ces articles lui étant tout-à-fait nouveaux. Après que nous avons eu pris le café, & qu'on nous a donné des pipes & du tabac, le Mufti a fait retirer tous ſes domeſtiques, & s'eſt entretenu avec nous pendant deux heures. La converſation a roulé ſur la préſente guerre, & ſur les différens états de l'Europe. Il connoiſſoit les noms de pluſieurs de ces derniers, & il a noté ſur ſes tablettes celui des pays, ainſi que ceux des ſouverains qui les gouvernoient. Nous avons répondu à ſes queſtions, de maniere à ne pas choquer les préjugés de ſa nation : il nous a paru très-ſatisfait de nos réponſes.

Il nous a parlé à cœur ouvert, des raiſons

qui l'avoient engagé à solliciter le chan de le décharger du poids des affaires. Il nous a assuré qu'il avoit passé bien des nuits sans dormir, que cette insomnie provenoit des peines & des soucis attachés à sa place; & que celle de Mufti de la Tartarie, qui lui rapportoit tout autant d'argent qu'il lui en falloit pour vivre honnêtement & tranquillement, suffisoit à son ambition. Les appointemens & les revenans bons d'un Kaimakan se montent annuellement à environ 3000 piastres turques. Il est obligé tous les jours de tenir table ouverte, & de faire servir le café & du tabac à tous ceux qui ont à faire à lui.

Le 28 mai, jour de mon départ, faillit d'être le dernier de ma vie; les chemins étoient remplis de Turcs qui alloient à Kaffa, & qui commettoient souvent de grands désordres, & mon malheureux sort voulut qu'au moment où je m'y attendois le moins, je tombasse entre les mains de ces gens-là. J'étois sur la place du marché; mes cheveux n'étoient point assez bien cachés sous mon Kalpach; trois Janissaires qui venoient à moi s'en apperçoivent, & ne manquent pas, suivant leur coutume, de m'accabler d'injures, de m'appeller chien, moscovite, espion, &c. Je leur répondis que j'étois un marchand Allemand, & j'appellai du secours. Ils avoient tiré leurs coutelas, & ils m'auroient certainement massacré, ou traîné en prison comme un espion, si par bonheur plusieurs marchands Tartares & Juifs n'étoient sortis de leurs boutiques & n'étoient accourus; ils les ont assuré qu'ils me connoissoient, que j'étois un marchand Allemand qui négotioit en Turquie en vertu du firman du

grand-seigneur & du chan. Sur ces assurances, j'ai été préservé des mains de ces barbares, qui m'ont laissé en liberté, quoiqu'en jurant.

J'ai été sur-le-champ porter ma plainte au Mufti, qui se trouvoit dans ce moment en ville. Mais comment lui auroit-il été possible de me procurer quelque satisfaction, lui-même redoutoit pour sa personne la violence & les outrages de la soldatesque Turque? Il m'a conseillé de faire couper mes cheveux, pour éviter à l'avenir de mauvaises affaires. J'y étois fort attaché, parce qu'ils étoient beaux; je les avois conservés avec soin; mais il a fallu en faire le sacrifice, je me suis fait raser avant la nuit.

Malgré le grand nombre de troupes Turques, qui avoit débarqué à Paluklawa & à Gosleve, celles qui passoient par terre à Kaffa, & rendoient les grands chemins peu sûrs, je suis cependant parti le 29 après-midi pour Karasu, seul avec mon voiturier. J'y suis arrivé le lendemain sans aucune mauvaise rencontre, & je me suis retrouvé dans le lieu de mon exil.

Le lendemain de bonne heure, j'ai reconnu les marchandises arrivées pendant mon absence, & déposées dans un han situé sur la place du marché. J'ai passé la plus grande partie de mon tems à les arranger & à les débiter. Outre le gendre de mon interprete, j'avois encore été obligé de prendre deux autres Arméniens pour m'aider; ils m'ont paru avoir peu de connoissance & d'expérience de ce commerce, qui en général étoit un commerce en gros.

Il arrivoit quelquefois, les jours de marché, que des centaines de Tartares Nogais venoient

à ma baraque acheter des marchandiſes; & quoiqu'ils payaſſent bien, il falloit avoir la plus grande attention pour empêcher que les uns ou les autres ne volaſſent quelques effets. Lorſqu'il y avoit des ſoldats Turcs dans la ville, il nous étoit impoſſible, attendu le déſordre qu'ils occaſionnoient, de nous trouver au marché; mais auſſi-tôt que l'on en étoit débarraſſé, les Tartares & pluſieurs autres marchands reparoiſſoient & négocioient avec moi. Ma monnoie qui conſiſtoit pour la plus grande partie en baſchlicks tartares, dont 150 ſont une piaſtre, exigeoit ſouvent deux ou trois perſonnes pour la porter à mon logement; ce qui ne laiſſoit pas de faire grand bruit à Karaſu. L'on me regardoit, & on m'a regardé par la ſuite dans toute la Crimée, comme le plus riche négociant. Les autres, en comparaiſon, ne paſſoient que pour des colporteurs.

Mes commis, au lieu de m'aider le ſoir à compter l'argent que je recevois, m'ont prié de les en exempter, ayant eu, diſoient-ils, toute la journée aſſez de peine & de fatigue: ils demandoient à boire & à manger, & il falloit encore que le vin fût des meilleurs.

Je me vis donc obligé de compter ſeul mes baſchlicks, encore n'eus-je pas la facilité de le faire la nuit: mon logement étoit écarté, je riſquois d'être ſurpris, & l'on m'avoit conſeillé d'être ſur mes gardes.

Pendant tout le cours de ce mois, il eſt arrivé journellement des ſoldats Turcs de Gosleve & de Baluklawa, qui ſe rendoient à l'armée principale de Kaffa, d'où il eſt revenu bientôt

tôt après plusieurs déserteurs, parce que ces malheureux ne touchoient point de solde, & n'y trouvoient pas de quoi vivre : ils restoient quelquefois ici quatre ou cinq jours pour se reposer, & pour vendre les vivres qu'ils avoient volés, ou qu'ils avoient trouvé moyen de se procurer moitié de gré & moitié par force.

Ces héros se plaçoient au milieu du marché avec de longues pipes à la bouche, vendoient les vivres qu'ils avoient apportés, consistant en fromage, beurre & autres articles de ce genre, qu'ils forçoient les passans d'acheter.

Ma situation étoit des plus embarrassante ; j'avois d'abord cherché à sauver mon argent comptant, en le déposant dans une église arménienne ; quelque tems après les prêtres m'ayant prié de le retirer, pour leur éviter le danger qu'ils couroient en le gardant, j'ai pris le parti de le porter dans un han spacieux bien bâti, où je l'ai remis à un marchand, en présence de deux témoins.

Je hasardois de tems en tems à me rendre secrétement & par des chemins détournés dans mon han, pour y vendre quelques marchandises. Il étoit ordinairement plein de Turcs : bientôt l'entrée ou le dessous de la porte étoit transformée en boutique : j'avois ces hôtes importuns sur le dos, qui examinoient toutes mes marchandises, & enlevoient tantôt un article, tantôt un autre, sans rien payer.

Il est venu à la vérité quelques Arméniens de Karasu, avec qui j'ai fait quelques affaires ; mais lorsqu'il a été question de payer, ils m'ont dit : écrivez ; lorsque nous aurons vendu

ces marchandiſes, nous vous en donnerons le montant. Je n'ai pas tardé à m'ennuyer de ce triſte commerce; j'ai fermé ma boutique, & ſuis reſté au logis. Là, de nouvelles inquiétudes ſont venu m'aſſaillir. Une troupe de Bayrachs de Kaffa, réunis à d'autres déſerteurs, ont rempli la ville, pillant & maſſacrant quiconque leur réſiſtoit, & arrêtant comme eſpions pluſieurs perſonnes innocentes, qu'ils tuoient ou traînoient après eux, juſqu'à ce qu'à force d'argent elles s'en fuſſent débarraſſées. Ne trouvant ni repos ni ſûreté dans la maiſon de mon interprete, n'oſant en ſortir de peur d'être trahi par ſa femme, & de voir mon argent & mes effets volés, j'ai pris le parti, après avoir conſulté mes amis, de quitter Karaſu, & de m'en aller à Bachtſieſaray, où je ſerai plus tranquille.

Je ſavois depuis long-tems que ce parti étoit le plus raiſonnable: ce qui m'avoit empêché de le ſuivre, étoit la crainte que j'avois de confier en d'autres mains les marchandiſes que je ſavois pouvoir débiter promptement. Cependant, ne voyant que ce moyen de me mettre en ſûreté, je me ſuis décidé à faire au plus tôt ce voyage. J'ai remis au gendre de mon interprete la clef du magazin; je l'ai inſtruit des prix de toutes les marchandiſes que j'y laiſſois, & ſuis parti le 8 juin pour retourner à mon premier gîte, dans une charrette attelée de bœufs. J'y ſuis arrivé ſans accident; j'y ai reçu tout de ſuite le paiement de la plupart des marchandiſes qui y avoient été envoyées, & très-avantageuſement vendues. De Bachtſieſaray je me ſuis rendu, avec l'eſcorte de ſix fideles Tartares que le Kai-

makan a bien voulu m'accorder, à Gosleve, pour y chercher l'argent que j'y avois laiſſé, ainſi que le reſte de mes marchandiſes, qui ne s'y débitoient pas aſſez promptement. Quoique les chemins fuſſent peu ſûrs, nous y ſommes arrivés heureuſement.

Cette ville n'eſt pas grande, mais elle eſt très-bien ſituée pour la navigation. Elle a une rade & un petit port, où les gros vaiſſeaux ne ſauroient mouiller. Tout auprès ſe trouve un vieux château entiérement ruiné.

Elle contient plus d'habitans chrétiens que de Turcs. Après y avoir ſéjourné 82 jours, je ſuis revenu heureuſement avec mes Tartares à Bachtſieſaray, où j'ai été quinze jours ſans pouvoir me procurer de voiturier. Ils trembloient tous, à l'idée de ſe mettre en route, & avoient la plus grande frayeur des déſerteurs Turcs. Ceux-ci ſe ſauvoient en troupes de Kaffa, pilloient tous les villages, tuoient ceux qu'ils rencontroient à l'écart, pour leur voler le peu qu'ils avoient, enlevoient les voitures & tout ce qu'elles portoient; ou lorſque ces effets leur étoient inutiles, ils les jetoient dans les chemins, & ſe faiſoient traîner où il leur plaiſoit.

Dans les ports de la Crimée, ils ſe rendoient maîtres des vaiſſeaux, s'y embarquoient, & forçoient les reys (capitaines) à faire voile pour la Romélie, la Turquie d'Europe, ou l'Aſie mineure.

A Gosleve, les habitans s'étant formés en corps, ont chaſſé de leur ville les ſoldats qui s'y trouvoient. Bachtſieſaray, la métropole qui juſqu'alors avoit été la plus tranquille, eſt devenue dans

ce moment la plus dangereuſe. Ils parcouroient en troupes le jour & la nuit toutes les rues, tiroient des coups de piſtolet & de fuſil, entroient par force dans les maiſons des particuliers, & obligeoient les habitans à leur fournir de l'argent & des vivres. La maiſon du conſul même n'étoit plus reſpectée, une bande de ces malheureux a demandé qu'on leur en ouvrît les portes, & ſur le refus qu'on leur en a fait, ils ont tiré des coups de fuſil contre les fenêtres. Un marchand qui y logeoit, ayant jeté au milieu d'eux un ſac de baſchlicks, dès qu'ils l'ont eu ramaſſé, ils ſe ſont retirés.

Vainement le Kaimakan & les autres officiers de juſtice auroient eſſayé de faire ceſſer le déſordre: la douceur n'y pouvoit rien, la rigueur n'auroit ſervi qu'à l'augmenter; d'ailleurs les Tartares n'avoient pas aſſez de courage pour tenter ce dernier parti. Le Kaimakan & pluſieurs autres ſeigneurs ſe ſont refugiés dans leurs campagnes, pour ſe mettre à l'abri des importunités de cette canaille.

Quelque fâcheuſe que fût notre ſituation, celle des habitans de Kaffa étoit encore pire; pendant aſſez long-tems cette ville qui n'eſt pas grande, a eu dans ſes murs plus de dix mille Turcs. Cette armée étoit deſtinée à couvrir la Crimée, & à tenter une ſeconde invaſion dans la nouvelle Servie. Tantôt il y arrivoit quelques bairachs, tantôt quelques autres en partoient. Ils ne trouvoient à Kaffa ni argent, ni pain, ni tentes, ni aucune des autres choſes néceſſaires, attendu que les vaiſſeaux qui devoient apporter les proviſions, l'argent, les mu-

nitions, &c. de Conſtantinople, à ce que l'on prétendoit, avoient été coulés à fond par la tempête.

Les marchands ont été obligés de vuider leurs magaſins pour les céder aux Turcs : malgré cela ils n'étoient point à l'abri dans leurs maiſons contre leurs attaques ouvertes ou ſecretes ; pluſieurs perſonnes, tant dans les maiſons que dans les rues, ont été maſſacrées. A la fin la révolte a été générale. Les ſoldats Turcs ont prétendu que c'étoit la faute de leurs généraux, s'ils ne touchoient point leur ſolde & manquoient de pain. Ils ſont tombés ſur leurs quartiers, ont tout pillé, & ont maſſacré leur général en chef, qui étoit un bacha du premier ordre, & un aga. Quant à l'eckmeckſchi-bacha, ou chef des boulangers, ils l'ont mis à la chaîne.

Pour faire partir cette armée de Kaffa & la conduire à Or, dont elle auroit dû depuis longtems garnir les lignes, on avoit commandé dans toute la Crimée pluſieurs milliers de charrettes avec leurs attelages, & tout ce qui en dépendoit. Les peuples ont repréſenté leur pauvreté, & leur incapacité de fournir les ſommes néceſſaires à cet effet ; ils ont eu recours à leurs ſultans & à leurs gouverneurs, & ont demandé quartier. Ceux-ci ſe ſont relâchés, ils ont renvoyé à un autre tems l'exécution de cet ordre, & fait tranſporter de tous les lieux de leur obéiſſance des vivres à Kaffa : par ce moyen la tranquillité a été un peu rétablie.

Le 19 juin, mon interprete eſt arrivé au moment où je m'y attendois le moins. Il avoit parcouru cette fois, ſuivant ſa coutume, tous les lieux

d'alentour, & avoit même auſſi remonté le Don juſqu'à Iſmaël. J'ai été très-mécontent de ſes opérations, elles ont été beaucoup plus mal dirigées que je ne me l'étois imaginé. Il étoit ſi déteſté de tous les gens du conſul, qu'on ne lui a point offert de loger à l'hôtel. En conſéquence, il a été obligé de reſter dans ſon han. Je ne l'ai point vu le lendemain de toute la journée, & lorſque je l'ai demandé, on m'a répondu qu'il étoit malade.

CHAPITRE XII.

Incurſion des Ruſſes chez les Tartares Nogais dans le voiſinage de Précop.

LE 20 juin, avant midi, un Juif avec le quel j'avois fait connoiſſance, eſt venu au grand galop au logis du conſul. Dès que je l'ai appercu de la fenêtre, je lui ai demandé ce qu'il y avoit de nouveau. Rien de bon! m'a-t-il répondu, les affaires vont mal; les Ruſſes ne ſont pas loin d'ici. — Où ſont-ils? — On n'en ſait rien, à deux ou trois lieues. J'ai cru d'abord que le drôle plaiſantoit; en l'examinant de près, j'ai reconnu qu'il étoit réellement effrayé. Un moment après, j'ai entendu le tambour, & des cris. Je me ſuis rendu ſur la place du marché, pour tâcher de m'y procurer des informations plus ſûres & mieux détaillées. Tout y étoit dans le plus grand déſordre. Les boutiques des mar-

chands ont été fermées en un inſtant ; les négocians Turcs & Tartares ont été exhortés par les membres de la juſtice, qui galopoient de côté & d'autre, à s'éloigner ſans perte de tems de l'ennemi. Après cela, nous n'avons pas tardé à voir arriver pluſieurs perſonnes, les unes à pied, d'autres à cheval, munies de toutes les eſpeces d'armes imaginables ; pluſieurs n'avoient que des bâtons. Lorſque je ſuis retourné au logis, j'y ai auſſi trouvé tout dans la plus grande confuſion, perſonne ne ſavoit quel parti il alloit prendre, les avis ſe trouvoient partagés, & l'on formoit pluſieurs réſolutions ſans en ſuivre aucune. On envoyoit chercher des voitures pour s'en ſervir à gagner les montagnes, il étoit impoſſible de s'en procurer, elles avoient été enlevées par force, & envoyées à Kaffa pour que l'armée Turque pût s'en ſervir pour venir chaſſer les Ruſſes. Lorſqu'il s'en trouvoit par haſard quelques-unes qu'on n'avoit pas découvertes, les hommes en faiſoient uſage pour faire tranſporter leurs femmes dans des lieux écartés ; pluſieurs de ces dernieres ſe ſauvoient à pied en criant & pleurant, pour ſe dérober aux ennemis. En moins de deux heures Bachtſieſaray ſe trouva abandonné & deſtitué d'habitans. Pour nous, nous avons réſolu d'attendre tout ce qui pourroit arriver. Nous avons caché notre argent dans les caves, & quitté nos kalpaches verds pour en prendre des blancs, afin de ne pas être pris pour des Tartares. Dans cet intervalle, les avis qui nous ſont venus ſe ſont trouvés, comme ils le ſont ordinairement, très-différens & tout-à-fait contradictoires. Quelques-uns aſſu-

roient que l'ennemi incendioit & brûloit déjà les villages, & prétendoient même avoir apperçu dans le lointain les flammes. D'autres ſoutenoient que c'étoit un corps de Kalmouques & de Coſaques. Enfin il s'en trouvoit qui affirmoient que c'étoit une armée très-conſidérable, qui ſe trouvoit actuellement devant Précop avec une nombreuſe artillerie. Nous avons envoyé chez le Kaimakan pour ſavoir à quoi nous en tenir, il n'a pas été en état de nous rien dire de poſitif. J'ai fait chercher mon interprete pour lui parler, il étoit déjà parti pour Karaſu. Ce qui m'inquiétoit le plus, étoit l'argent que j'y avois laiſſé chez un négociant que je ne connoiſſois que de nom. Je voulois charger quelqu'un de l'aller chercher, perſonne n'a oſé s'y haſarder; tous étoient perſuadés que les grands chemins, remplis de Turcs & de Tartares, ſeroient on ne peut pas moins ſûrs. A la fin j'ai trouvé un homme qui m'a offert, moyennant une forte récompenſe, d'entreprendre ce voyage: il ne m'a pas été poſſible pour cette fois d'obtenir du Kaimakan une eſcorte un peu conſidérable; ſes ſoldats lui étoient trop néceſſaires dans cette circonſtance; il a fallu m'en remettre pour mon argent à ce que le ſort en ordonneroit.

A table, pendant notre ſoupé, il a été uniquement queſtion de ſavoir ſi nous reſterions, ou ſi nous chercherions à nous ſauver, & où nous irions ſi nous prenions ce dernier parti.

Tous ont été d'avis de gagner la montagne, de nous pourvoir des vivres, & de partir le lendemain. Je penſois tout différemment: mon avis étoit d'aller à Gosleve, comme étant le port de

mer le plus voisin, où nous pourrions facilement nous embarquer. J'ai exposé mes raisons, on les a approuvées, & au moment où nous étions sur le point d'entreprendre ce voyage, le fils du Mufti est entré, & nous a appris qu'il étoit arrivé dans la matinée un courier de Or, portant la nouvelle qu'une armée Russe très-considérable se trouvoit à cinq ou six lieues de cette place, & devoit s'avancer au premier jour pour l'assiéger; que les lignes qui la couvroient étoient défendues par trente mille hommes, & que la grande armée étoit en pleine marche de Kaffa, pour les aller renforcer. Son domestique avoit amené deux chevaux, pour que nous en fissions usage, M. Jérémie & moi, pour nous rendre chez son pere. Nous avons donc renvoyé le voyage projeté, & nous sommes rendus au palais du Chan, où nous avons trouvé le Mufti chez le Kaimakan.

Ce commandant de la Crimée paroissoit encore consterné & abattu. Il nous a demandé, tout éperdu, où nous comptions nous retirer lorsque les Russes arriveroient. Nous lui avons fait part de notre résolution. Fort bien, a dit le Mufti: le Kaimakan, la sultane Uhla (la sœur du Chan) & moi voulons aussi nous embarquer à Gosleve, & débarquer à Ackermann; vous pourrez venir avec nous; dès que le danger dont nous venons de recevoir la premiere nouvelle deviendra plus pressant, nous partirons; tenez-vous prêts, & que ceci reste secret entre nous. Ensuite il a pris M. Jérémie à part & lui a dit que, comme dans cette triste circonstance il se

trouvoit ſans argent, il le prioit de m'engager à lui avancer mille piaſtres monnoie de Tartarie, pour leſquelles il me fourniroit une hypotheque, ou une obligation. Mon ami n'a pas manqué dans le chemin de m'inſtruire de la demande du Mufti. Je ſavois que mon argent étoit ſûr entre ſes mains, & qu'il me ſeroit certainement rembourſé, d'ailleurs, les circonſtances dans leſquelles nous nous trouvions, me faiſoient craindre de tout perdre. Je n'ai donc pas eu beſoin de me conſulter long-tems, & je lui ai compté dès le lendemain cette ſomme ſans en exiger d'obligation; il eſt vrai que M. Jérémie m'en a donné ſa reconnoiſſance.

Six mois après mon retour à Vienne, le Mufti m'aſſigna le rembourſement de cette ſomme ſur Conſtantinople; preuve de la probité de ce Muſulman, qui auroit fort bien pu la retenir ſans qu'il m'eût été poſſible de le forcer à s'en deſſaiſir.

Quatre jours s'étant écoulés ſans avoir des nouvelles certaines de Or, il s'eſt répandu pluſieurs bruits effrayans dans la Crimée, relativement à l'approche des Ruſſes. Bientôt il s'eſt trouvé des gens qui ont prétendu avoir entendu le bruit des canons qui battoient les murailles de Or; peu après d'autres ont aſſuré que l'armée Turque avoit marché en avant de ſes lignes, & avoit été battue. Tous les jours c'étoit quelque choſe de nouveau. A la vérité, je craignois moins les Ruſſes que les Turcs & les Tartares Nogais. Ceux-ci précéderent en 1737 l'armée Ruſſe en Crimée, & la pillerent cruellement. On avoit lieu de craindre qu'ils ne fiſſent de même dans

cette occasion, le pays se trouvant alors privé d'habitans. Pour me mettre en sûreté contre tous les événemens, j'ai acheté deux chevaux, afin de pouvoir m'en servir en cas d'alarme, pour mettre en sûreté ma personne & mes effets. Le meilleur des deux étoit un cheval Turc très-léger, & incomparable pour la course.

Le 25, est enfin arrivé une courier de Or, qui a apporté l'heureuse nouvelle, qu'un corps composé de six mille Cosaques & Calmouques, s'étoit avancé dans le pays des Tartares Nogais jusqu'à quatre lieues de Or; qu'il l'avoit pillé & en avoit brûlé les villages; que le Kalka-sultan le poursuivoit à la tête de dix mille hommes. Nous avons encore été informés, de maniere à n'en pouvoir douter, que toute l'armée Turque avoit marché de Kaffa, & s'avançoit vers Or.

Deux jours après, nous sommes partis de grand matin, vêtus à la mode du pays, bien armés, & escortés de quatre Tartares, pour nous rendre à Karasu; & comme nous faisions le tour des collines situées à environ trois lieues de Bachtsiesaray, nous avons apperçu une troupe de déserteurs Turcs d'environ 50 hommes, dont quelques-uns étoient à cheval. Ils nous ont tout de suite coupé le chemin, & mes Tartares épouvantés ont commencé à trembler. J'ai tâché de leur inspirer du courage, & voyant qu'il étoit impossible de pouvoir se sauver, j'ai marché droit à eux, criant de toutes mes forces: courier! faites place. Celui qui étoit le plus avancé m'a demandé quelle nouvelle je portois, & où j'allois. Je me suis alors heureusement rappellé

ce que j'avois si souvent ouï publier par le crieur public du marché, & lui ai répondu que trois armées Russes ayant été entiérement défaites, l'une près de Bender, l'autre près de Choczim, & la derniere près de Balda, j'allois en diligence porter cette heureuse nouvelle à Kaffa.

Là-dessus on nous a souhaité un bon voyage, accompagnant ce souhait de cris de joie, & on nous a fait place : nous en avons profité ; & en faisant la diligence d'un véritable courier, nous avons bientôt perdu de vue ces maraudeurs. Vraisemblablement ma hardiesse a été utile aux Turcs, & a engagé ces déserteurs à rejoindre leur armée.

Nous sommes arrivés ce même jour à Karasu ; j'ai été à la maison de mon interprete, où je n'ai trouvé personne, toute la famille avoit pris la fuite. J'ai cherché, sans perte de tems, le marchand chez lequel j'avois déposé mon argent : il m'a montré le lieu où il étoit, & m'a instamment prié de le reprendre. Je lui ai promis que je le reprendrois aussi-tôt que je serois de retour de Bachtsiesarai. Les Tartares ayant raconté ce qui nous étoit arrivé en chemin & le danger que nous avions couru, mon effronterie a fort étonné le consul & le Kaimakan, qui l'ont admirée.

Quoique depuis le départ de l'armée Turque, le gouvernement eût pris toutes les précautions imaginables pour rendre les chemins sûrs, il paroissoit qu'elles n'avoient point encore été suffisantes : il a fallu que les Mursses, ce sont les gentilshommes du pays, suivis de leurs gens, les battissent continuellement, & parcouruſſent le pays pour le purger de voleurs.

Mon ami Jérémie vouloit aller à Kaffa. Les périls que j'avois courus, & ceux que j'avois encore à courir m'ont fait prendre la résolution de faire le voyage avec lui, de m'embarquer à Kaffa, & de me rendre à Constantinople.

J'avois mûrement réfléchi sur ce parti; en restant dans la Crimée, la nouvelle invasion qu'on craignoit de la part des Russes, ou les quartiers d'hiver que les Turcs y prendroient, m'exposoient également à de nouveaux dangers. La Moldavie & la Valachie se trouvant entiérement occupées par les Turcs, le voyage au travers de ces provinces pour gagner la Transylvanie me paroissoit trop hasardeux; & en prenant la route de Gosleve à Kili pour remonter le Danube jusqu'à Orostschuck ou Widdin, je m'exposois à être trop long-tems en route. Il ne me restoit par conséquent d'autre voie que celle de Kaffa à Constantinople. Comme j'étois persuadé d'avance que mon cher compagnon de voyage, cette fois-ci & à l'avenir, ne consentiroit jamais à m'accompagner à Vienne, il m'a paru qu'il ne seroit pas prudent de risquer seul à faire le trajet de Constantinople. J'ai donc jugé à propos d'engager un Juif qui savoit l'allemand à venir avec moi: il étoit encore jeune, & assez bien mis pour un Juif; on m'en avoit rendu de bons témoignages.

Nous avons pris nos arrangemens pécuniaires pour la somme de 70 piastres: personne n'auroit voulu se risquer sur la mer Noire à ce prix. J'ai encore été plusieurs fois avant notre départ avec M. Jérémie à la campagne du Mufti, qui nous a toujours reçus & logés avec plaisir. J'ai profité de cette occasion pour tâcher de tirer

de cet homme né en Crimée, & qui avoit une parfaite connoiſſance du pays, toutes les lumieres poſſibles. Il s'eſt prêté volontiers à ma curioſité, & je ferai part à mes lecteurs, dans un ſupplément à ce journal, des choſes les plus remarquables qu'il a daigné me communiquer.

CHAPITRE XIII.

Dernier ſéjour à Karaſu.

NOUS ſommes partis le 3 août de Bachtſchiſaray, & ne trouvant point de gîte, nous avons paſſé la nuit à la belle étoile, à Achmetſchirt.

Arrivés à Karaſu, M. Jérémie s'eſt adreſſé au Nazir-aga, qui lui a aſſigné ſon logement chez un Arménien; je me ſuis rendu chez mon interprete, pour voir s'il pourroit me céder ſa chambre haute, & dans le cas où cela lui ſeroit impoſſible, chercher à me loger dans un han. Il ne s'y trouvoit point de place, & mon interprete a fait de ſon mieux pour me retenir. Après mûre réflexion, & avoir appris que les hans n'étoient point encore trop ſûrs, je me ſuis laiſſé gagner, & j'ai fait apporter mon bagage.

Je lui ai fait part, ſans aucun détour, du parti que je prenois de me rendre à Conſtantinople, & je lui ai demandé à régler nos comptes. Il a commencé par tâcher de me détourner de ce voyage, & m'a promis qu'il travailleroit ſans retard à arranger nos affaires.

Les nouvelles que j'ai reçues de Kaffa, étoient peu favorables ; il s'y trouvoit encore beaucoup de gens de guerre, & les chemins pour s'y rendre étoient toujours dangereux. Tout le monde me détournoit de ce voyage, & m'engageoit à préférer de m'embarquer à Gosleve.

Mon ami paroissoit même indécis. J'ai envoyé mon interprete à Kaffa : il étoit toujours prêt à faire ce voyage qu'il aimoit mieux que tout autre. Pendant notre séjour en Crimée, il avoit fait dix fois cette route, sans jamais me proposer de l'accompagner ; ce qui me faisoit desirer encore plus ardemment de connoître cette ville, la capitale & la plus marchande de la Crimée. Je me trouvois fort heureux à Karasu pendant cet intervalle dans la compagnie de mon ami, dont je jouissois tout à mon aise. Je me suis informé de ce qu'on avoit dit de moi pendant mon absence, & j'ai appris trop clairement pour pouvoir en douter, que les Juifs qui y habitoient, ainsi que quelques parens de mon interprete, m'avoient fait passer pour espion, & que le cadi & le nazir-aga avoient pris d'exactes informations de ma personne. Je me suis déterminé à aller avec M. Jérémie chez ces deux officiers, pour les désabuser ; je leur ai montré mon passeport, & fait la relation de mon voyage ; j'ai même eu le courage de menacer de m'adresser au chan & à ses ministres à Bachtiesaray, pour leur demander justice de ceux qui oseroient, par la suite, répandre de pareilles calomnies.

J'ai profité de cette occasion pour gagner l'amitié du cadi, qui paroissoit encore jeune, & assez instruit pour un Tartare. Il nous a sou-

vent invités chez lui, mon ami & moi: il nous a retenus quelquefois fort avant dans la nuit, & il ne nous laiſſoit aller qu'avec une eſcorte de Tartares qui nous conduiſoit au logis.

Dans ces entrefaites, mon interprete eſt revenu avec ſon intime ami, l'eckmecktſchi-bacha de Kaffa. Il l'a reçu avec ſes gens le plus magnifiquement qu'il lui a été poſſible: il y a eu beaucoup de fracas dans la maiſon pendant la nuit: l'arrivée d'un grand prince dans une petite ville en occaſionneroit à peine autant.

Cet homme étoit Arménien, & boulanger en chef des Janiſſaires de Kaffa. Les Turcs l'avoient long-tems détenu en priſon, & l'avoient mis en liberté, après lui avoir fait donner une forte baſtonnade dont il étoit encore tout courbé: il vouloit alors s'établir à Or.

Nous avons reçu la nouvelle certaine du départ de toute l'armée de Kaffa; en conſéquence mon ami & moi avons réſolu de nouveau de nous y rendre. Mon rusé interprete ne penſoit nullement à s'occuper de nos comptes: j'ai été obligé d'employer la force & les menaces pour l'y décider; & il s'eſt encore écoulé trois jours, avant que lui & ſon gendre aient voulu me donner le détail de leurs différentes courſes, & des ventes qu'ils avoient faites. Ces voyages revenoient encore aſſez cher pour des Arméniens de leur eſpece. Ils s'étoient fait accompagner par de fortes eſcortes, avoient été dans toutes les villes des environs, & dépenſoient avec prodigalité, quoique dans ce tems-là tout fût encore à bon marché. Je n'ai point voulu diſputer avec

eux

eux sur ce sujet ; je m'estimois trop heureux de pouvoir en être débarrassé.

J'ai dressé un inventaire des effets invendus que je laissois, & je l'ai fait enregistrer chez le cadi, afin de pouvoir, en toutes occasions, avoir recours contre l'interprete.

La quantité d'affaires qui m'occuperent la veille de mon départ ne me laissant pas le loisir de dîner, j'espérois que mes hôtes m'en dédommageroient le soir ; mais poussant jusqu'au bout les mauvais procédés, on ne me donna, lorsque je demandai à souper, qu'un morceau de mouton rôti & de l'eau. J'ai payé ce mauvais repas, & je me suis occupé avec mon Juif jusqu'à minuit à emballer les effets que j'avois dans la maison. La conduite de mon interprete ce dernier jour, m'a paru très-singuliere. J'avois remarqué que lui & sa femme avoient eu plusieurs conférences secretes avec un Arménien du voisinage. Je n'en augurois rien de bon, & je m'attendois à de nouvelles violences de sa part. Depuis quelques nuits mon Juif & moi couchions dans le jardin, la maison étant remplie de puces & d'autre vermine. J'ai fait part à celui-ci de mes soupçons, j'ai mis mon couteau-de-chasse à côté de mon lit, bien résolu de ne point dormir ; vers minuit j'ai entendu du bruit & j'ai vu assez près de moi quelque chose qui grimpoit le mur du jardin, dont la hauteur étoit à peu près celle d'un homme ordinaire. Je me suis levé aussi-tôt, en criant, qui va là ? & j'ai couru du côté où j'avois apperçu quelqu'un. L'homme que je voyois alors distinctement, a sauté sur-le-champ de l'autre côté du mur ; j'ai crié au meurtre, au

voleur, & j'ai fait assez de bruit pour réveiller tous les gens de la maison, sans que personne ait daigné se remuer. Quelque tems après, j'ai vu Kyriagos entrer par une fausse-porte, & s'avancer vers le mur : ce qui m'a paru d'autant plus extraordinaire qu'il feignoit depuis quelques jours d'être malade. En revenant il s'est arrêté, a regardé tout autour de lui, & a commencé à tousser d'une façon toute particulière : on a répondu de l'autre côté du mur à ce signal par un semblable. Là-dessus j'ai réveillé mon Juif, & je lui ai fait connoître en peu de mots que je craignois quelque trahison. J'ai caché mon couteau-de-chasse sous ma pelisse, & m'étant avancé au-devant de Kyriagos, je lui ai dit franchement ce que je venois de remarquer, le menaçant très-sérieusement de casser la tête au premier qui oseroit me faire la moindre insulte, & lui montrant en même tems mon couteau-de-chasse. Il m'a répondu qu'il ignoroit ce que je voulois dire, & il s'est retiré en se plaignant amérement de ses douleurs. A peine a-t-il été rentré, que j'ai confié au Juif mes craintes, & tout ce que j'avois vu & entendu. Le malheureux étoit sans courage, & n'a pas eu honte de me dire qu'en cas de péril, un Juif tel que lui ne pouvoit me secourir sans s'exposer à devenir victime de la vengeance des Arméniens.

Je me suis promené le reste de la nuit dans le jardin ; & dès que le jour a commencé à paroître, j'ai monté à cheval & me suis rendu chez M. Jérémie, à qui j'ai raconté ce qui m'étoit arrivé dans

la nuit. Il en parut fort étonné; & lorſque nous avons été chez le cadi, je lui en ai porté ma plainte. Celui-ci m'a demandé ſi j'avois des témoins; qu'alors il feroit une information très-ſévere du fait. Mais comme ils me manquoient, que mon Juif ſeul n'étoit pas ſuffiſant, d'autant plus qu'il dormoit alors, le cadi m'a promis qu'il ſe ſouviendroit de ce fait, & qu'il profiteroit de la premiere occaſion pour le rappeller à Kyriagos.

Cet honnête juge m'a remis l'inventaire judiciaire (1) des marchandiſes laiſſées entre les

(1) Traduction de l'inventaire des marchandiſes laiſſées en Crimée.

Dieu eſt notre aide!

Que le marchand Allemand Nicolas, fils de Kiliman, a comparu par-devant l'honorable juſtice, & en préſence du [natif de la ville d'Egin ſituée en Natolie, actuellement ſe trouvant dans la rue nommée *Dſchurum* de la ville de Carafou] Kyriagos, fils de Chadſchedur, chrétien, lequel a confeſſé & reconnu qu'entre le ſuſdit Kyriagos & moi à l'occaſion des marchandiſes ſouſnommées, il s'étoit élevé des difficultés & des querelles; de plus les marchandiſes qui ſeront décrites ci-après, ayant déjà été décidées par le Salami, juge établi pour l'année 82, m'appartenir, après la production de deux témoins, ainſi qu'il eſt d'uſage en droit pour la preuve; il a été convenu entre nous, que me trouvant prêt à retourner dans ma patrie, j'ai laiſſé en dépôt les marchandiſes à déſigner ci-après entre les mains de Kyriagos, fils de Chadſchedur, pour les garder, dont je lui remis la note, & en ai tiré une reconnoiſſance, & lui ai clairement dé-

mains de mon interprete. Je lui ai fait à cette occaſion un préſent, lui de ſon côté a fait mille vœux pour mon heureux voyage.

Tous mes effets étant chargés ſur la voiture, je ſuis entré avec mon Juif dans la chambre de Kyriagos, pour prendre une ſeconde fois congé: nos adieux ont été aſſez froids. En ſortant, j'ai fait quelques petits préſens à ſes enfans; & tous ceux qui, ſuivant l'uſage du pays, ont mendié quelques ſecours, ont reçu de l'argent de ma part.

A peine étois-je à cheval, que l'hôteſſe a rap-

---

claré que le préſent écrit, qui ſera affirmé par témoins, (auſſi-tôt qu'il ſera en bonne forme) que j'indiquerai au ſuſdit Kyriagos chacune des marchandiſes qui ſeront ci-après déſignées. Comme toutes ces marchandiſes m'ont été remiſes ſous le titre de dépôt, & après que le ſuſdit Nicolas s'eſt entretenu avec moi à ce ſujet, j'ai commis un des gens du conſul François nommé *Jérémie*, qui eſt un chef des chrétiens pour la vente & l'échange de mes marchandiſes. J'ai auſſi deſiré que le préſent fût inſcrit dans le bien gardé protocolle, lequel écrit eſt une déſignation très-exacte de chacune de ces marchandiſes, ainſi que cela ſe voit de ce qui ſuit.

Ecrit le dixieme jour du milieu du mois Rebuilachy, 1183.

Le contenu du ſuſdit commandement a été écrit par le pauvre en Dieu, le plus diſtingué ſeigneur Abdul Rahman, juge de la ville de Karaſu.

Les témoins de cet écrit ſont:

Muſtapha Effendi.	Ackſeidtchlebi.
Sefer Monla.	Chantimirkay, & autres.

Déſignation des marchandiſes, &c.

pellé mon Juif, qui eſt venu me dire qu'elle me demandoit, pour les peines que je lui avois occaſionnées, une peliſſe ou quelques ducats. J'ai répondu en peu de mots & négativement à cette impertinente demande, & je me ſuis mis en route le 20 août avec mon ami, enchanté de pouvoir enfin quitter cette odieuſe ville de Karaſu.

CHAPITRE XIV.

Route de Karaſu à Kaffa.

POUR plus de ſûreté, nous nous étions munis d'une eſcorte. Nous avons paſſé la nuit en plein air, & le lendemain à dix heures nous ſommes arrivés à Kaffa. Je me ſuis logé dans le han du derviche, qui eſt une des meilleures auberges de la ville. Il s'y trouvoit pluſieurs Turcs, dont je n'ai eu pendant mon ſéjour nullement à me plaindre. Il n'en a pas été de même des eſclaves qui logeoient tout auprès de ma chambre, dont j'ai été fort incommodé. Ils appartenoient à un Juif, & conſiſtoient en ſix Calmouques & un Moſcovite, tous enchaînés, & qui faiſoient toute la nuit un bruit épouvantable avec leurs chaînes.

Pour me débarraſſer de ce triſte voiſinage, j'ai fait prier le Juif de vouloir s'accommoder d'un appartement qui étoit au-deſſous, beaucoup plus ſpacieux, & qui ſe trouvoit vuide. D'ailleurs je me trouvois ici délivré de l'incommodité gé-

nérale de la Crimée, où l'on eſt dévoré par les puces & par les rats: aucun pays au monde n'eſt autant affligé que celui-ci de cette vermine.

Il ſe trouvoit encore à Kaffa pluſieurs milliers de Turcs, qui y venoient de l'armée campée près d'Or pour y vendre, ſuivant leur uſage, toutes ſortes d'effets. Il n'étoit pas prudent de ſe mêler avec eux; mon ami a eu ſoin de s'en éloigner autant qu'il lui a été poſſible, & de ſe rendre de bonne heure à ſon magaſin, pour y examiner & diſpoſer ſes marchandiſes. Il a fait de bonnes ventes & de gros achats pendant ſon ſéjour de trois ſemaines. J'ai eu par le moyen de nos liaiſons, & parce que j'ai eu ſoin d'aſſiſter à la plus grande partie de ſes opérations, celui de m'inſtruire à fond de la maniere dont on doit en agir & négocier avec les marchands de Kaffa. Il m'a été auſſi facile à mon tour, de placer en peu de tems mes marchandiſes; de ſorte qu'il m'eſt reſté très-peu de choſe, dont j'ai trouvé par la ſuite à me défaire dans la capitale de la Turquie.

Les premieres nouvelles que nous avons reçues à Kaffa, ont été que la peſte faiſoit beaucoup de ravage à Conſtantinople, & qu'elle avoit enlevé un grand nombre de ſes habitans.

A peine avois-je été deux jours dans cette ville, que j'ai éprouvé à mon grand regret que le miſérable Kyriagos, non content de m'avoir tourmenté juſqu'alors, cherchoit encore à me jouer quelque nouveau tour de ſa façon. Il a eu l'effronterie d'écrire à un des principaux marchands de Kaffa, que j'étois parti furtivement de Karaſu avec tout l'argent, ſans avoir ajuſté mes comptes

avec lui, le priant de me faire mettre promptement en priſon. On n'a pas tardé à m'apprendre cette nouvelle : je me ſuis rendu ſur-le-champ chez ce marchand. Il n'étoit ni à ſa boutique ni à ſon logis. Le lendemain matin il eſt venu, ſuivi d'un autre marchand, qui étoit mon bon ami, me voir dans mon appartement, où il m'a fait part en riant des prétentions de Kyriagos, dont il m'a montré la lettre.

Quoiqu'il fût déjà convaincu de la mauvaiſe foi de ce perſonnage, j'ai cru devoir lui faire lire mon paſſeport, & mes autres papiers, qui prouvoient le droit que j'avois de diſpoſer de tout.

Quelques jours après, Kyriagos eſt arrivé en perſonne à Kaffa, ſe flattant de m'y trouver aux arrêts, & de jouir de ſon triomphe. Après avoir eu le tems de s'aſſurer que j'étois encore en liberté, il m'a cherché. J'étois dans le magaſin de M. Jérémie, aſſis à ſes côtés, lorſque ce coquin a paru, au moment où nous nous y attendions le moins. Il nous a ſalués : nous n'avons pas jugé qu'il méritât que nous lui rendions ſon ſalut ; & ſa préſence nous étant fort déſagréable à l'un & à l'autre, M. Jérémie lui a ordonné de ſortir ſur-le-champ de ſon magaſin : il eſt parti en murmurant & me menaçant. Peu après, comme j'accompagnois mon ami chez lui, nous avons entendu dans le voiſinage un grand bruit, & nous avons apperçu en paſſant Kyriagos devant la boutique de ſon ami prétendu, celui auquel il avoit écrit, entouré de pluſieurs marchands qui le traitoient comme il le méritoit. Pluſieurs d'entr'eux lui

reprochoient nombre de friponneries qui jusqu'alors n'étoient point venues à ma connoissance, & qu'il avoit faites à différens négocians, surtout à un certain Grec. Ils n'ont pas manqué de lui rappeller toute l'histoire de sa vie, aussi curieuse qu'édifiante. Je suis à la fin parvenu à percer la foule, & me suis retiré en menaçant ce coquin, que s'il restoit à Kaffa jusqu'au lendemain, je trouverois moyen de le faire châtier de maniere qu'il s'en souviendroit. Sur quoi il s'est retiré tout honteux, quoique toujours le même, hors du han, & est parti dès le matin du jour suivant, pour retourner à Karasu. Si cette aventure étoit arrivée dix jours plus tard, il m'auroit été facile de le faire condamner à ramer à bord d'une galere.

Le 7 septembre, la flotte est arrivée de Janikale, & a mouillé dans ce port. J'ai couru sur le champ seul au rivage, pour voir ce spectacle qui m'étoit tout-à-fait nouveau: j'ai vu 60 à 70 gros vaisseaux de guerre, frégates, galeres & autres bâtimens qui se suivoient, & faisoient voile pour entrer dans la rade. Ils ont salué la ville les uns après les autres de plusieurs coups de canons: elle y a répondu par un plus grand nombre. Cette flotte avoit passé tout l'été dans la mer d'Asoph, sans avoir rien entrepris. Cette inaction a été cause que le capitan-bacha (l'amiral) lors de son retour à Constantinople, a été mis en prison.

Le 6 août, cette flotte qui consistoit alors en deux cents vaisseaux, essuya une furieuse tempête dans le tems qu'elle étoit à l'ancre dans le canal entre Darabat & Janikale. Des gens de l'équi-

page m'ont assuré qu'en moins d'un heure, soixante galeres, frégates, & autres petits bâtimens, portés par la violence du vent contre les rochers, s'y briserent. Plus de 6000 hommes y périrent : quelques-uns, pouſſés sur le rivage, y reçurent la sépulture. Les vaisseaux endommagés furent laissés, partie à Janikale, & partie à Kaffa, où on les a mis sur le chantier pour les réparer.

Comme je passois la meilleure partie du tems avec mon ami, & qu'il venoit plusieurs officiers de marine de sa connoissance dans son magasin, nous étions souvent invités à nous rendre à bord de leurs vaisseaux, où ils nous recevoient très-poliment, & où leurs esclaves Maltois nous régaloient de leur musique, la plupart jouant de différens instrumens : il s'en trouvoit un sur-tout parmi eux, qui sonnoit très-bien de la trompette.

Je fis connoissance alors avec un tsausche, dignité qui correspond à celle de lieutenant, d'ailleurs homme de mérite, & dont mon ami me dit du bien. J'acceptai l'offre qu'il me fit, de me transporter à Constantinople à bord de son galion, moyennant qu'il mît bientôt à la voile, sans quoi je serois obligé de profiter du premier bâtiment qui partiroit. Peu de tems après, je fis encore connoissance avec les deux médecins du capitan, & du seraskir-bacha, tous deux François. Ils chercherent l'un & l'autre à m'engager à m'embarquer sur leurs vaisseaux. Le lendemain celui du capitan-bacha vint chez moi, & fit l'impossible pour me prouver qu'il me convenoit de faire le voyage avec son mai-

tre, auquel il avoit déjà parlé. Mes marchandiſes, mon argent & mes autres effets, dit-il, ne pouvoient jamais être plus en ſûreté. Pour me débarraſſer honnêtement de ſes offres réitérées, je lui répondis qu'il me reſtoit peu de marchandiſes, & que je n'avois d'argent préciſément que ce qu'il m'en falloit pour me conduire à Conſtantinople, où j'eſpérois me procurer des lettres-de-change, pour me rembourſer de celui qui me reſtoit dû ici; qu'en conſéquence il m'étoit impoſſible de rien décider, puiſque j'attendois encore des marchandiſes d'ailleurs, & que j'ignorois ſi elles arriveroient avant le départ de la flotte. Mon refus parut le déconcerter: il rêva un moment, & me pria de le ſuivre à bord de ſa galiotte, qu'il vouloit au moins me faire voir.

Ce vaiſſeau de guerre étoit ſans contredit le plus beau, quoiqu'il ne fût pas le plus grand de la flotte. Il montoit 60 canons, à la proue ſe trouvoit un lion doré, & la poupe étoit décorée de guirlandes & de fleurs qui m'ont paru très-naturelles, & bien peintes. Il s'y trouvoit encore trois groſſes lanternes dorées, qui ſont ordinairement chez les Turcs un des principaux ſignes auxquels on reconnoît les amiraux. Le pavillon quarré, rayé de rouge, verd & blanc, étoit arboré au grand mât. Celui du derriere, qui eſt le principal, étoit verd & rouge. L'eſcalier étoit très-large, les baluſtrades en étoient dorées. Autour du bâtiment on voyoit quantité de chaloupes & de felouques très-ornées, attendant les commandans des autres vaiſſeaux, qui venoient deux fois par jour prendre les ordres du capitan-bacha. On me conduiſit ſur la ga-

lerie & ſur le pont, que je trouvai l'un & l'autre beaucoup plus propres que ceux que j'ai vus par la ſuite.

Au-deſſous de la chambre du capitan-bacha, qui avoit un cabinet détaché, & étoit parfaitement boiſée, & curieuſement peinte, ſe trouvoit un appartement pour ſes femmes. Il étoit occupé par ſept jeunes perſonnes, cet officier y deſcendoit par un eſcalier dérobé.

Mon conducteur m'a préſenté à ſon commandant, qui m'a reçu très-gracieuſement : outre le café, il m'a fait donner une pipe de tabac, ce qui pour un officier de ce rang étoit une diſtinction peu ordinaire ; elle a paru telle à tous ceux qui ſe ſont trouvés là, & ils en ont témoigné leur étonnement. Il m'a fait pluſieurs queſtions, & il m'a offert très-honnêtement dans la ſuite de la converſation de me mener avec lui à Conſtantinople.

Je commençois à preſſentir où toutes ſes politeſſes aboutiroient, ſachant d'avance que le capitan-bacha n'avoit ni argent ni crédit. Je préſumois qu'il chercheroit à profiter de cette occaſion pour m'attraper quelque choſe ; mes preſſentimens n'ont point été vains, & j'ai ſu depuis après mon arrivée à Conſtantinople, à quel point ſon médecin étoit fourbe & ruſé, & qu'il avoit promis à ſon maître qu'il trouveroit moyen de lui procurer quelques milliers de piaſtres de ma part. Mais l'ayant aſſuré, ainſi que je l'avois déjà fait, que j'avois donné mon argent aux négocians de Kaffa contre des lettres de change, cet amiral a dit à ſon médecin qu'il ne vouloit pas de moi. La propoſition

du ſeraskir-bacha m'a beaucoup mieux convenu lorſque j'ai eu par haſard fait connoiſſance avec cet homme, qui ſe nommoit *Mehemet Bacha*. Il m'a offert pareillement ſa galere qui étoit la plus conſidérable & la plus belle, montée de 30 canons & de 300 hommes, en ajoutant qu'il me répondoit de mon argent & de mes effets. Je l'ai aſſuré que je n'avois avec moi que quelques piaſtres qui ſuffiroient, à ce que j'eſpérois, pour me conduire à Conſtantinople, ayant remis l'argent qui me reſtoit à des négocians qui m'en avoient fourni le montant en lettres de change. Il a loué ma prudence, & m'a fait offre en cas de beſoin de ſa bourſe. J'avoue que j'ai été enchanté de ſes manieres: il étoit d'ailleurs humain, toujours de bonne humeur, parlant de tout avec juſteſſe. Il m'a dit qu'il avoit été en France & à Livourne; il m'a témoigné beaucoup d'affection, juſqu'à m'aſſurer qu'il aimoit tous les Francs, & moi plus que tous les autres. Il m'a pluſieurs fois fait inviter à le venir voir à bord de ſa galere & dans ſon logement à terre: la converſation a conſtamment roulé ſur les pays étrangers. Comme il s'eſt plaint de ne trouver que du mauvais tabac rapé, & qu'il a beaucoup loué le mien, je lui en ai donné une livre, ainſi qu'un étui de pipe brodé. Ces petits préſens ont paru lui être très-agréables. Dans ces entrefaites mon Juif eſt parvenu à vendre un de mes deux chevaux; & j'ai réſolu d'emmener l'autre avec moi à Conſtantinople.

Le 7 ſeptembre, dans la nuit, il y a eu une terrible alarme à Kaffa; nous avons entendu pluſieurs coups de fuſils & de piſtolets, & crier

conſtamment au ſecours! on enleve nos femmes & nos filles! Ce bruit a duré près de trois heures; & dans notre han qui étoit exactement fermé, il nous a été impoſſible d'apprendre ce que ſignifioient ces cris, perſonne n'oſant ſortir. J'ai ſu le lendemain, que deux femmes Turques, qui ſont ici aſſez effrontées, avoient donné la nuit un rendez-vous à leurs amans, tous deux janiſſaires. Ceux-ci, pour plus de ſûreté, s'étant fait accompagner par quelques-uns de leurs camarades, les ont poſtés en ſentinelle devant les maiſons où ils ſe trouvoient. Mais ces derniers ayant eu envie à leur tour de partager cette bonne fortune avec leurs camarades, ont été les joindre & ſont entrés dans la maiſon. Les maris ſe ſont réveillés, & ont appellé du ſecours; à ce bruit pluſieurs ſoldats Turcs étant accourus, ils ſe ſont ameutés, en parcourant les rues, & ſont entrés indiſtinctement dans les maiſons turques & arméniennes; ils ont violé toutes les femmes qu'ils ont rencontrées, & pillé tout ce qui leur tomboit ſous la main. Dans cette ſinguliere émeute, un ſoldat, trois Arméniens, & une fille Turque âgée de trente ans, ont perdu la vie. Le capitan-bacha a donné les ordres les plus rigoureux pour empêcher qu'il n'arrivât plus rien de ſemblable par la ſuite, & il a placé dans toutes les rues des ſoldats de marine qui étoient mieux diſciplinés que les autres troupes. Dans ce tems-là mon juif m'apprit qu'il ſe trouvoit dans la ville un Arménien qui avoit deux eſclaves Circaſſiennes & une Georgienne à vendre. Pour contenter ma curioſité, j'ai feint d'avoir intention

de les acheter, & je me ſuis rendu chez lui. Deux Arméniens de Kaffa qui me connoiſſoient ſe trouvant là par haſard, & l'ayant aſſuré que j'étois un riche marchand, il ne fit aucune difficulté de me les montrer; elles étoient renfermées dans une petite chambre; il m'en amena une dans celle où je me trouvois. Elle étoit fort bien miſe, ſon viſage étoit couvert, ſuivant l'uſage oriental. Elle me baiſa la main, & par l'ordre de ſon maître, elle ſe promena en long & en large, pour me faire remarquer ſa taille mince & aiſée. Elle avoit un joli petit pied, bien tourné, & une démarche agréable. Quand elle a eu ôté ſon voile, elle a préſenté à mes yeux une beauté très-attrayante; ſes cheveux étoient blonds argentés: elle avoit de grands yeux bleux, le nez un peu long, & les levres appétiſſantes. Sa figure étoit réguliere, ſon teint blanc, délicat, les joues couvertes d'un charmant vermillon: le col étoit un peu trop long; en revanche la plus belle gorge du monde ajoutoit un nouveau luſtre aux charmes de cette eſclave. Elle s'eſt frotté le viſage avec une ſerviette blanche mouillée, pour me prouver qu'elle n'étoit point fardée; après quoi elle m'a montré ſes dents, qui étoient blanches & bien rangées. J'ai eu la permiſſion de lui tâter le pouls pour m'aſſurer de ſa bonne conſtitution; elle a eu enſuite ordre de ſe retirer. L'Arménien m'a aſſuré qu'elle n'avoit que dix-huit ans, & qu'elle étoit vierge. Son dernier prix étoit 4000 piaſtres (1).

(1) 4000 piaſtres font 4500 fl. argent courant de Vienne.

Il a fallu que les autres paruſſent à leur tour. La ſeconde étoit un peu petite, aſſez graſſe, & avoit les cheveux roux, l'air ſenſuel & revenant. Elle pouvoit avoir 24 ans. La troiſieme âgée de 32 ans étoit une Géorgienne qui avoit encore des reſtes de beauté, & qui, à ce que le marchand m'a dit, étoit propre à remplir les fonctions de femme de chambre: elles ont toutes deux été obligées de faire les mêmes choſes que la premiere. J'ai feint de vouloir les acheter toutes trois, & je l'ai prié de me dire ſon dernier prix. Il m'a répondu qu'il ne les donneroit pas au-deſſous de 7000 piaſtres, & que la derniere iroit par-deſſus le marché. Je ſavois d'avance qu'un Turc de conſidération de Kaffa lui avoit offert ſix mille piaſtres des trois; pour ne pas m'en aller ſans lui faire une offre, je lui en ai propoſé quatre mille piaſtres, moitié en argent & moitié en marchandiſes. Cette derniere condition étoit aſſez de ſon goût; mais le prix ne lui a pas convenu. J'ai encore augmenté de quelque choſe, bien perſuadé cependant que je ne ferois point marché avec lui, & je me ſuis retiré après avoir vu par moi-même la maniere dont ſe faiſoit le commerce d'eſclaves; c'eſt ſans contredit une des principales branches de celui de Kaffa.

Le 13 ſeptembre, M. Jérémie eſt reparti pour Bachtſieſaray. J'ai été ſenſiblement touché de la perte de ce fidele & ſincere ami, qui m'avoit rendu tant de ſervices.

La mer a été pendant quelques jours très-orageuſe, & le vent très-fort. J'allois ſouvent me promener le long du port, & j'admirois avec

quelle facilité les vagues irritées faiſoient mouvoir de côté & d'autre les plus gros vaiſſeaux, quoiqu'à l'ancre. Malgré le gros tems, les équipages ne laiſſoient pas que de faire uſage de leurs felouques & de leurs chaloupes pour aller à terre & revenir à bord : pluſieurs ont été renverſées ſans que pourtant perſonne ſe ſoit noyé. Par la ſuite, l'amiral a fait défendre qu'on navigeât davantage dans la rade. Dans ces entrefaites on a fait courir pluſieurs bruits ; on prétendoit que la flotte hiverneroit ici & à Balukława. Les officiers de marine même ne ſavoient ce qu'ils en devoient croire.

Je me ſuis donc vu obligé de m'aſſurer d'un paſſage, afin de ne pas m'expoſer à reſter à Kaffa. J'ai voulu m'arranger avec le maître d'un vaiſſeau marchand qui ſe trouvoit dans ce port, pour qu'il me louât la chambre, qui étoit un vrai chenil. Ce bâtiment étoit très-petit, & n'avoit que deux mâts : il ne me plaiſoit nullement, d'autant mieux que je connoiſſois tous les périls qu'on couroit en traverſant la mer Noire.

Le reis (le capitaine) m'a pourtant paru un bon marin ; & quoiqu'il eût déjà complété ſon chargement, il n'oſoit pas ſortir du port avant que la flotte eût mis à la voile, ſans la permiſſion du capitan-bacha. Obligé de me contenter de ce pis-aller, j'allois conclure avec lui, lorſqu'heureuſement j'appris deux jours après que les frégates & les galeres devoient réellement ſe rendre à Conſtantinople. J'allai ſans perte de tems chez le ſeraskir-bacha, pour tâcher de me procurer des nouvelles certaines. Il étoit entouré d'un grand nombre d'officiers ; & dès qu'il m'apperçut,

perçu, il s'écria, nous partons ce soir même; & me demanda si j'étois toujours dans le dessein de m'embarquer avec lui. Je l'ai assuré que c'étoit mon intention, & il m'a enjoint de me rendre sur-le-champ à bord.

Il avoit dans ce moment-là tant d'embarras que, ne pouvant lui parler, je me retirai pour réfléchir à ce que je devois faire. J'avois des marchandises à embarquer secrétement, & pour cela il falloit passer devant la douanne, située sur le port. Le passage de la mer Noire sur une galere étoit dangereux; tant de revers essuyés pendant mon voyage, m'avoient rendu timide. Enfin, tout considéré, je me suis décidé à rester.

Tschausch Haschi Jacob m'a alors assuré comme un fait certain, que les galions partiroient dans peu, & m'a de nouveau offert le sien. C'étoit le plus grand, il avoit six cents hommes d'équipage, & montoit 60 canons. J'ai donné ma parole à ce Musulman, croyant encore que son offre étoit désintéressée. Je me trompois. Cet honnête homme m'a dit tout bonnement ce qu'il exigeoit pour la chambre & pour son capitaine, & il s'en est remis à ma discrétion pour le présent que je devois lui faire; promettant qu'au moyen de cela il m'exempteroit de tous droits de douane, tant à Kaffa qu'à Constantinople. C'étoit payer un peu cher ma sûreté; cependant j'ai pris le parti d'accepter les propositions du Tschausch, & dans la suite j'ai eu lieu de m'en applaudir.

Mon Tschausch m'a assigné pour mon logement la chambre du maître charpentier; elle

étoit assez commode ; & les charpentiers, qui étoient Grecs, gens très-serviables.

CHAPITRE XV.

Description de la ville de Kaffa.

UN séjour de cinq semaines à Kaffa m'ayant mis à même de connoître cette ville, je vais en donner ici une courte description. C'est la capitale de la Crimée, les Tartares la nomment Jarim Stambul, c'est-à-dire la moitié de Constantinople. Sa situation & sa grandeur lui donnent peu de droit à un pareil nom.

Du côté du levant elle est bornée par une colline pierreuse qui en occupe toute la longueur, & elle a dans son voisinage de hautes montagnes. On peut juger par ses murs & par plusieurs hautes tours qui se trouvent en différens endroits en ruines, de la maniere formidable dont les Génois s'étoient fortifiés dans cette presqu'isle : leurs fortifications étoient plus que suffisantes pour la défendre contre toutes les attaques d'une armée entiere de Tartares. L'entrée principale qui conduit au port, & qu'on nomme Utsch-Kapii, à cause de ses trois portes qui se succedent, & sous lesquelles on est obligé de passer, sont très-fortes ; elle est vis-à-vis de la douane. On rencontre au nord-est un vieil édifice très-élevé, & presque ruiné, au frontispice duquel on ap-

perçoit encore de grandes fenêtres ceintrées, qui font présumer que ce bâtiment étoit un ancien palais. Au sommet de la colline est un grand emplacement, où l'on voit encore quelques ruines d'églises & d'autres édifices, entourés de murs très-épais. J'ai imaginé que ce pouvoit être l'ancienne forteresse. Ici & là, aux tours & aux murs, ainsi que sur les portes, on voit l'image d'un saint, sculpté sur une grosse pierre de taille en façon de table. Vraisemblablement ce saint étoit le protecteur de la ville. Il ne m'a pas été possible, vu qu'il avoit été si long-tems exposé aux injures du tems, & mutilé, de reconnoître quel il pouvoit être. On trouve sur d'autres tables plusieurs saints & quantité d'anges, ainsi que trois écussons avec différentes armes. Je n'ai pas pu déchiffrer, à cause de l'élévation, les sentences latines dont ils étoient décorés; je n'ai pas cru non plus devoir m'arrêter ici plus longtems, pour donner des soupçons aux Turcs.

La principale mosquée, qui est située au milieu de la ville, & sur la place du marché, m'a paru passablement belle, & ornée de plusieurs dômes. Ses grandes fenêtres murées, & d'autres monumens, prouvent clairement que c'étoit autrefois une église chrétienne. A la maniere dont quelques maisons & plusieurs édifices publics sont construits, on reconnoît facilement leur origine. Du reste, quoique les maisons aient peu d'apparence, elles sont en-dedans beaucoup plus commodes & plus belles que dans toutes les autres villes de la Crimée. Il n'y a pas bien long-tems que les peres de la Trinité y avoient une église;

elle a été démolie, & ſes moines ont été chaſſés : je n'en ai pu découvrir la raiſon.

Le port eſt très-vaſte, & peut contenir quelques centaines de vaiſſeaux marchands. Les montagnes & les plaines qui ſont vis-à-vis, forment une perſpective très-agréable.

Les habitans de Kaffa ſont pour la plupart Turcs & Arméniens : les Tartares & les Grecs y ſont en très-petit nombre. Les marchands y ſont beaucoup plus aiſés que dans tout le reſte de la Tartarie. La préſente guerre y a attiré pluſieurs Ruſſes, Tartares & Coſaques, ainſi que nombre de Géorgiens & de Circaſſiens qui, généralement parlant, y font un commerce d'échange. Les Circaſſiens y amenent leurs filles, qui ſont, ſans contredit, les plus belles femmes du monde, leurs fils, ainſi que de beaux chevaux. Ce ſont là les principales productions de leur pays, qu'ils trouvent ſouvent moyen de vendre fort cher. Une Circaſſienne jeune, qui a les cheveux roux, s'y vend de 10 à 14 bourſes, ce qui équivaut de ſix à ſept mille piaſtres.

Kaffa étant de la dépendance du grand-ſeigneur, le chan y a très-peu de pouvoir : il eſt vrai qu'il a une petite portion des droits de douane. Les négocians chrétiens & étrangers ſont obligés de vivre ici beaucoup plus retirés que dans le reſte de la Crimée.

A trois lieues d'Allemagne de Kaffa, eſt un gros village nommé *Eſki Crim* (l'ancienne Crimée) où réſide le ſchyrm-Bei, prince de la premiere nobleſſe. C'eſt dans ce lieu, à ce que pluſieurs prétendent, qu'étoit ſituée la ville principale des Génois ; on remarque encore pluſieurs

veſtiges de ces tems-là dans les maiſons & dans les moſquées; il y exiſte même un couvent Arménien. On m'a conté pluſieurs hiſtoires de l'ancienne opulence & de la proſpérité de ce lieu, qui, ainſi que toutes celles que l'on débite dans ce pays, m'ont paru très-peu fondées. J'y aurois volontiers fait un voyage; mais dans cette circonſtance, les forêts & les montagnes qu'il falloit traverſer, le rendoient trop dangereux.

CHAPITRE XVI.

Deſcription de la Crimée.

APRÈS avoir ſéjourné en tout neuf mois en Crimée, avoir vu la plus grande partie de ſes villes, & traverſé preſque tout ſon territoire, je crois être en état d'en donner une deſcription exacte & circonſtanciée. Cette preſqu'isle eſt ſituée au 48e degré de latitude ſeptentrionale. Elle a 93 lieues d'Allemagne, ou 187 lieues & demie de France de circonférence : voici le nom des villes & des fortereſſes qui en dépendent.

Kaffa, capitale, & ville commerçante, avec un port.

Görz, près Or.

Janikale, avec une citadelle.

Arabat, petite fortereſſe.

Or, ou Précop, ſur la ligne, fortereſſe.

Achmetſchitt, avec une rade.

Gosleve, avec une rade & un petit port.

Baſuklawa, avec une rade.

Dans les terres ſe trouvent Bachtſieſaray, réſidence du chan, Achmetſchitt, Karaſu, & les ruines de l'ancienne ville d'Eski Crim, qui eſt encore aujourd'hui un gros village.

Les Génois ont été autrefois les puiſſans poſſeſſeurs de ce pays, où ils avoient conſtruit la ville la plus apparente, afin d'y pouvoir exercer en toute ſûreté le commerce conſidérable qu'ils y faiſoient.

Les nations accouroient dans cette ville de la moderne Turquie en Europe, de Moſcou, d'Aſtracan, de Buchlaza, de Circaſſie, de Géorgie, d'Aſie, &c. & comme la plupart étoient deſtituées d'argent, elles échangeoient marchandiſes contre marchandiſes. On s'imaginera facilement combien ce commerce devoit être lucratif & important. A la fin, les Génois ayant été troublés & fort inquiétés par les incurſions des Tartares, ils furent peu à peu chaſſés de toutes les villes, & obligés de ſe retirer à Kaffa. Seulement 30 ou 40 ans après la priſe de Conſtantinople, ſi l'on en croit Buſching, ou plutôt en 1474, les Turcs s'emparerent de cette ville, & mirent fin au commerce des Génois en Crimée.

Ce pays eſt très-fertile, à l'exception des collines & des hautes montagnes, dont quelques-unes ont un petit nombre d'arbriſſeaux & de bruyeres. Il n'y a preſque point de forêts. Les points de vue que forment les plaines entrecoupées de collines & de vallées, ſont on ne peut pas plus agréables. Elle abonde en ruiſſeaux, qui fourniſſent d'excellente eau purifiée par le gravier ſur lequel elle coule. La plupart des maiſons des

payſans ſont placées tout auprès ; ils habitent dans des villages très-bien ſitués ; ils ſont nombreux, peu éloignés, & joints par des jardins, des bois de cyprès & d'autres arbres. Il y croît une aſſez grande quantité de raiſins & d'autres fruits, cependant ils ſont peu d'uſage des derniers. Il leur ſeroit facile de s'adonner à la culture de pluſieurs autres productions utiles, qu'ils négligent ; il faudroit pour cela qu'ils fuſſent moins opiniâtres & moins pareſſeux. Le vin qu'ils recueillent eſt paſſablement bon & ſain, & quelquefois à très-bon marché. En général, avant la guerre les vivres ſe vendoient à très-bas prix. La Crimée n'étoit pas alors ſurchargée d'une ſi grande quantité de troupes Turques ; un ocka de beurre coûtoit 8 paras, un ocka de viande deux paras, 20 à 30 œufs 1 para, un gros dinde 7 paras, une vieille poule 3 paras, un ocka de pain 4 aſpres, un ocka de bon vin 5 aſpres ; ainſi du reſte.

Les lievres & le gibier y ſont aſſez communs, & la chaſſe eſt permiſe à tout le monde.

On trouve des loups & des ſangliers dans les montagnes. Afin d'empêcher que ces derniers ne ſe multiplient trop, on les tue ; mais on ne les mange pas, les chrétiens même ayant une eſpece d'horreur de leur chair.

Les bécaſſes, les grives & les autres oiſeaux ſauvages y abondent ; comme les gens du pays n'en mangent point, ils ignorent la façon de les apprêter.

La chaîne de montagnes, compoſée de rochers très-eſcarpés, élevés les uns au-deſſus des autres, commence tout près de Kaffa, & s'etend le long

de la côte au midi jusqu'au milieu de la Crimée.

L'air & le climat en sont très-sains, les vents du nord y causent néanmoins pendant l'hiver de grands froids, d'autant plus que le côté septentrional n'a point de montagnes, & qu'il n'est composé que de plaines.

Les habitans en général y vivent très-longtems, & quoique fort âgés, n'ont point l'air décrépit. Ils n'ont point de médecins : par conséquent, excepté la connoissance qu'ils ont de quelques simples, ils sont très-ignorans sur tout ce qui concerne l'art de guérir.

Les Tartares de la Crimée passent parmi les Turcs pour très-orthodoxes dans la religion mahométane, ce sont de braves & honnêtes gens. Il n'en est pas de même des Arméniens, des Grecs & des Juifs qui habitent parmi eux, ces derniers sont des trompeurs & des fripons, qui élevent très-mal leurs enfans.

Les réglemens de police pour les villes sont très-sages. En tems de paix, on peut voyager par-tout en sûreté & sans le moindre risque : il arrive rarement qu'on entende dire que quelqu'un ait été dévalisé.

CHAPITRE XVII.

Voyage de Kaffa avec la flotte Turque à Constantinople.

La flotte ne pouvoit mettre à la voile qu'après l'arrivée du courier de Constantinople, que

l'on attendoit à chaque instant. Il est enfin arrivé le 30 septembre. Tous les capitaines se sont d'abord rendus à bord du vaisseau amiral, & à leur retour ils ont donné des ordres pour qu'on préparât tout pour le départ.

A peine cet ordre a-t-il été connu qu'on a entendu des cris de joie de tous les vaisseaux; on a envergué les voiles, & hissé les chaloupes & les felouques à bord.

Le lendemain matin, le soleil levant a annoncé le plus beau jour, & le vent a soufflé du nord-ouest. Après que la flotte a eu levé l'ancre, la ville l'a saluée d'un grand nombre de coups de canon. Tous les vaisseaux de guerre & les vaisseaux marchands sont sortis du port avec toutes leurs voiles.

Tous ceux qui passoient devant l'amiral, amenoient les leurs, & déchargeoient toute leur artillerie; celui-ci y répondoit par un, deux, & quelquefois trois coups de canon. La flotte étoit composée d'onze grands galions, de neuf plus petits, de deux galeres, de quatre frégates, & de six bâtimens marchands. Ce coup-d'œil étoit pour moi un spectacle magnifique qui fixa longtems mon attention. Nous faisions voile le long des côtes de Crimée avec un très-petit vent, qui a diminué graduellement au point que nous avons eu un calme tout plat. Tous les vaisseaux se sont trouvés les voiles pendantes, formant un cercle. Vers le soir, les montagnes ont paru couvertes d'épais nuages, & un fort vent d'est n'a pas tardé à souffler.

Le premier octobre dès le matin, les vagues étoient fort agitées, & le vaisseau a commencé

à rouler avec violence. Les gens de l'équipage ont prétendu que la mer ſe jouoit, le vent ayant tourné au ſud-oueſt ; mais nous avons eſſuyé une véritable tempête, qui a duré toute la nuit. Vers le point du jour la mer eſt devenue tout-à-fait tranquille : le vent nous étoit cependant contraire étant ſud, & nous ne pouvions porter que très-peu de voiles. La flotte étoit diſperſée, & nous ne découvrions plus que trois vaiſſeaux dans le lointain.

A midi, il s'eſt élevé une nouvelle tempête ; en peu de minutes les flots ſe ſont ſi fort élevés : que l'eau entroit par les ſabords du pont.

Le lendemain, la mer étoit encore fort agitée, cependant le vaiſſeau ne rouloit pas autant, la pouppe & la proue ſouffroient encore de la force des vagues. Nous avons alors perdu de vue les montagnes de la Crimée, & nous avons été obligés de rétrograder un aſſez long eſpace de chemin, étant contrariés par un vent de ſud-eſt, qui ſouffloit avec violence.

Le vent continuoit à varier à chaque inſtant, & les gens de l'équipage étoient excédés de fatigue à force de changer la direction des voiles. Vers le ſoir, nous nous ſommes trouvés environnés de treize vaiſſeaux : à minuit le vent a recommencé à ſouffler avec une grande violence, & les vagues à s'agiter encore plus fortement. Il m'a été impoſſible de dormir, je fuis tombé du pont dans la felouque où mon Juif étoit couché. J'ai frémi en voyant les ondes agitées s'élever auſſi haut que les montagnes ; j'ai cru qu'elles alloient enfoncer le vaiſſeau : tantôt elles l'élevoient juſqu'aux nues, & elles le re-

plongeoient enſuite avec un bruit égal à celui du canon dans les plus profondes abymes. Le mugiſſement de la mer, le ſifflement du vent, le bruit des mâts, & les cris des officiers & des équipages rendoient cette ſcene encore plus épouvantable. Il ſembloit que la mer ne pouvoit jamais être plus agitée, ni les vagues s'élever plus haut: cependant dans l'après-dîné elles ont paſſé par-deſſus le pont; & comme on étoit occupé à tourner la voile du grand hunier, un coup de mer a mis tout l'arriere du vaiſſeau ſous l'eau. Heureuſement une ſeconde vague l'a relevé, & jeté ſur l'autre bord. Un eſclave s'eſt écrié, nous faiſons eau; il ſe trouvoit réellement que ce bon vaiſſeau de guerre en avoit une voie à l'un des côtés, par où elle entroit avec abondance. Les cris de ceux qui étoient ſous l'entrepont, étoient effrayans & horribles à entendre. La voie d'eau a bientôt été réparée, les charpentiers l'ayant facilement découverte. Mon cheval qui venoit de crever a été jeté à la mer. Cette perte m'étoit peu ſenſible, j'ai été beaucoup plus alarmé d'un autre événement. Mon Juif, qui juſqu'alors n'avoit fait que pleurer & prier, s'étant apperçu que j'étois ſans caftan, & que je n'avois que ma fourrure ſur le corps, m'a averti que je ferois bien de le mettre, attendu qu'il faiſoit très-froid. Je me ſuis rappellé que je l'avois laiſſée le matin ſous mon oreiller, lorſque la peur m'avoit obligé de quitter la chambre, & que ma bourſe y étoit. J'ai donc été promptement le chercher; mais qu'on juge de mon effroi au milieu des dangers dont nous étions menacés, lorſque je n'y ai trouvé ni l'un ni l'autre. Ma bourſe contenoit en or &

en argent, la valeur d'environ quarante piaſtres, ainſi que mon cachet. J'ai ſur-le-champ fait part de cette perte au maître charpentier : il m'en a témoigné ſon regret, & m'a promis qu'il feroit les récherches les plus exactes. Je l'ai fait crier par tout le vaiſſeau par le crieur public, comme ſi je l'avois perdue, promettant quatre ſequins à celui qui me la rapporteroit, ou qui pourroit m'en donner quelqu'information.

J'en ai auſſi prévenu le tſchauſch, qui en a parlé au capitaine. Celui-ci a voulu ſur-le-champ ſavoir ſur qui tomboient mes ſoupçons, & vouloit faire fuſtiger tous les charpentiers. J'avoue que j'avois de fortes raiſons pour accuſer le frere du maître charpentier & un mouſſe ; il m'a paru qu'il ſeroit dangereux de les charger de ce vol, & de les faire punir en conſéquence ; car en ſuppoſant, comme cela étoit très-poſſible, qu'ils n'en fuſſent pas coupables, j'aurois révolté tout l'équipage contre moi, & me ſerois expoſé ſans néceſſité. J'ai donc jugé à propos de taire mes conjectures ; & par la ſuite, malgré toutes les peines que je me ſuis données, il m'a été impoſſible de découvrir le voleur. Je ne ſache rien dans tout le cours de ma vie, qui m'ait plus chagriné que cet indigne larcin, ſur-tout dans un moment où nous avions à chaque inſtant la mort devant les yeux.

La nuit a été encore plus terrible que le jour ; les matelots ont été obligés de la paſſer à leur poſte ſans dormir. La moitié de l'équipage étoit attaqué du mal de mer.

Le 4 octobre il n'y avoit encore aucune apparence que cette affreuſe tempête s'appaiſât. Il eſt

mort un Turc pendant la nuit : après qu'on a eu lavé le corps près de deux heures sur le pont, & qu'on l'a eu fait passer devant la tschamy, (1) on l'a jeté à la mer. Aucun chrétien n'auroit osé regarder cette cérémonie. Les Turcs croyoient qu'après s'en être acquittés, la tempête cesseroit ; ils se sont cependant trompés. Quelques-uns ont jeté dans la mer des agneaux qu'ils avoient égorgés, des boucs, des pots pleins de beurre, & autres choses de cette espece ; & j'ai même craint qu'à la fin mon Juif ne devint à son tour une victime sacrifiée à la fureur des flots. (2)

Vers le midi, plusieurs oiseaux sont venus se poser sur le vaisseau, ce qui m'a fait présumer que nous n'étions pas éloignés de terre.

Dans l'après-dîné, un esclave qui étoit grimpé tout au haut du mât, a vu terre ; plusieurs de ceux qui étoient à bord, lui ont donné quelque chose pour le payer de cette bonne nouvelle.

Je lui ai mis avec plaisir une demi-piastre dans

---

(1) *Tschamy* est ordinairement le nom que les Mahométans donnent à la maison de Dieu ; les Francs la nomment *mosquée*.

(2) Les Turcs sont si crédules & si bigots, que dans une tempête ils jettent à la mer tout ce qui se présente. Ils ne se font aucun scrupule d'offrir un Juif pour victime, lorsqu'il a le malheur en pareille circonstance de se trouver sur leur vaisseau. L'on m'a assuré que dans une pareille occasion une femme Grecque, dangereusement malade, malgré toutes les représentations de son mari, fut liée sur une planche, & livrée à la fureur des flots.

la main ; ce qui auroit pu me cauſer du chagrin, parce que le capitaine ne lui a pas donné davantage. Cet eſclave s'appelloit Don Pedre, & étoit Piémontois ; c'étoit lui auſſi qui avoit le premier reconnu la voie d'eau : il s'aventuroit le plus toutes les fois qu'il étoit queſtion d'amener les voiles, & il entendoit mieux la manœuvre que les officiers : c'étoit preſque ſur lui ſeul que le reis-bacha ſe repoſoit. On a commencé alors à découvrir la terre, qui ſe montroit comme une nuée ; enſuite & graduellement, on a découvert les montagnes de l'Aſie mineure. Les gens de l'équipage ont d'abord cru que c'étoient les environs de Conſtantinople ; & un officier qui étoit monté à la tête du mât, prétendoit reconnoître, au travers de ſa longue vue, le canal & les vaiſſeaux qui s'y trouvoient. Nous avions cependant été pouſſés fort loin dans l'eſt de l'Aſie mineure. Lorſque nous avons été plus proches des montagnes, nous avons vu dans le lointain pluſieurs galions, & enſuite tout près de nous le vaiſſeau marchand, avec lequel je m'étois d'abord arrangé, que le vent pouſſoit vers le cap.

Quelques-uns de ceux qui avoient des lunettes, ont obſervé qu'il avoit jeté pluſieurs effets à la mer, & peu après nous avons reconnu des planches & des tonneaux qui flottoient ſur l'eau, & venoient de notre côté. Comme le reis-bacha étoit toujours dans l'idée qu'il ſe trouvoit près du canal, il a cru qu'il ſeroit trop téméraire de chercher à y entrer de nuit, & a préféré de la paſſer à la mer. En conſéquence il a conſervé ſon grand & ſon petit hunier, pour ſe ſoutenir autant qu'il pourroit en haute mer. Nous avons apperçu une

frégate, & avant la nuit elle s'eſt approchée de la côte. Elle étoit à notre avant : elle a fait quelques ſignaux de détreſſe : nous étions à environ une demi-lieue de ſon travers, lorſqu'elle a été engloutie par les vagues, & a tout-à-fait diſparu. Il eſt vraiſemblable que tout l'équipage a eu le même ſort, & que perſonne ne s'eſt ſauvé.

Ce terrible ſpectacle a entiérement abattu le courage de nos gens. La fureur des vagues a paru augmenter avec la nuit ; la majeure partie des matelots dormoient ; rien de plus affreux que les cris que pouſſoient les officiers & les hampartſchi, (1) pour les appeller au travail : ils étoient cependant inutiles. Vers le minuit on a amené le grand hunier, que le vent avoit déchiré ; ce qui ne s'eſt pas exécuté ſans peine : nous avons laiſſé le petit hunier, & l'avons aſſuré le mieux qu'il a été poſſible. Il a fallu que 24 hommes ſe deſtinaſſent au gouvernail, (2) qui étoit placé dans la grande chambre, pour ſe relever tour à tour. De cette façon le vaiſſeau a été pouſſé pendant toute la nuit, juſqu'au ſoleil levant, le long des côtes de l'Aſie mineure.

---

(1) *Hampartſchi*, ce ſont ſur les gros vaiſſeaux, les chefs des diviſions de l'équipage qui ſont de quart.

(2) La plupart des vaiſſeaux Turcs ont leur gouvernail dans la ſeconde ou grande chambre ; par conſéquent il eſt moins maniable, & il faut plus de monde pour s'en rendre maître. Sur les vaiſſeaux chrétiens, le gouvernail eſt placé ſuivant la nouvelle méthode en haut ſur le pont, & il ne faut que quelques matelots pour tourner la roue qui le dirige.

Alors ceux seulement, auxquels le pilote donnoit des directions pour la conduite du vaisseau, & l'iman (l'aumônier) sont restés à leurs postes. Ce dernier prioit à haute voix, & exhortoit l'équipage à en faire de même, quand une furieuse vague est venue se briser contre notre navire. Au moment que le jour commençoit à paroître, le ciel qui avoit été jusqu'alors très-couvert, s'est éclairci peu à peu, & le vent a un peu diminué.

Les officiers, qui étoient si ignorans qu'ils ne connoissoient pas la route de Constantinople, ont tenu conseil; & comme un vaisseau se trouvoit en vue, on faisoit tous ses efforts pour le joindre. Nous avons tiré deux coups de canon, auxquels il a répondu d'un seul; signal qui nous faisoit connoître qu'il savoit le chemin. Le vent qui, autant que j'en ai pu juger, étoit nord est, se trouvoit nous être plus favorable: nous avons continué à nous approcher, & avons constamment suivi notre camarade.

Sur le minuit nous avons revu de nouveau les montagnes, que les officiers avoient prises la veille pour l'entrée du canal; & comme le vent continuoit à nous être favorable, & que les vagues irritées poussoient le vaisseau en avant, nous avons peu à peu perdu de vûe les côtes de l'Asie, & avons jugé par notre position vers le soir, que nous étions peu éloignés des Dardanelles; en conséquence nous avons soigneusement suivi le cours le plus direct.

A la fin nous avons apperçu les deux feux (lanternes) que l'on allume à l'entrée du canal; l'un du côté d'Europe, & l'autre de celui d'Asie, que l'on découvre de très-loin en mer, & sans lesquels on

on risqueroit beaucoup en voulant l'enfiler de nuit. Nous étions tout-à-fait délivrés de la tempête, & nous y sommes heureusement entrés le 6 octobre dans la nuit, avec beaucoup de précautions.

Je venois de connoître par expérience combien la mer Noire étoit dangereuse; tant que la tempête avoit duré, il m'avoit été impossible de fermer l'œil. On peut croire que cette premiere nuit, après tant de peines, m'en dédommagea par un sommeil tranquille & restaurant.

Nous avons reconnu le lendemain matin la plus grande partie des vaisseaux de la flotte, qui étoient à l'ancre, & nous avoient devancés d'un jour. J'ai appris que le capitan-bacha à son arrivée avoit été arrêté par le bostangi-bachi, qui l'avoit conduit dans sa felouque à Constantinople, & que la flotte devoit rester où elle se trouvoit jusqu'à ce qu'elle eût reçu de nouveaux ordres du grand-seigneur. Tous les capitaines se sont rendus à Constantinople, pour s'y procurer de l'argent, pour appaiser leurs équipages mécontens, qui murmuroient de ce qu'ils n'avoient pas été payés depuis long-tems.

J'ai été curieux de voir hisser la grande chaloupe hors du vaisseau, mon tschausch m'a placé sur une des galeries; les officiers se sont emportés contre moi & contre mon juif, qui étoit à mes côtés. Ils ont dit que nous avions fait des présens au capitaine, pour qu'il nous prît à bord de son vaisseau, afin d'arriver sûrement à Constantinople, & que nous y rendissions compte de tout ce qui se seroit passé. Tous ces beaux raisonnemens étoient à l'ordinaire accompagnés de malédictions.

Je me ſuis gliſſé dans ma chambre, & ai fait dire à mon tſchauſch, que je croyois avoir tout à craindre de l'équipage, & que je deſirerois me rendre à Conſtantinople. Il eſt venu tout de ſuite me trouver, a été fort ſurpris lorſque je lui ai raconté ce qui venoit de m'arriver. Il m'a réitéré les promeſſes qu'il m'avoit précédemment faites d'avoir tout le ſoin poſſible de ma perſonne. Quoiqu'on eût pour lui la plus haute conſidération, je n'ai pas cru pouvoir aſſez y compter pour être tranquille: j'ai donc perſiſté dans ma réſolution, & il m'a offert de m'accompagner ſur-le-champ. Nous nous ſommes en conſéquence embarqués dans un bâtiment léger, & j'ai laiſſé mon juif à bord du vaiſſeau de guerre, pour avoir ſoin de mes effets.

Lorſque les gens de l'équipage ont ſu que je voulois être conduit chez le miniſtre impérial, ils nous ont montré, en paſſant, ſa maiſon de campagne ſituée à *Darapia*. Nous y ſommes deſcendus, mais nous n'y avons rencontré que les janiſſaires qui y étoient de garde: ce ſont eux qui m'ont les premiers appris que l'internonce impérial M. de B** étoit mort, & que le chargé d'affaires ſe trouvoit à Conſtantinople.

Dès que nous avons eu paſſé les Dardanelles, j'ai découvert le ſerrail, & peu après Conſtantinople dans une ſituation très-agréable; & après un voyage de trois heures, nous avons mis à terre à Péra. Mon tſchauſch, qui connoiſſoit parfaitement toute la ville, m'a conduit, à ma priere, tout de ſuite à l'hôtel du miniſtre, où je n'ai pas tardé à voir M. D. T. le chargé d'affaires. La maniere dont lui & ſes gens m'ont

reçu ne s'eſt point trouvée conforme aux eſpérances que j'en avois conçues ; & comme je ne dépendois en aucune façon de lui, j'ai cru pouvoir me diſpenſer par la ſuite de le voir ſouvent. L'interprete impérial le V. N. N. m'a très-bien accueilli, & il a pouſſé la complaiſance juſqu'à me loger chez lui, où il m'a gardé pluſieurs jours, en attendant que j'euſſe trouvé un logement. J'ai auſſi rencontré le brave hadgi muſſa, qui a été enchanté de me revoir en bonne ſanté, & heureuſement arrivé.

Il falloit attendre que la flotte fût entrée dans le port, pour pouvoir débarquer mes marchandiſes & mes effets. Le vent étoit violent ; elle n'avoit point encore reçu d'ordre de la cour ; ce qui me faiſoit craindre un long retard. Il m'a paru en conſéquence qu'il ne ſeroit pas prudent de laiſſer mon argent à bord du vaiſſeau. J'y ai donc retourné, & me ſuis embarqué de nouveau ſur le canal avec un janiſſaire, pour l'aller chercher, ainſi que quelques effets dont je ne pouvois me paſſer. Pour plus de ſûreté, j'ai tout fait apporter ſecrétement dans notre khan ; & quoique le vent fût encore très-violent, je ſuis arrivé heureuſement à Topana (1).

Le 14 octobre, la flotte eſt entrée dans le port au bruit du canon que l'on n'a pas épargné. Le lendemain le tſchauſch m'a apporté mes effets,

(1) *Topana* eſt regardé comme un des fauxbourgs de Conſtantinople : il a pris ſon nom de la fonderie de canons que le bacha comte de Bonneval y a établie. Elle eſt ſituée vis-à-vis du ſerrail.

qu'il avoit fait paſſer à la douane comme lui appartenans. Je l'ai payé de ſa peine, & lui ai de plus fait préſent de quelques-unes de mes marchandiſes. Il étoit Turc, & par conſéquent inſatiable : il m'a quitté très-peu ſatisfait, & a été tout de ſuite s'adreſſer à M. V. Fr. & à M. H**, pour qu'ils m'engageaſſent à lui donner davantage.

Mon juif m'a auſſi quitté, ſans prendre congé; après que je lui ai payé ce dont nous étions convenus, il m'a emporté pluſieurs bagatelles. Il m'avoit été recommandé à Bachtſieſaray par le mupliti, & par d'autres perſonnes, qui me l'avoient donné pour intelligent & honnête homme. Il eſt vrai que, pendant tout le voyage, je n'ai eu aucune raiſon de me plaindre de ſa fidélité ni de ſa conduite. Je ſuis d'ailleurs encore indécis, s'il avoit entrepris ce voyage par avarice, paſſion ſi commune à ſa nation, ou par légereté.

J'ai cherché alors à me lier avec les Francs, & j'ai trouvé que leurs manieres n'étoient rien moins que ſociables.

Ils ſont groſſiers, ſe défiant les uns des autres, & vivant même peu civilement entr'eux.

J'ai rencontré, au moment que je m'y attendois le moins, l'ancien médecin du ſeraskir-bacha à Kaffa, qui m'a conduit ſur-le-champ chez ſon frere, qui eſt un des premiers médecins du ſerrail. Celui-ci ayant appris que j'avois témoigné quelque conſidération & fait politeſſe à ſon frere à Kaffa, m'a fait l'accueil le plus obligeant. Lui & ſa femme ont eu pour moi toutes ſortes d'égards & d'attentions; & par ſon moyen, j'ai

eu occaſion dans la ſuite de voir tout ce qu'il y avoit de remarquable à Conſtantinople.

Dans ces entrefaites, j'ai été informé que le ci-devant conſul, ou plutôt miniſtre, à la cour de Tartarie, M. le baron de Tott étoit venu avec ſa famille par terre à Péra. Je lui ai ſur-le-champ rendu viſite : il m'a témoigné la plus grande ſatisfaction de me voir heureuſement arrivé, & m'a fait le récit de ſes malheurs.

D'abord après la mort du chan de Crimée, (*Gereys*) à Cauſchan, les Murſes & les autres Tartares qui avoient été fort attachés à leur prince, ont attribué toute la faute de cette mort au baron, & ils ont prétendu que c'étoit ce miniſtre qui avoit engagé leur chan à entreprendre cette malheureuſe expédition contre les terres de la Ruſſie, au retour de laquelle ce prince étoit tombé malade, & mort ſubitement. Les Tartares avoient en conſéquence attaqué ſon hôtel à Cauſchan. Lui & ſes gens s'étoient cependant dérobés à leur fureur par la fuite, & avoient été obligés de tout abandonner. Le conſul lui-même ſe tint caché trois jours & trois nuits dans une caverne, d'où il fut tiré par un vieux Tartare qui lui étoit reſté attaché ; il l'avoit mis ſur ſon chariot qui l'avoit enſuite heureuſement tranſporté à Conſtantinople. Le reſte de ſes gens s'étoient diſperſés ; il n'a ſur-tout jamais été poſſible de ſe procurer aucune nouvelle de ſon ſecrétaire : on n'a pu ſavoir ce qu'il étoit devenu. Par la ſuite, le baron autrement le chevalier de Tott s'eſt rendu très-célebre par la maniere dont il a fortifié les Dardanelles, & il a eu un traitement très-conſidérable du grand-ſeigneur.

Constantinople n'ayant pas le moindre attrait pour moi, je cherchois en conséquence à accélérer mon voyage. Plusieurs personnes m'ont déconseillé de l'entreprendre par terre, attendu que les troupes Turques, chassées par les Russes de la Moldavie & de la Valachie, rendoient les chemins très-dangereux. J'ai donc résolu de préférer la route par mer, & j'ai cherché un vaisseau destiné pour Trieste, ou pour quelques-uns des ports de la mer Adriatique. Je n'en ai trouvé qu'un qui étoit Suédois, nommé le Franc-Maçon, qui devoit mettre à la voile au premier bon vent pour Livourne, en passant par Smyrne. J'ai fait connoissance avec le capitaine nommé Jean-Henri Wichs, qui m'a paru un homme raisonnable, & m'a demandé pour le passage & la nourriture un prix assez modique.

Après voir mis mes affaires en ordre, & avoir attendu quelques jours, il a fallu m'embarquer subitement, le vent paroissant vouloir devenir favorable: cependant à peine avons nous été rendus à bord, qu'il a changé, & est devenu violent, ce qui nous a engagés, le capitaine & moi, à retourner à Péra dans notre ancien logement.

En attendant un vent favorable, je me suis souvent fait conduire de Galata à Constantinople avec Hadschi Mussa pour y voir encore ce qui méritoit de l'être. Il ne nous est jamais rien arrivé de désagréable, à l'exception de la dernière fois, que quelques haratschis (1) nous ont

(1) Les *haratschis* sont des Turcs qui reçoivent le tribut que l'on nomme *haratsch*, qu'ils exigent pour

arrêtés, pour voir notre quittance de capitation. Trois de ces meſſieurs, en apprenant que j'étois Allemand, m'ont laiſſé paſſer; mais le quatrieme n'a pas voulu me croire ſur ma parole. Ne pouvant lui montrer mon paſſeport que j'avois laiſſé à bord du vaiſſeau, il a fallu que je le ſuiviſſe au bureau de la capitation. Le bacha qui y préſidoit s'eſt à peine donné le tems d'écouter mes raiſons, & a ordonné tout de ſuite qu'on me conduiſît en priſon, puiſque je n'avois ni paſſeport ni janiſſaire avec moi.

Je lui ai montré ma bourſe, & lui ai offert de dépoſer ce qu'il ordonneroit juſqu'à ce qu'il vînt quelqu'un de chez le miniſtre me réclamer. Là-deſſus il a exigé deux pieces d'or nommées *altun*, & m'a dit de me retirer.

Avant que j'aie été rendu à Péra, pluſieurs perſonnes y étoient déjà inſtruites de mon aventure. M. H. m'a donné ſur le ſoir un de ſes domeſtiques pour m'accompagner au bureau de la capitation, afin de certifier l'authenticité de mon paſſeport que j'avois été chercher dans cet intervalle.

---

le grand-ſeigneur de toutes les perſonnes qui habitent l'empire Turc. Ils donnent un petit morceau de papier jaune, où le nom de l'empereur eſt écrit, ainſi que celui de la perſonne & la date du jour que la capitation a été acquittée. Ce billet ſe nomme *haratſch-kchat*. Un homme riche paie onze piaſtres, celui dont la fortune eſt moyenne 7 piaſtres & demie, & celui qui vit de ſon travail 5 piaſtres par an. Tous ceux qui ſont ſous la protection de quelque miniſtre étranger, en ſont exempts.

A peine avons nous été entrés, qu'un des commis m'a rendu les deux altuns, en me faisant des excuses accompagnées de quelques exhortations. J'ai reçu assez froidement les unes & les autres. Cette nation commençoit avec raison à me devenir odieuse.

CHAPITRE XVIII.

Voyage de Constantinople à Smyrne.

DÈS que la *tramontane*, autrement dite le vent du nord a commencé à s'appaiser, je me suis rendu le 21 à bord de bonne-heure, suivi de quelques amis qui ont bien voulu m'accompagner. Vers le soir nous avons mis à la voile en saluant de notre canon, en même tems que plusieurs autres vaisseaux marchands. Nous sommes sortis du port, & sommes arrivés le 23 avec un vent favorable sous les Dardanelles de la mer Blanche, en compagnie de plusieurs bâtimens François & Raguſions. Nous avons été obligés de louvoyer, & de pousser différentes bordées, avant de trouver un bon fond à jeter l'ancre.

J'ai été avec le capitaine à terre au château des Dardanelles, situé en Asie. Il est placé près de la mer, & a du côté de la terre un large fossé plein d'eau, qui commence au canal, & en fait tout le tour. Il a de hautes murailles, avec des tours qui sont couvertes du côté de la terre par quelques bastions en pierre qui m'ont paru très-

foibles & tombant en ruines. En paſſant ſous la porte qui eſt du côté de la mer, j'ai vu les canons deſtinés à défendre l'entrée du canal. Ils ſont pour la plus grande partie de fer : & tous d'un calibre prodigieux. Ils ne ſont point poſés ſur des affûts, mais ſur une élévation de terre, ou ſur des ſupports compoſés de poutres, & on les a fixés dans le mur, afin de porter plus juſte ; en conſéquence une partie des canonniers doit être placée en-dedans, & l'autre en-dehors, pour charger & mettre le feu. Le nombre des maiſons ou pour mieux dire des cabanes qui s'y trouvent ; peut, ſelon mon eſtimation, aller à trois cents, la plupart habitées par des janiſſaires & leur famille : devant ce château eſt un long banc de ſable que l'on peut traverſer à la marée montante avec d'aſſez groſſes chaloupes.

Le ſecond château des Dardanelles, placé à l'oppoſite du premier du côté d'Europe, m'a paru un peu plus fort. Il eſt ſur une hauteur, ſur laquelle eſt conſtruit un fort flanqué de quatre groſſes tours. Nous nous ſommes arrêtés quelques heures chez le conſul François ; & lorſque le capitaine a eu fini ſes affaires, nous nous ſommes fait reconduire à bord. Il a fallu nous ſoumettre à une viſite ſévere ; enſuite nous avons fait voile le 25 des Dardanelles ; (1) mais les brouillards & la pluie

(1) La forteresse ſituée en Aſie eſt déſignée par quelques écrivains ſous le nom d'*Abidos*, & celle de l'Europe ſous celui de *Seſtos* : on les déſigne encore, la premiere par château de Natolie, & l'autre par château de Romanie.

nous ont obligés vers le midi de mouiller de nouveau près les châteaux, ce qui a été fort heureux pour nous. Avant la nuit nous avons eſſuyé une violente tempête, qui a duré juſqu'au matin. Ces châteaux, (1) dont l'un eſt en Aſie, & l'autre en Europe, me paroiſſent un peu mieux fortifiés que ceux des Dardanelles; ils ont auſſi été bâtis plus tard. Le canal y eſt un peu plus étroit : conſéquemment l'artillerie atteint plus facilement d'un côté à l'autre.

Après le ſoupé, le capitaine m'a demandé ſi j'avois du courage. Je ne ſavois point ce que cela ſignifioit, & où il vouloit en venir. Je lui ai cependant répondu qu'oui, lorſque le cas l'exigeoit. Là-deſſus il m'a confié qu'il craignoit une révolte de la part de ſon équipage, & qu'il ne s'en promettoit rien de bon. On l'avoit choiſi à Conſtantinople pour remplacer le capitaine qui y étoit mort. Quoiqu'il fût né en Suede, il avoit dès ſa jeuneſſe ſervi les Anglois, & c'étoit alors pour la premiere fois qu'il naviguoit ſous le pavillon Suédois; ce qui faiſoit que l'équipage, qui avoit demandé au miniſtre à Conſtantinople, de leur donner le pilote pour chef, lui obéiſſoit à regret. Il n'avoit perſonne dans ſon parti que le pilote; tous les autres étoient de très-mauvais ſujets.

Ils ſavoient qu'il avoit pluſieurs caiſſes d'argent deſtinées pour Smyrne, qui étoient dans la cham-

(1) Le ſultan Mahomet IV fit conſtruire dans l'année 1658 deux autres châteaux à l'extrémité du canal, auxquels on donna le nom des nouvelles Dardanelles. Le canal n'a dans cet endroit qu'un quart de lieue de largeur.

bre; il étoit en conséquence très-possible qu'ils tentassent de se révolter, & qu'ils l'assassinassent ainsi que moi, pour empêcher que je ne les trahisse, & se sauvassent avec le vaisseau. Il m'a donc prié d'abandonner ma chambre, & de venir coucher dans la sienne.

Il y a fait tout de suite tendre un hamac propre pour moi; toutes les armes ont été chargées; tout a été préparé; & le passage qui conduit à la chambre des provisions, a été cloué; outre cela, les trois fortes portes qu'il falloit passer avant d'arriver sur le pont, ont été fermées au verrouil, & barricadées par derriere avec des poutres; & l'on a pris toutes les précautions imaginables pour pouvoir se défendre. Le capitaine n'a pas fermé l'œil de toute la nuit; pour moi, quoique le vaisseau ait sans cesse roulé, j'ai beaucoup mieux dormi, me trouvant plus à mon aise dans mon hamac que dans la chambre que j'avois d'abord occupée; & tout a été fort tranquille tant cette nuit que les suivantes.

Le tems s'étant enfin éclairci, nous avons levé l'ancre le 26 du grand matin, & en deux heures nous nous sommes trouvés hors du canal de la mer Blanche & dans la Méditerranée. Nous avons bientôt eu perdu de vue le lieu où l'on prétend que Troie étoit jadis située, & nous avons successivement découvert plusieurs des isles de l'Archipel. Celle de Ténédos, où nous sommes encore arrivés le même soir, se trouvant devant nous, nous nous y sommes arrêtés pour y charger du vin & y prendre deux marchands Grecs qui étoient du nombre de ceux qui avoient frété notre vaisseau.

Cette isle a trois lieues d'Allemagne de circonférence, elle produit en abondance un vin excellent qui a beaucoup d'affinité avec le bourgogne : on le transporte dans tout le Levant.

Auprès du port est une petite ville, dont les cabanes sont pour la plupart habitées par des Grecs, qui sont de très-grands fripons. Le château, situé sur une petite hauteur, paroît avoir des murailles & des tours fort épaisses : malgré cela il est très-caduc. (1)

Il a fallu remorquer le vaisseau dans le port, qui est fort étroit, & entouré de rochers. Lorsque nous y avons une fois été entrés, le capitaine a affourché son vaisseau sur quatre ancres, deux à l'avant & autant à l'arriere. Elles nous ont été fort utiles contre la tempête, que nous avons essuyée plusieurs jours de suite, les vents ayant soufflé de différens côtés.

Comme notre navire étoit aussi gros qu'un vaisseau de guerre, & montoit 36 canons, le commandant Turc de l'isle a cru que nous étions Russes. Il nous a fait dire le lendemain de notre arrivée par le consul François (2), au capitaine & à moi, de nous rendre au château. Nous n'avons pas tardé à le tirer de son erreur. Il a témoigné

(1) Cette isle, lors du siége de Troie, fut, à ce qu'on prétend, le lieu où la flotte Grecque se rassembla.

(2) La France entretient un consul dans chacune des isles de l'Archipel : ceux cependant qui en remplissent les fonctions dans ces petites isles, ont des appointemens si modiques, qu'ils y font souvent une pauvre figure.

qu'un présent lui seroit agréable : le capitaine l'a satisfait sur-le-champ, en lui envoyant une mauvaise pipe & une longue vue. Malgré cela, il a cru qu'il étoit de sa dignité de se montrer en état de défense. Celle du château consistoit en un canon & demi, il en a fait braquer un contre le vaisseau, ce qui n'a pas laissé que de nous faire rire.

Entre le 28 & le 29 d'octobre, nous avons essuyé une tempête dans toutes les formes. Le vent a d'abord été nord-oueſt, continuellement mêlé de grêle ; ensuite il a soufflé de tous les points du compas. La premiere nuit, le vaisseau a été tellement balotté, qu'on ne pouvoit se tenir ni debout, ni couché.

Quoique le capitaine eût pris avant la nuit toutes les précautions possibles en faisant désagréer les mâts, baisser les vergues, & assujettir le vaisseau avec deux forts cables aux rochers ; il craignoit encore que les ancres & les cables ne vinssent à se rompre, & que son beau navire ne fût brisé contre les rochers. Il a juré que, si cela arrivoit, il renonceroit pour toujours à la mer.

Dans le canal de Ténédos, entre cette isle & la terre-ferme, se trouvoient trois gros vaisseaux François, & un Turc de caravane, qui ont perdu leurs ancres & leurs cables. Nous les avons vus par le moyen de leurs feux avant minuit, chassés & voguant le long de Ténédos. Au point du jour deux des François ont laissé tomber l'ancre sous l'isle ; mais le Turc étoit tout près d'un écueil au milieu du canal, il avoit perdu tous ses mâts. Lorsqu'il a fait un peu plus clair, le

troisième François & le Turc on tiré plusieurs coups de canons pour demander du secours. Le dernier, vraisemblablement par inadvertance, & ne sachant pas ce qu'il faisoit, nous a envoyé un boulet qui est tombé tout près de nous.

Nous avons apperçu, au moyen de nos lunettes, un grand nombre de Turcs sur le pont; & l'après-midi, la tempête s'étant un peu appaisée, & les vagues n'étant plus aussi irritées, ils ont mis leur grande chaloupe à la mer, & ont employé toute cette journée & la suivante à se sauver à terre.

L'un des François avoit une voie d'eau, il avoit d'ailleurs perdu deux de ses ancres; dès que la mer a été tranquille, notre capitaine a envoyé quelques-uns de ses matelots à son secours, qui l'ont aidé à se réparer, & ont heureusement retrouvé ses ancres; après quoi le vent étant favorable, il a fait voile.

Comme nous avions depuis long-tems notre chargement de vin, le capitaine n'attendoit plus qu'un bon vent pour quitter ce port. Il a dans cet intervalle acheté plusieurs milliers d'ockas de vin, qui est ici très-bon & peu cher, afin de profiter de cette occasion pour faire quelque profit. Les matelots, ou plutôt le freteur ont eu la méchanceté, dans la route d'ici à Smyrne, de percer un tonneau tout neuf, de la contenance de mille ockas, & de le faire couler. Le capitaine a eu beau faire les plus exactes recherches, il n'a pu rien découvrir, & il a fallu qu'il souffrît cette perte. Il me conseilloit aussi d'acheter du vin, pour le vendre à Smyrne, & gagner quelque chose dessus. Comme cette affaire

ne m'a pas paru bien avantageuſe, je m'en ſuis diſpenſé.

Sur ces entrefaites, quelques-uns des Turcs dont le vaiſſeau avoit péri, ont demandé à s'embarquer avec nous pour Smyrne: j'ai fort exhorté le capitaine à ne point s'en charger, attendu que ces gens revenoient de la guerre, qu'ils étoient pour la plupart Arabes, & qu'il y en avoit beaucoup parmi eux qui étoient de francs coquins. Cependant, pour gagner quelqu'argent, il a pris quarante de ces miſérables à bord; mais par mon conſeil, il a fallu qu'ils lui remiſſent toutes leurs armes, & payaſſent d'avance le prix convenu. Il s'en eſt trouvé pluſieurs qui n'ayant rien au monde, ont paſſé gratis, & auxquels, lorſqu'ils aidoient l'équipage & travailloient à la manœuvre, le capitaine faiſoit diſtribuer journellement du pain & de la viande.

Lorſque le vent a été favorable, on a toué le vaiſſeau hors du port. Cette opération nous a fait perdre une journée entiere. La nuit du 11 au 12 décembre, nous avons quitté l'iſle de Ténédos, & nous nous ſommes trouvés le 12 à midi près de l'iſle de Mételin, à la côte de laquelle nous avons apperçu les débris d'un gros vaiſſeau qui avoit été briſé: nous en avions vu auparavant deux ſemblables près de Ténédos.

Nous avions un gros ſinge ſur le vaiſſeau, qui ſauta de lui-même dans la grande chaloupe attachée à l'arriere du vaiſſeau. L'agitation continuelle des flots l'empêchant d'en ſortir & de regagner le navire, il s'eſt mis à pleurer amérement: à la fin il eſſaya de ſauter ſur la corde qui tenoit la chaloupe, mais une vague l'en a

débuſqué, & l'a plongé dans la mer. Il nagea quelque tems à la ſuite du vaiſſeau : à la fin, n'en pouvant plus de fatigue, il ferma les yeux, plongea, & fut noyé un inſtant après.

Le capitaine & ſes gens ont été très-fâchés de cet accident : ce ſinge faiſoit tout l'amuſement du vaiſſeau, il imitoit les matelots dans toutes leurs fonctions.

Malgré les vents contraires, qui ont conſtamment ſoufflé, ainſi que les calmes (ces derniers régnoient ordinairement pendant la nuit), nous ſommes enfin arrivés dans le golphe de Smyrne, où nous avons encore eſſuyé une petite tempête. J'y étois ſi bien accoutumé, que je n'ai pu m'empêcher de rire de la poltronnerie des Turcs, qui prioient & pouſſoient des cris toutes les fois que le vaiſſeau penchoit ou rouloit. Nous avons été à la vue de Smyrne le 16 décembre ; mais le vent contraire nous a obligés de mouiller près du banc de ſable qui ſe trouve dans le voiſinage de la forteresſe.

Cette forteresſe eſt ſituée à environ onze milles turques, ou à un mille à peu près d'Allemagne, de la ville, à la droite de l'entrée du port, auquel on donne aſſez communément le nom de rade ; c'eſt un vieux édifice de quelqu'apparence, tombant en ruines, à cauſe du banc de ſable voiſin, qui fait que l'entrée du port a à peine un quart de lieue de large, d'où il ſeroit facile de foudroyer le côté oppoſé.

Le 18, nous avons jeté l'ancre devant Smyrne, où notre vaiſſeau devoit charger des productions du pays. Comme la ville étoit encore éloignée de quelques milles turques, j'ai reſté, à cauſe de la

la pluie qu'il faiſoit tout le jour, à bord: le lendemain je me ſuis rendu à terre avec mon capitaine.

J'ai pris un logement à l'auberge hollandoiſe, chez van-der-Lanen. Mes hôtes étoient de bons vieillards honnêtes gens, à qui je payois pour la table & le logement une piaſtre par jour, quoique la chere ne fût pas des meilleures. Quelques jours après mon arrivée, j'ai été faire ma viſite au comte de Hochepied, notre conſul, qui eſt en même tems celui de Hollande, & à M. Dragalizza, auxquels j'avois été recommandé de Conſtantinople.

Ils m'ont très-bien reçu, j'ai mangé pluſieurs fois chez eux, & j'ai été invité au grand bal du jour de l'an, que le conſul a donné; il étoit magnifique, à la muſique près, qui étoit médiocre & telle qu'on l'a chez les Francs.

J'ai fait ici pluſieurs connoiſſances avec quelques compatriotes, & des capitaines Hollandois, qui m'ont ſouvent conduit ſur leurs vaiſſeaux, où j'ai eu occaſion de voir charger des cotons. La façon dont cela ſe fait, m'a paru aſſez ſinguliere. Les balles de cette marchandiſe qu'on achete à Smyrne, & qui peſent de 2 à 3 quintaux, ſont ſi fort preſſées avec des machines à cet uſage en les emballant, qu'elles n'ont pas plus de trois pieds de long, un & demi de large, & un & demi d'épaiſſeur, & elles ſont quelquefois placées dans un trou qui a à peine un pied de diametre. La majeure partie des vaiſſeaux marchands Hollandois, qui ſont ordinairement, à cauſe de cette deſtination, très-fortement conſtruits, en chargent de 1500 à 2000 balles. Malgré cela, les efforts qu'elles font en s'é-

largiſſant, déjoignent toujours les barreaux du pont & les coutures du vaiſſeau ; de ſorte qu'après qu'ils ſont entiérement chargés, on eſt obligé de les calfeutrer de nouveau.

Après qu'un vaiſſeau a été chargé de coton, ſi l'on vient à découvrir une voie d'eau, il faut pomper juſqu'à ce qu'il puiſſe atteindre un port, où on le met ſur le côté, & où l'on bouche la voie d'eau : il eſt impoſſible d'y parvenir par-dedans.

Dès le premier jour de notre arrivée, mon capitaine Suédois m'ayant prévenu que ſes affréteurs avoient pris le parti de ne point aller à Livourne, mais de charger pour la Hollande, & penſant qu'un ſi grand détour ne me convenoit pas, m'a offert une lettre de recommandation pour un capitaine Suédois, qui devoit arriver bientôt de Conſtantinople à Smyrne, où il devoit très-peu ſéjourner, & faire voile enſuite directement pour Ancone, en me diſant que ce capitaine étoit ſon intime ami, & un très-honnête homme. Cette nouvelle m'a fait beaucoup de peine ; j'étois fâché de me ſéparer de ce digne chef. Je lui ai demandé ce qu'il vouloit que je lui donnaſſe pour m'avoir conduit juſqu'ici. Il s'eſt contenté pour mon paſſage & ma nourriture, de quinze piaſtres. J'avois bu pendant ce long trajet pour le double à peu près de cette ſomme, en vin de Pontac à ſon bord, & j'avois été parfaitement nourri. Comme ſon vaiſſeau ſe nommoit le Franc-Maçon, & qu'il l'étoit lui-même, il vouloit m'engager à le devenir, d'autant plus que quelques conſuls & pluſieurs négocians de Smyrne l'étoient ; m'offrant de me recevoir à bord de ſon vaiſſeau, & de faire tous les fraix de réception, & du repas qui en eſt la ſuite.

Outre sa probité reconnue, & son amabilité, il étoit encore excellent marin. Il fut obligé de quitter Smyrne, sans pouvoir prendre congé de moi & de ses autres amis, par la raison que l'on va voir.

Les Turcs ayant eu avis que les affréteurs se proposoient de se rendre avec leurs marchandises à S. Pétersbourg, avis qui, à ce que j'ai appris depuis, n'étoit pas absolument sans fondement, ils s'adressèrent au muselin, (le gouverneur) pour le supplier de faire arrêter le vaisseau. Le capitaine & les affréteurs ayant été prévenus à tems de cette démarche, se transportèrent de nuit à bord, & le lendemain matin le vaisseau se trouvoit déjà hors de la portée du fort, & par conséquent à l'abri des poursuites du gouverneur de Smyrne. Le consul Suédois eut par la suite bien des tracasseries à essuyer à ce sujet.

J'ai trouvé dans cet intervalle un petit vaisseau à deux mâts, nommé le *Saint-Vincent*, destiné pour Trieste. Au commencement le capitaine n'a point voulu entendre parler de me nourrir : ordinairement la chere sur pareils bâtimens & sur les vaisseaux François, est très-mauvaise. A force de le presser, il m'a demandé pour la table & le passage une somme extravagante. Sur quoi ayant pris le parti de faire moi-même mes provisions, je suis convenu pour mon passage seul d'un prix fort au-dessous de sa premiere demande. J'ai encore été obligé d'attendre assez long-tems jusqu'à ce que ce vaisseau fût prêt à partir.

On parloit alors de guerre de toutes parts, & chacun étoit dans la crainte d'une prochaine

révolte: en conſéquence, tant les Francs que les Grecs ſe tenoient ſur leurs gardes. Il ſe trouvoit dans la ville quantité de ſcélérats, déſerteurs de l'armée, qui commettoient toutes ſortes d'excès, de crimes & de cruautés. Ils attaquerent le logis du conſul de France, & abattirent une terraſſe qu'il venoit de faire bâtir, parce qu'elle avoit vue ſur le quartier Turc.

Un coquin de Turc alla au logis d'un juif, où ayant rencontré derriere la porte une juive prête d'accoucher, il lui ouvrit le ventre avec ſon ſabre, de maniere que l'enfant tomba par terre, & que cette malheureuſe femme expira quelques minutes après. Il ſe retira très-joyeux, comme s'il avoit fait une belle action: perſonne n'oſa haſarder de l'arrêter.

Le fils de mon hôte, âgé de quinze ans, rencontra le ſoir un Turc qui le pouſſa de deſſus le mur dans la mer, où il ſe ſeroit ſûrement noyé, ſi pluſieurs Grecs n'étoient accourus à ſon ſecours.

Je ne finirois point, ſi j'entreprenois de raconter toutes les horreurs de ces barbares. Rien n'eſt plus méchant & plus cruel que la populace Turque.

La veille de notre départ, je me ſuis rendu avec mon capitaine chez le conſul de Raguſe, pour chercher notre patente: nous l'avons obtenue comme *ſporco*, malgré qu'on n'eût point entendu parler de peſte, quoique depuis quelques jours il fût mort plus de monde qu'à l'ordinaire. Voici quel en a été le prétexte. Il ſe trouvoit ici pluſieurs vaiſſeaux Anglois, qui attendoient leurs chargemens. Les capitaines Fran-

çois, qui leur auroient volontiers coupé l'herbe ſous le pied, charmés d'attendre le carnaval, ont en conſéquence donné l'alarme, en répandant des bruits de peſte. Les Anglois, qui ne font point de quarantaine, ſe ſont vu forcés de partir à vuide.

CHAPITRE XIX.

Départ de Smyrne, pour Trieſte & Vienne.

TOUS mes préparatifs de départ étant faits, mes affaires arrangeé avec la douane, je me ſuis rendu à bord le 22 janvier au ſoir, & avant le jour nous avons quitté Smyrne, & avons eu dans la même journée la vue du paradis de l'Archipel, la fameuſe isle de Chio.

J'ai eu regret de ne pouvoir examiner de plus près cette charmante isle autrefois ſi floriſſante, ſi renommée, & qui produiſoit en ſi grande abondance d'excellens vins & des fruits exquis.

Le lendemain nous avons doublé cette isle de fort près, & nous avons apperçu le long de ſes côtes les mâts d'un vaiſſeau François coulé à fond. Au moment que nous dépaſſions cette isle, nous avons eſſuyé une forte tempête qui ne nous a pas empêchés de doubler celle de Tino, qui eſt petite, montueuſe & cependant très-fertile, & nous nous ſommes refugiés dans le port de l'isle de Scyros, où nous avons été forcés de reſter cinq jours, juſqu'à ce que la tempête, qui n'avoit

fait qu'augmenter, & qui étoit occasionnée par un vent du nord, se fût appaisée.

L'isle de Scyros a environ deux lieues d'Allemagne de circonférence, & est environnée de hautes montagnes & de rochers. L'entrée du port qui se trouve au nord-est, est très-dangereuse. Tout auprès on découvre encore les ruines d'une ancienne ville, qui paroît avoir été assez considérable, la ville de Scyros. A l'extrémité du port est une montagne qui a la forme d'un pain-de-sucre, environnée d'autres montagnes plus hautes. Tous les environs jusqu'au sommet sont garnis de maisons bâties en marbre blanc brut: sur la cime se trouve un édifice un peu plus considérable. Il est habité par le commandant Turc: son modique revenu ne lui permet pas de faire une grande figure. Cette isle produit différens fruits & du vin, qui est à très-bon marché: il n'est pas des meilleurs. L'air y est humide & froid.

De Scyros nous avons traversé presque tout le reste de l'Archipel sans aucun accident, & avons gagné les côtes de la Morée, où la mer s'est trouvée très-agitée. Nous avons fait voile le long du promontoire de Morée, & avons doublé l'isle de Cérigo (1) & la forteresse de Modon, apparte-

(1) L'isle de Cérigo, l'ancienne Cythere, appartient aux Vénitiens: c'est une petite isle pierreuse & stérile; elle étoit jadis consacrée à Vénus d'une maniere toute particuliere: ce n'étoit pas lui faire un grand présent, il auroit été difficile de lui offrir rien de plus chétif, quoi qu'en aient dit les poëtes, dont l'imagination en faisoit un lieu de délices.

nante aux Turcs. Cependant les vents contraires & le firoco, ou le vent du ſud, nous étant alors abſolument néceſſaires, il a fallu retourner en arriere, & nous avons été repouſſés dans le canal de Modon, où nous avons été obligés de nous arrêter pendant pluſieurs jours, vis-à-vis de l'isle de ce nom. J'ai traverſé ce canal avec les gens de l'équipage, pour voir cette fortereſſe. Comme on y avoit des avis que les vaiſſeaux Ruſſes étoient dans le voiſinage, (1) je n'ai pas trop oſé m'écarter. Elle m'a paru de loin paſſablement forte & aſſez vaſte. Les murailles & les tours en ſont conſtruites ſuivant l'ancienne méthode; mais les ouvrages extérieurs en ſont de pierres, & ſuivant la nouvelle.

De là nous avons dirigé notre route avec un vent aſſez favorable, pour Zante. Tout près de cette isle, nous avons trouvé un gros vaiſſeau Vénitien, qui nous a dit qu'un vaiſſeau de guerre de la flotte Ruſſe, montant de 60 à 70 canons, ſe trouvoit actuellement à l'ancre à la côte de Zante. Notre capitaine qui ne ſavoit point quelles étoient les intentions de la Ruſſie relativement à Raguſe, n'auguroit rien de bon d'une pareille rencontre, & a fait tous ſes efforts pour s'en éloigner, quoique le vent qui étoit très-violent, nous y pouſſât malgré nous. Le ſoir, lorſque nous avons été en vue du vaiſſeau Ruſſe, il n'a ceſſé de

(1) Une partie de la flotte Ruſſe, qui par la ſuite a fait tant de bruit dans l'Archipel, avoit fait voile au commencement de ce mois, contre l'attente des Turcs, pour paſſer le détroit de Gibraltar.

louvoyer tout autour du port, & a fait force de voile. La nuit n'a pas tardé, alors il s'en eſt éloigné, & a croiſé entre les isles voiſines. Nous avons continué cette manœuvre pendant la nuit & le jour ſuivant, & avons imité le manege des corſaires pour éviter d'être découverts.

Nous avons encore apperçu deux voiles près de Céphalonie, que nous avons auſſi priſes pour des vaiſſeaux Ruſſes.

Quoique tout ſemblât nous annoncer une prochaine tempête, le capitaine n'a point voulu chercher d'ancrage: au contraire, le vent étant favorable, quoiqu'il commençât à devenir très-violent, il a continué à faire voile, & avant la nuit nous avons été dégagés des isles, & avons dirigé notre cours ſur Céphalonie: nous n'avons pas tardé à nous trouver en pleine mer, où nous avons eſſuyé une tempête plus forte que les précédentes. Le vent étoit au ſud-eſt, par conſéquent très-favorable pour ſe rendre dans le golphe Adriatique. Nous avons été obligés d'amener toutes nos voiles, à l'exception de notre miſaine, dans laquelle nous avons pris des ris, afin de ne pas donner dans la nuit ſur les écueils qui ſe trouvent près de Corfou, que nous n'aurions pu éviter ſans ces précautions.

Le 9 février, nous avions dans la matinée Corfou à l'eſt, & nous avons fait voile ſans accident entre deux petites isles entourées de rochers & de bancs de ſable: nous y avons apperçu les débris d'un vaiſſeau péri, ce qui n'a pas laiſſé, dans la circonſtance où nous nous trouvions, de donner lieu à de triſtes réflexions.

Comme la mer du côté du ſud n'eſt point

abritée, mais eſt au contraire toute ouverte juſqu'à la côté de Barbarie, nous l'avons trouvée vers le ſoir encore plus agitée : les vagues ont commencé de tous côtés à s'élever au-deſſus du vaiſſeau. J'ai eu encore plus de frayeur dans la nuit, lorſqu'une lame s'étant briſée contre la pouppe, a paſſé par la fenêtre de la chambre, qu'elle a remplie d'eau.

Une autre a frappé avec grand bruit contre un des côtés ; de ſorte que tout l'équipage a commencé à faire le ſigne de la croix, & à dire ſon chapelet. Le vaiſſeau étoit plus ſous l'eau que deſſus, & on le croyoit à moitié perdu : nous avons alors fait uſage de deux de nos petites voiles. Notre plus grande crainte étoit qu'une vague ne vînt à les défoncer : les matelots ſe ſont écriés *tramontano* (vent du nord) & vouloient changer la direction des voiles ; un moment après ils ſe ſont apperçus de leur erreur, & ils ont continué à gouverner vent arriere. Après minuit, nous ſommes parvenus à l'entrée du golphe, & nous nous ſommes apperçus clairement que les vagues ſe calmoient, parce que la mer ſe trouvoit couverte & reſſerrée par le cap.

Le 10 février, entre neuf & dix heures du matin, nous nous ſommes trouvés vis-à-vis de Raguſe ; nous avions par conſéquent, ainſi que je l'ai vu enſuite par la carte, en deux nuits & un jour fait une route d'environ trois cents milles d'Italie.

Le vent continuant à être favorable, nous ne ſommes point entrés à Raguſe, ainſi que le capitaine ſe l'étoit d'abord propoſé ; mais nous

avons fait voile entre la Dalmatie & les isles de Melita & de Corzula. Le calme nous ayant pris ſous cette derniere, nous avons jeté l'ancre devant un village de la dépendance de Raguſe, où nos deux compagnons de voyage, qui avoient eu le malheur de perdre leurs vaiſſeaux dans une tempête, & qui étoient des capitaines Raguſiens, ſe ſont fait mettre à terre : ils ont été, après pluſieurs difficultés, tranſportés par une chaloupe au lazaret de Raguſe.

Après nous être arrêtés cinq jours, nous avons continué notre route ; mais le tems étant devenu contraire, il a fallu nous refugier dans une petite isle ſur la côte d'Iſtrie, où nous avons été obligés de reſter quinze jours dans l'attente d'un vent favorable ; pendant tout cet eſpace les tempêtes ſe ſont ſuccédées ſans relâche.

Durant tout ce tems les matelots ſe ſont donné toutes les peines imaginables pour ſe procurer, tant de cette isle que des isles voiſines, quelques proviſions fraîches : quelquefois ils ont réuſſi à acheter une poule ou quelques œufs. Mais comme nous entrions dans le carême, ils n'en ont plus trouvé, & le poiſſon y étoit très-rare. Cependant mes proviſions étoient en partie conſommées & en partie gâtées, je commençois à ſentir la diſette. Le capitaine, pour me conſoler, m'a aſſuré que pour peu que le vent nous fût favorable, nous arriverions en deux jours à Trieſte. Nous avons à la fin quitté cette isle ; & après avoir paſſé heureuſement le pas nommé *Carniere*, nous nous ſommes trouvés ſous le cap d'Iſtrie, & avons fait voile le long de la côte ; nous avons doublé *Piramo* qui n'eſt éloigné que d'une lieue de

Trieſte : nous y avons mis une journée entiere, le vent nous ayant contrariés. Enfin le 6 mars, nous nous ſommes trouvés devant le port, où, malgré le vent de terre qu'on nomme ici *bora*, qui nous repouſſoit en arriere, nous ſommes parvenus, non ſans peine, à trouver un bon ancrage.

Le 7 mars ſur le ſoir, le vent étant tout-à-fait tombé, le vaiſſeau a été remorqué par les chaloupes dans le port, & nous y avons laiſſé tomber l'ancre à onze heures du ſoir. Notre voyage depuis Smyrne juſqu'ici avoit duré en tout 43 jours.

Le lendemain matin après une viſite très-exacte, & après avoir fait prêter ſerment à tous ceux qui ſe trouvoient à bord, on a permis à notre vaiſſeau d'entrer dans le port de la nouvelle quarantaine.

Comme il ne nous étoit permis de nous rendre à terre qu'au bout de trois jours, nous avons ſupplié le prieur de nous procurer des vivres, attendu qu'il y avoit neuf jours que j'étois obligé de me contenter de biſcuit & d'eau. Pendant tout ce tems le capitaine & ſes gens ne ſe ſont nourris que d'un peu de riz & de feves cuites à l'huile, avec quelques moules de mer. Le vin qu'il buvoit étoit de Scyros & trop doux. Comme j'avois un dégoût pour tout ce qui étoit apprêté à l'huile & pour le vin doux, je m'en ſuis tenu à l'eau & au biſcuit.

Les trois jours étant écoulés, on m'a aſſigné un logement dans le lazaret, & l'on m'a donné un gardien qui entendoit un peu la cuiſine.

Le tems de la quarantaine, qui a duré en tout

45 jours, étant fini, j'ai resté huit jours de plus à Trieste. Les Dulcignottes (1) & les Barbaresques, (2) à mon habillement moitié Tartare & moitié Turc, m'ont pris pour un Russe; quelques-uns même pour un Cosaque.

J'ai fait la route de Trieste à Vienne aussi promptement qu'il m'a été possible & suis arrivé dans cette derniere ville le 4 mai. Mon voyage avoit été de 19 mois. Graces à la protection divine, je me suis heureusement tiré de tous les dangers que j'ai courus, tant par terre que par mer; & j'ai toujours joui pendant tout ce tems-là d'une parfaite santé.

---

(1) Les *Dulcignottes* sont proprement les habitans de la ville de Dulcigno, en Albanie, située sur le golphe de Drino; ils font quelque commerce avec Venise & Trieste. Ce sont, ainsi que leurs voisins, les plus hardis pirates de l'univers; ils descendent souvent sur les côtes d'Italie, pillent & enlevent les chrétiens, qu'ils font esclaves.

(2) Les *Barbaresques*, on entend sous ce nom les pirates des côtes de Barbarie, sur-tout ceux d'Alger, de Tunis & de Tripoli.

SUPPLEMENT.

CHAPITRE XX.

Des terres & villes qui ſe trouvent ſur les rives du Danube, de la Beſſarabie, & de leurs habitans.

LES remarques que j'ai faites particuliérement ſur la Crimée & les autres pays de la Turquie Européenne, m'obtiendront peut-être l'indulgence de mes lecteurs pour la prolixité de mon journal, & du moins les peines que je me ſuis données pour connoître exactement la Crimée pourront être un jour utiles à quelque géographe ou à quelque hiſtorien; ils profiteront de ces remarques d'autant plus fidelles que je les ai faites ſur les lieux, & qu'ils les puiſeront à la ſource.

Les villes & villages ſitués depuis Belgrade dans la Valachie, la Moldavie, & à main droite en remontant le Danube, ſont en général très-peu de choſe, bâtis ſans aucune eſpece d'ordre ou d'agrément. On voit près de pluſieurs villes des reſtes de murs qui en formoient jadis l'enceinte; il y en a d'autres où l'on n'en apperçoit aucun veſtige. Les grands chemins, les rues quelquefois carrelées, d'autres fois pavées, ne ſont ſouvent ni l'un ni l'autre. Les habitans ſont trop pareſſeux pour les tenir propres, & ce ſeroit en

vain qu'on chercheroit à trouver des moyens d'y parvenir. Lorſque la pluie vient à tomber, à peine peut-on ſe tirer des boues, & les voitures reſtent ſouvent embourbées dans les ornieres ſans pouvoir avancer. Il eſt vrai que, pour les gens de pied, on a élevé des trottoirs des deux côtés en pierre ou en bois, placé au bout des rues de groſſes pierres, d'où l'on ſaute ſur d'autres; ce ce qui n'empêche pourtant pas que l'on ne ſoit trotté, ſoit par les voitures, ſoit par les cavaliers: d'ailleurs les trottoirs ſont ſi étroits, qu'à peine peut-on y paſſer deux de front, ce qui occaſionne ſouvent des diſputes, & même des coups. Le plus commode & le plus ſûr eſt, lorſqu'on a à faire hors de chez ſoi, de ne ſortir jamais que bien monté.

Les grands chemins ne ſe réparent jamais: par conſéquent dans les mauvais tems ils ſont ordinairement pleins d'ornieres & très-difficiles pour les voitures. Les chartiers, ſouvent forcés de les abandonner & d'en tracer d'autres toutes les fois que cela eſt praticable, ſont obligés de ſe détourner de pluſieurs lieues.

Les *tſchamis* ou moſquées, pour leſquelles les Turcs par-tout ailleurs ont coutume de dépenſer beaucoup d'argent, ſont dans ces villes conſtruites en mauvais cailloux & en bois; les dehors en ſont aſſez mal plâtrés, & ſans aucun ornement. Dans les principales villes de la Crimée, à Conſtantinople, Smyrne, & autres de cette eſpece, elles ſont très-magnifiques.

Les plus grands édifices n'ont ordinairement qu'un étage & rarement deux; la plupart des maiſons ont des murs de terre, ſans autre cou-

verture que le toit. Quelques-unes sont bâties en moëllons, couvertes de tuiles; d'autres ont des parois composées d'osier, en forme de paniers qu'on enduit de mortier, ou mélange de bouze de vache & de fumier de cheval : elles sont couvertes de roseaux ou d'ais. Les parois, ainsi que les planchers des chambres, sont généralement composés de mortier ou de plâtre, & rarement recrépis; un pareil bâtiment est ordinairement fini & sec au bout de deux jours, sur-tout lorsque l'on a soin d'y entretenir plusieurs feux.

Chez les principaux Turcs, les parois sont tapissées ou garnies de boiserie, auprès desquelles on place les sophas. Un appartement ainsi arrangé ne laisse pas que d'avoir quelqu'apparence. Mais chez ceux du commun, & sur-tout chez la plupart des Arméniens, le plancher est garni de tapis ou de couvertures de jonc, & l'endroit où l'on a coutume de s'asseoir est pourvu de quelques coussins : excepté ce peu de meubles, il ne se trouve rien dans toute la maison, à quoi on puisse donner ce nom.

Dans tout ce pays-là les fenêtres en hiver sont de feuilles ou de papier; quelquefois, mais rarement on y insere un morceau de verre pour avoir la vue du dehors; en été on ôte ces fenêtres ou l'on déchire le papier, pour laisser à l'air une entiere liberté.

Un bâtiment qui contient une ou deux chambres, avec la cuisine, la cave & le magasin, se loue dix à douze piastres par an. Dans les hans ou auberges, un appartement coûte un para

par jour, & quelquefois juſqu'à une piaſtre par mois.

Les cafés, & il n'eſt point de villes où il ne s'en trouve pluſieurs, ſont paſſablement ſpacieux, & ont une grande ſalle, meublée à la Turque. Quoique le café qu'on boit dans ce pays ſoit excellent par lui-même, il eſt ordinairement très-mal fait dans les cafés & chez les particuliers; la quantité des ſorbets qu'on y prépare, reſſemblent aſſez à une eſpece de brouet; & outre que ce café eſt mal fait, il eſt encore très-cher : on paie pour une petite taſſe un para. On n'y trouve ni thé, ni boiſſons rafraîchiſſantes : on y joue rarement; les Turcs ſont dans l'uſage, en fumant une pipe de tabac, de s'entretenir d'affaires d'état & de politique. D'ailleurs, les jeux que j'ai vu jouer dans ces cafés & ailleurs, ſont très-ſimples & tout-à-fait puériles : des hommes faits n'avoient point honte de s'amuſer avec de petits enfans à leurs différens jeux.

CHAPITRE XXI.

Des vivres.

LE pain eſt fait de bon froment; on en trouve ſouvent de frais; il ſeroit nourriſſant & de bon goût, s'il étoit toujours bien cuit. On a une autre eſpece de pain que l'on prendroit à l'extérieur pour du cuir; il eſt d'ailleurs auſſi coriace; il a quelquefois à peu près la même figure que

que la bandouliere d'un cuiraſſier ou d'un portier. On préfere ce pain au pain ordinaire ; je ne l'ai point trouvé bon. Les Turcs ſe ſervent de biſcuit à l'armée & dans leurs voyages de mer. Le bœuf en général n'y eſt ni excellent ni commun ; mais l'agneau y eſt beaucoup meilleur, & a un bien meilleur goût qu'en Allemagne ; & lorſqu'on le prépare avec des épiceries, en mangeât-on journellement, il ſeroit difficile de s'en dégoûter. On connoît fort peu le veau dans ce pays ; on y trouve auſſi rarement chez les chrétiens du cochon fumé.

Le vin, depuis Belgrade, eſt par-tout aſſez mauvais, & à peine potable : il eſt quelquefois en moût, ou aigre, trouble & dégoûtant au premier aſpect. Comme les raiſins ſont très-doux, il conviendroit que les Turcs lui donnaſſent le tems de vieillir ; mais le buvant à la dérobée, les Janiſſaires & la populace courent dans les villages pour l'extorquer des payſans. Ils ſont fort ſurpris, quand on leur dit que l'on trouve en Allemagne du vin très-bon, conſervé pendant pluſieurs années.

A Cauſchan, le vin eſt paſſable, mais cher. Dans la Crimée, ſur-tout à Bachtſieſaray, il a aſſez le goût du bon vin d'Autriche ; mais il eſt un peu plus onctueux. A mon arrivée, l'ocka (1) ſe vendoit 5 à 6 baſchliks, ou environ 10 ſols. L'eau-de-vie que les juifs débitent ordinairement,

(1) L'ocka pour tout ce qui eſt liquide, peſe deux livres & demie.

eſt mêlée d'eau & aſſez chere. On vend de l'eau dans toutes les villes, les habitans étant trop pareſſeux pour l'aller chercher. Où il y a des rivieres, on fait uſage de leur eau pour la cuiſine, & pour la boiſſon l'on ſe ſert auſſi d'eau de puits; mais elle eſt rarement bonne.

CHAPITRE XXII.

Obſervations ſur la milice Turque & Tartare.

LA plus grande partie des Turcs qui habitent les pays ſitués le long du Danube, la Beſſarabie & au-delà, ſont encore très-ſauvages, très-ignorans & très-barbares; par conſéquent bien moins policés qu'à Conſtantinople & dans quelques autres villes du Levant. L'on ne ſauroit trop être ſur ſes gardes contre leurs violences; car il arrive rarement qu'on puiſſe obtenir juſtice des inſultes qu'ils font aux étrangers; & ſi l'on y parvient, on a tout a redouter de leur vengeance & de leur fureur.

En Turquie tout eſt ſoldat, & au commencement de la guerre il n'en eſt aucun qui ne brûle d'impatience de ſe trouver en campagne Si les choſes tournent mal, le héros diſparoît; & celui qui demandoit à grands cris d'être conduit à l'ennemi, ſe retire ſans bruit, & s'en retourne dans ſa maiſon.

Malgré cela, le grand-ſeigneur a un avantage conſidérable ſur les autres ſouverains. Toutes les fois que bon lui ſemble, il eſt ſûr de pouvoir raſ-

ſembler ſur l'une ou l'autre de ſes frontieres une armée de deux cents mille hommes. Il ne faut pour cela que faire connoître ſa volonté dans différentes provinces, & arborer les drapeaux. Il n'eſt point dans l'uſage de recruter; il n'a jamais recours à la force, & ne donne pas un ſol d'engagement. L'armée ſe trouve raſſemblée au terme marqué; elle eſt ſouvent compoſée d'un tiers de plus de ſoldats qu'on n'en avoit exigé. Il eſt vrai que dans la préſente guerre, les événemens ne prouvent que trop que la Porte avec une pareille armée, quelque conſidérable qu'elle ſoit, n'a jamais eu de grands ſuccès contre les puiſſances Européennes, & qu'elle doit encore moins s'en promettre par la ſuite tant qu'elle ne ſera pas mieux diſciplinée.

D'ailleurs les Turcs, vu les progrès que les Européens ont faits dans la tactique, doivent toujours être battus, quelle que ſoit la puiſſance avec qui ils auront à faire. Toutes leurs diſpoſitions, tant par mer que par terre, ſont mauvaiſes. La barbarie, le déſordre, la préſomption & une vaine pompe percent par-tout.

Une armée ſi mal compoſée, traîne après elle une quantité de bagages & une artillerie peſante; ce qui l'expoſe à mille embarras, & à quantité d'inconvéniens.

Chaque Muſulman, ainſi que je l'ai déjà dit, étant très-impatient de ſe voir en campagne, ce qui ne vient ordinairement que du deſir qu'il a de pouvoir voler & piller impunément, ſe fournit à ſes propres fraix, d'un cheval & des armes convenables; après quoi il devient Spahi, c'eſt-à-dire cavalier.

Lorſqu'il n'a pas le moyen de ſe procurer un

cheval, il se fait enregistrer dans la liste des Janissaires, & il s'achete un fusil, des pistolets, un sabre, &c. De là vient que les uns ont des fusils courts, les autres des longs, & le reste de l'armement est proportionné à leurs moyens.

La plupart des Turcs que j'ai vus à l'armée, étoient munis d'un arsenal entier, qui consistoit en un long fusil qu'ils tenoient à la main, un sabre, une cotte de maille; ils avoient de plus le corps ceint d'une ceinture garnie de ses boucles, dans laquelle ils passoient un poignard, un coutelas & un couteau, une paire de pistolets, deux ou trois cartouches. Au-dessous pendoient plusieurs cornets à poudre, des boîtes de fer-blanc, des objets de dévotion & autres choses semblables, surtout la bourse contenant les ustensiles à fumer.

Avec cet équipage aussi embarrassant pour la marche que pour le combat, qui leur est plus nuisible que profitable, un soldat s'avance fiérement, & croit devoir inspirer la crainte & le respect à ceux qui le regardent. Leurs mouvemens sont lents & mal-adroits. Qui pourroit d'ailleurs les engager à apprendre quelque chose? Comme musulmans, la nature ne les a-t-elle pas doués de toute la sagesse humaine, & de toute la dextérité imaginable? Chacun d'eux n'est-il pas un grand seigneur, & peut-il reconnoître un maître?

Leurs bachas & leurs agas sont d'ailleurs obligés d'user avec eux de beaucoup d'indulgence, & dans leurs révoltes fréquentes de chercher à les appaiser par de bonnes paroles.

Bonneval voulut, pour s'amuser, se donner la peine d'exercer près de Constantinople deux ou trois mille Janissaires, pour leur apprendre les évo-

lutions militaires ; & au moyen des préſens qu'il leur faiſoit continuellement, il y réuſſit paſſablement : mais les tracaſſeries que ſes ennemis lui ſuſciterent, ainſi que la ſage & ſinguliere politique de la Porte, lui épargnerent ces fatigues. Cependant c'eſt à ce Bonneval que les Turcs doivent leur Toppana. (1) C'eſt lui qui l'a fondé à Conſtantinople : il s'y fond actuellement d'excellens canons de tous les calibres.

Les Tartares dépendans du chan de la petite-Tartarie, ſont, comparés aux Turcs, beaucoup moins fiers, & d'un caractere tout-à-fait oppoſé ; la plupart ſont naturellement obligeans, de bonne volonté, polis & dociles. L'on repréſente cette nation comme compoſée de brigands qui troublent la ſûreté des grands chemins, même de leur pays. Il s'en manque de beaucoup qu'ils agiſſent tous ainſi. Il eſt vrai que dans le voiſinage des Tartares Nogais, il ſe commet quelquefois des vols, pour leſquels la ſituation du pays & autres circonſtances favorables, ne fourniſſent que trop de facilité.

D'ailleurs, comme ils ont tous à peu près la même figure, & portent des vêtemens tout-à-fait ſemblables, ils ſont preſque ſûrs de n'être point reconnus, par conſéquent de l'impunité, à moins que quelquefois leurs chevaux ne les faſſent remarquer.

J'en ai vu à Cauſchan & à Bender pluſieurs milliers raſſemblés, parmi leſquels il s'en trouvoit

(1) *Toppana*, fonderie de canons, où l'on a auſſi placé un arſenal.

un grand nombre trop âgés, & d'autres trop jeunes, pour aller à la guerre. La plupart avoient de très-mauvais chevaux, quelques fusils & quelques pistolets; d'autres étoient armés d'arcs & de fleches, dont ils ne se servoient pas à beaucoup près aussi bien que les Cosaques & les Calmouques que j'avois rencontrés. D'ailleurs, à cela & au maniement du sabre près, ils ne sont pas plus disciplinés que les Turcs. Ils ne sont ni braves ni courageux: il ne faut que montrer un pistolet pour en faire fuir plusieurs. Je les ai souvent vu s'exercer à tirer au fusil contre un but; il leur falloit cinq à six minutes pour charger, mirer & tirer: dès qu'ils lâchoient la détente, ils tournoient la tête en arriere. Leurs chefs sont des sultans (1) & des murses (2). Ceux-ci ont ordinairement à leurs ordres un certain nombre de Tartares, proportionné à leur dignité, à la tête desquels ils tâchent de donner des preuves de leur adresse & de leur courage.

(1) Sultans, ce sont les princes du sang.

(2) Les murses sont des nobles.

CHAPITRE XXIII.

Du pouvoir du chan de la petite-Tartarie, & de la forme du gouvernement.

LES chans de la petite-Tartarie font deſcendre leur origine de Gengis-Kan, dont la poſtérité regne actuellement à la Chine & dans la grande-Tartarie. Ils dédaigneroient toute autre généalogie, & rien ne ſauroit les engager à en admettre une moins illuſtre.

En conſéquence des traités que les chans ont conclus par le paſſé avec la Porte, celle-ci s'arroge le droit de les nommer, & accorde à la nobleſſe Tartare l'honneur de les confirmer, toutes les fois que cela arrive. Cette nobleſſe, de peur de lui déplaire, a rarement quelque choſe à objecter. Cependant, lorſque le grand-ſeigneur, ſoit en tems de guerre, ou dans quelqu'autre occaſion, a beſoin d'un ſecours extraordinaire, alors ſeulement, par des conſidérations politiques, il accorde à la nobleſſe la faculté de choiſir ſon prince, & il le confirme.

Ce chan des Tartares gouverne la preſqu'isle de Crimée, la Tartarie Nogaye & Buſchiaque. Tous ces pays réunis forment une vaſte domination. La Crimée, relativement à ſon commerce, à ſa navigation, aux beſtiaux qu'elle éleve, à ſes vins & à ſes autres productions, eſt la meilleure & la plus fertile de ſes poſſeſſions.

La Tartarie Nogaye, ſéparée de la Crimée par la ligne qui ſe trouve près d'Or, eſt très-étendue. Ses habitans s'occupent uniquement à élever des beſtiaux & au labourage. Le beurre, le miel, la cire & les grains ſont tranſportés en quantité de ce pays dans les ports de la Crimée, où on les embarque pour Conſtantinople.

La Tartarie Buſchiaque a peu d'étendue, elle eſt cependant fertile. Ces Tartares portent leur ſuperflu à Bender, Ackiermann, Kili, &c. Le pouvoir du chan ſur ces différens pays, n'eſt point illimité : au contraire, il ſe trouve à pluſieurs égards fort reſtreint. La nobleſſe & le peuple le reconnoiſſent pour leur ſouverain, exécutent ſes ordres toutes les fois qu'ils ne ſont point contraires aux engagemens qu'il a pris avec eux.

La nobleſſe qui compoſe le conſeil du Chan, gouverne la Crimée conjointement avec lui. Sa réſidence en tems de paix eſt à Bachtſieſaray, & ſa cour eſt paſſablement nombreuſe & magnifique. Ses principaux miniſtres ſont :

1°. Le Kalka-Sultan, que l'on peut regarder comme généraliſſime des Tartares ; il réſide à Or, & poſſede en toute propriété Karaſu & pluſieurs villages.

2°. Le Kaimakan, ou gouverneur de la Crimée. Celui-ci, en l'abſence du Chan, réſide à Bachtſieſaray ; & lorſqu'il eſt préſent, dans une de ſes terres, voiſine de cette ville.

3°. Le Muphti. Dans les cas de procès, c'eſt lui qui interprete les loix.

4°. Le Muradin eſt préſident des tribunaux inférieurs, & a deux voix.

5°. Le Kadileskier. Cette charge revient à celle de lieutenant criminel, ou d'inſpecteur de police de Bachtſieſaray & de ſon diſtrict. Il juge tous les procès de la ville & de ſes dépendances. Il a auſſi pour aſſiſtant un naïp: (ſubſtitut juge de police) ce naïp a le titre de bacha.

Lorſque le chan eſt en guerre, pluſieurs ſultans le ſuivent à l'armée; ils rempliſſent les fonctions de généraux, & s'efforcent de faire preuve d'habileté & de valeur, chacun d'eux eſpérant devenir une fois chan. Ils n'ont pas d'autres officiers que ces généraux. Les Tartares ne veulent que leur chan & eux pour les commander, du reſte ils reconnoiſſent pour chefs leurs murſes, dans les cas où ils font des incurſions chez leurs voiſins, ou qu'il eſt queſtion de piller.

Le pouvoir du chan, ainſi que je viens de le dire, eſt limité à pluſieurs égards. Il ne ſauroit déclarer la guerre, que préalablement la nobleſſe & ſur-tout les princes n'y aient conſenti. Il ne ſauroit être juge d'aucun ſultan, il faut qu'il ſoit jugé par les principaux nobles, qui ſeuls ont le droit de condamner à mort un homme de ce rang. Lorſqu'il donne des ordres contraires aux loix, les princes & les grands peuvent s'y oppoſer, & il eſt obligé de les révoquer. Ses revenus ſont aſſez modiques: en y joignant ce qu'il reçoit de la Porte comme un ſupplément, ils ne ſe montent qu'à trois millions. Cette ſomme ne ſuffiſant pas à pluſieurs de ces princes, qui ſe piquent d'avoir une cour magnifique, ils ont recours à toutes ſortes

de vexations pour ſe procurer d'autres reſſources.

Leur revenu fixe & naturel provient des monnoies, des ſalines, des douanes & de ce qu'ils retirent de quelques ſujets chrétiens. La ſultane Uhla, titre qu'on donne à la ſœur du ſultan, a le tribut ou capitation de la majeure partie des Grecs & des Arméniens. Elle reçoit auſſi une partie des impôts qu'on exige des murſes, dont le chan ne touche pas une obole.

Cette ſultane-Uhla eſt après le Kalka-ſultan, la perſonne la plus conſidérable de la Crimée; & celle qui l'étoit de mon tems, avoit joui de cette dignité ſous quatre chans ſucceſſifs: c'étoit une dame âgée de plus de quatre-vingts ans. Lorſqu'un chan eſt dépoſé, il faut, loin de témoigner la moindre animoſité à ſon ſucceſſeur, qu'il s'empreſſe de lui faire place, & qu'il ſe rende ſans perte de tems au lieu de ſon exil, ſoit dans les terres que pluſieurs poſſedent en Romélie, ou dans quelqu'isle de la mer Méditerranée.

Ces dépoſitions ſont aſſez fréquentes; & lorſqu'on prévoit qu'elle pourroit rencontrer des difficultés, on trouve quelqu'autre moyen de ſe défaire du chan. L'on m'a aſſuré qu'il étoit rare, en additionnant la durée du regne de ces différens princes, qu'ils euſſent gouverné plus de ſept à huit ans chacun. Ces fréquens changemens proviennent de la quantité de ſultans toujours prêts à leur ſuccéder, dont une partie habite la Crimée, où ils poſſedent quelques villes & quelques villages dans la Romélie, les autres ſont répandus dans diverſes provinces.

Le médecin Blanchet m'a aſſuré que, pendant ſon ſéjour de dix ans chez les Tartares, il en

avoit rencontré au moins cent, & que présentement leur nombre alloit à plus de 200.

Il n'eſt aucun de ces princes qui n'eſpere un jour devenir chan. Leur ſort dépend uniquement de la Porte, qui a la faculté de les nommer: c'eſt pourquoi ils emploient toutes ſortes de ruſes, & les rapports les plus calomnieux, pour noircir le prince régnant, & tâchent par ce moyen de le faire exiler, dépoſer ou même condamner à mort. La cabale eſt ici toute puiſſante; c'eſt l'unique reſſort qui fait tout mouvoir en Turquie.

CHAPITRE XXIV.

Obſervations relatives au Chan de Crimée, Gerey, très-connu au commencement de cette guerre.

JAMAIS la petite-Tartarie n'a été gouvernée par un prince plus grand, plus ſage & plus chéri de la nation que le chan Gerey, qui étoit celui auquel j'ai eu l'honneur d'être préſenté.

La premiere fois qu'il a rempli ce poſte, il l'a conſervé ſix ans & demi; une guerre qu'il eût à ſoutenir contre la Circaſſie, & dont la fin ne fut pas heureuſe, occaſionna ſa dépoſition: il fut enſuite envoyé par ſon ſucceſſeur, ou plutôt par la Porte, en exil à Rhodes. Il y reſta près de quatre ans, & en 1768 il fut de nouveau nommé chan.

Celui qui gouverna pendant ſon exil, fut dé-

posé pour sa stupidité & les cruautés qu'il avoit commises, & exilé. On vit avec joie Gerey remonter à sa place.

Son esprit, son habileté, & son expérience dans la guerre, lui acquirent de nouveau la faveur du grand-seigneur, au point qu'au retour de son exil, l'ayant appellé à Constantinople, il le combla de magnifiques présens. J'ai eu occasion après sa mort, d'en voir plusieurs; & ils m'ont paru très-précieux pour un chan des Tartares.

Les Tartares témoignent en toute occasion beaucoup de respect & de penchant pour la famille de Gerey, sous la conduite duquel leurs entreprises militaires ont presque toutes été heureuses; & ils en témoignoient d'autant plus à ce dernier chan, élevé pour la seconde fois à cette dignité, qu'ils connoissoient sa générosité. Plusieurs milliers vinrent à sa rencontre à Constantinople, y demeurerent pendant tout son séjour, & l'escorterent dans son voyage lorsqu'il retourna en Crimée, pour profiter de ses libéralités.

A la fin de novembre 1768, il arriva à Causchan, & en janvier 1769 son harem l'y suivit. Son médecin qui étoit Grec, qui avoit partagé avec lui sa bonne & sa mauvaise fortune, & étoit devenu son favori, m'a assuré qu'il n'avoit jamais vu en Grece, en Italie, & même dans le serrail à Constantinople, des beautés qui fussent comparables aux femmes que ce prince avoit dans le sien. Au mois de février 1769, il fit une incursion à la tête de cinquante mille Tartares & de cent vingt mille Turcs dans la nouvelle-

Servie, comptant s'en emparer, ainsi que de toute la Russie. Le grand froid ne lui permit cependant pas d'aller bien loin, & de pouvoir rien exécuter d'important. Les troupes Turques qu'il avoit avec lui, composées pour la plus grande partie d'Asiatiques qui n'étoient point accoutumés à la rigueur de ce climat, souffrirent cruellement, & eurent des membres gelés, d'autres tomberent malades & moururent.

Cette entreprise ayant été malheureuse & sans succès, occasionna beaucoup de murmures à Constantinople. Le chan, dans sa retraite à la suite de ses fatigues & de ses traverses, tomba lui-même malade, & se hâta de regagner Causchan. Le premier jour de son arrivée, son mal augmenta sensiblement, & le second, il mourut d'une apoplexie. Son corps fut transporté sans perte de tems & très-secrétement à Bachtsiesaray, où il fut déposé sans aucune pompe dans le tombeau des chans.

Il laissa deux princes, dont un se rendit sur-le-champ à Or, l'autre retourna à l'armée. Sa femme & sa fille étoient inconsolables, & sentoient tout le poids de leur perte.

Il est aisé de s'imaginer à combien de raisonnemens politiques cette mort subite a donné matiere en Crimée : les Tartares & les gens du prince se sont amérement plaints d'avoir perdu leur souverain. Il en étoit tout autrement des Arméniens, ils ont célébré sa mort par des festins & des divertissemens.

Quoique le second regne de ce prince ait été fort court, ses sujets chrétiens, & les marchands, surtout ceux de Crimée, ont souvent éprouvé les effets

de ſa haine, & ils le regardoient comme un tyran : il avoit conſidérablement augmenté les impôts & les droits de douane ; & pour les moindres crimes il condamnoit ſes ſujets à la mort, ou il en exigeoit de très-fortes amendes.

Un marchand Arménien de Bachtſieſeray, d'une fortune médiocre, pour un mot à double entente qu'on rapporta au chan à Kauſchan, penſa être pendu par ſon ordre. Le kaimakan, qui étoit en même tems muphti, fit des repréſentations au prince, & lui cita les loix qui s'oppoſoient à l'exécution de cette ſentence : ſur cela l'Arménien fut condamné à une amende de 40 bourſes Turques ; (1) & comme ſes moyens étoient fort au-deſſous d'une pareille ſomme, il fallut avoir recours à une collecte pour ſe les procurer. Quand il les eut payées, le malheureux, après une longue priſon, fut mis en liberté.

Ce prince étoit voluptueux & prodigue, il tenoit un très-grand état ; ſes revenus & l'argent que la Porte lui donnoit, fourniſſoient à peine à la moitié de ſes dépenſes. Il étoit de plus très-ingénieux à imaginer divers expédiens pour tirer de l'argent de ſes ſujets, & même par occaſion des étrangers, ainſi qu'un certain M. Boskamp l'éprouva, il y a quelques années. (2)

---

(1) 40000 piaſtres ou 22500 fl. argent d'empire.

(2) Ce M. Boskamp fut envoyé en 1762 par le roi de Pruſſe en qualité de miniſtre à la cour de Tartarie. Il étoit, dit-on, chargé d'une négociation particuliere auprès du chan de Crimée Oezey ; & après en avoir

Comme après ſa mort il reſtoit beaucoup de dettes à acquitter, ſes meubles, ſa garde-robe & ſes eſclaves ont été vendus à l'enchere pour payer ſes créanciers. L'on m'a aſſuré qu'outre pluſieurs choſes précieuſes, & de ſuperbes habits, il y avoit encore à cet encan 150 fourrures de marthes zibelines.

Suivant la relation de ſon médecin, & d'autres qui étoient continuellement à ſa ſuite, il poſſédoit des qualités extraordinaires, qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoient eues. Il étoit inſtruit de différentes ſciences, dont il eſt rare que les muſulmans aient la moindre connoiſſance: par exemple, il avoit quelque teinture du génie & des fortifications, de la géographie, de l'aſtronomie, & de la chymie. L'alchymie étoit ſa

---

obtenu ce qu'il demandoit, il devoit lui remettre les préſens qu'il avoit apportés, conſiſtant en une ſomme d'argent aſſez forte, & en pluſieurs choſes précieuſes & de valeur. Le chan ayant été informé que Boskamp avoit avec lui une belle femme qui n'étoit pas la ſienne, eut envie d'en orner ſon ſerrail. Boskamp, qui ne tarda pas à avoir connoiſſance des intentions de ce prince, l'épouſa ſans perte de tems. Comme les loix muſulmanes défendent d'enlever par force la femme d'un autre, le chan irrité de ce mariage, & ſous prétexte qu'il lui avoit manqué, lui fit enlever tous ſes effets, en lui faiſant dire par un tſchauſch qu'il eût à quitter en vingt-quatre heures ſa cour, ce qu'il ne manqua pas de faire. Boskamp, après cette aventure, n'a plus oſé retourner à Berlin, & a paſſé en Pologne, où il eſt vraiſemblablement encore.

paſſion favorite ; il vouloit faire de l'or : elle lui coûtoit beaucoup d'argent, & il n'eſt pas étonnant qu'avec cette paſſion il lui fût impoſſible d'amaſſer des tréſors. Il ſavoit que les montagnes de la Crimée étoient riches en mines d'or & en autres métaux : c'eſt pour cela qu'il s'étoit toujours propoſé d'y faire travailler. Il avoit auſſi, pendant ſon abſence de Bachtſieſaray, fait agrandir ſon palais, & conſtruire dans les environs de cette ville pluſieurs maiſons de plaiſance. On eſt perſuadé en Crimée, d'après toutes ces opérations, que relativement aux mœurs & aux nouveautés qu'il ſe propoſoit d'y introduire, elle auroit beaucoup gagné ſi une mort ſubite & trop prompte n'avoit détruit tout d'un coup les grandes eſpérances que la nation avoit fondées ſur la vie de ce prince. Il étoit âgé de cinquante-cinq ans, & en avoit régné en tout ſept.

Le nouveau chan que la Porte a choiſi pour le remplacer, & dont la nomination a été confirmée par les Tartares, étoit frere de ſon pere, & ſe nommoit *Deiwlet Gerey*. Il étoit d'un âge mûr & d'un bon caractere, ſes ſujets paroiſſoient contens de ſon élévation. Son ſucceſſeur a été Dely Gerey, jeune prince, âgé d'environ trente ans, qui s'eſt diſtingué dans cette guerre. Je l'ai vu une fois à Bachtſieſaray.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

De la nobleſſe de Crimée, & de ſes relations avec le chan.

LA nobleſſe en Crimée ſe diſtingue en quatre différentes claſſes : tous les nobles ont le nom de murſa. Voici leurs rangs & leurs titres.

Schyrin Murſa.
Baron Murſa.
Monſur Murſa.
Sutſchuwud Murſa.

On appelle Schyrin Murſa les nobles du premier rang ; leur bey ou prince réſide dans l'Eski Crim (ancienne Crimée). Il ſe pique d'imiter la cour du chan : la différence conſiſte en ce qu'elle eſt moins conſidérable. Il a comme lui ſon kalkaſultan, qui eſt un prince du ſang, ſon kaimakan, muphti, muradin, kadileskier, &c. & outre cela un magnifique harem (ſerrail).

Ce bey eſt regardé comme la ſeconde perſonne de l'état, & ſuit immédiatement le chan. Toutes les fois qu'il va à l'audience de ce prince, il y eſt reçu avec beaucoup de cérémonies ; à ſon entrée dans la ſalle, celui-ci ſe leve, & le remercie de ſa viſite par ces mots, *hoſchgeltin, ſeffageltin bei*, (1) ce qu'il tient à grand honneur ; à tout autre bey, il dit ſimplement *hoſchgeltin bey*.

(1) Soyez le bien venu, ſoyez content, prince !

2. Baron Murſa. Ce titre eſt ſingulier, & un baron Allemand aura peine à croire qu'il ſe trouve en Tartarie un titre qui reſſemble au ſien.

Le bey de cette ſeconde nobleſſe a le troiſieme rang après le chan. Il n'a point de kalka-ſultan, ni de muphti, mais bien les autres officiers.

3. Monſur Murſa.

4. Sutſchuwud Murſa. Ces deux derniers ont un bey & un muradin.

Tous les beys, les ſupérieurs, & les préſidens de toute la nobleſſe, portent de longues barbes; les ſimples gentilshommes n'en ont qu'une courte.

Dès qu'un bey meurt, les principaux & les murſes de ce corps choiſiſſent le plus âgé d'entr'eux, pour lui ſuccéder, qu'il ſoit capable ou non : cela eſt égal, & l'on n'y fait aucune attention; dans le cas cependant où il ſeroit tout-à-fait hors d'état d'en remplir les fonctions, on lui nomme des conſeillers pour l'aider. On fait part ſans perte de tems au chan de ce choix, & il l'approuve. C'eſt le bey qui choiſit celui qui eſt après lui le principal membre de la nobleſſe.

Lorſque le chan veut délibérer ſur quelque choſe d'important pour la nation, faire la guerre, ou qu'il s'agit des intérêts de l'état, il aſſemble les princes & les principaux de la nobleſſe Tartare, & les mande auprès de lui à Bachtſie-ſaray. Dans ce conſeil, ou parlement, le ſchyrin bey, comme premier prince de toute la nobleſſe, a le pouvoir de décider, & les réſo-

lutions dépendent ſouvent plus de lui que du chan & du corps entier de la nobleſſe.

Quand les ſentimens & les voix des quatre différens corps ſe trouvent conformes à ſes idées, il les approuve, & leur donne une nouvelle force en faiſant uſage du droit qu'il a de voter trois fois : les princes qui opinent après lui, n'ont chacun que deux voix.

La plus grande partie des gentilshommes habitent toute l'année leurs villages, & vivent des droits ſeigneuriaux qu'ils reçoivent de leurs ſujets. Leur nobleſſe eſt ce qu'ils ont de plus cher au monde, ils ne ſe méſallient & ne ſollicitent jamais d'emplois à la cour ni ailleurs. Ils épouſent des femmes de leur condition. Les ſchyrin murſas ont même droit de prétendre aux filles des chans.

Les enfans qui naiſſent de ces femmes, ſont véritablement nobles; mais ceux qui ont pour meres des eſclaves, ne jouiſſent des privileges de la nobleſſe qu'autant qu'ils ſe rendent recommandables à la guerre, ou par quelqu'action glorieuſe. Alors il dépend du chan de les anoblir.

Il n'y a que la plus grande miſere qui puiſſe engager un gentilhomme à accepter une place à la cour ou chez quelque grand ſeigneur. C'eſt ce qui fait que les miniſtres les plus accrédités du chan ſont ordinairement de très-baſſe extraction.

Les cavaliers Tartares ſont aiſés à reconnoître : ils ſont toujours très-leſtes & fort bien mis : lorſqu'ils ſont riches, ils s'habillent magnifiquement, ſoit à pied, ſoit à cheval; ils ſont toujours accompagnés de domeſtiques. On ne voit rien de ſauvage & de barbare en eux; ils ſont

cas de l'humanité, & la pratiquent, ainſi que les autres vertus qui l'accompagnent ordinairement. Ceux qui commettent des crimes, ſont punis ſévérement, & ſouvent ſans une longue procédure, par la corde.

Les Tartares Nogays ont auſſi des nobles; leurs rangs ne ſont cependant pas réglés ſur le même pied qu'en Crimée; les plus diſtingués & les plus honorés ſont ceux qui ont le plus de terres & de ſujets.

CHAPITRE XXVI.

Des Tartares Nogays.

CES Tartares ſont diviſés en ſept nations dont voici les noms:

1. Les Jediſchullmultis.
2. Les Jedſanmultis.
3. Les Kaſajolus.
4. Les Kurgos.
5. Les Tſchamboiluks.
6. Les Mauroufellis.
7. Les Kaſpalladollis.

Les Jediſchullmultis & les Jedſanmultis ſont les plus nombreux.

Toutes ces nations ſont ſi fort diſperſées dans les terres, qu'il eſt difficile de ſavoir à peu près à quoi ſe monte leur population: on les compte par chaudieres.

Chaque famille Tartare eſt ordinairement

pourvue d'une groſſe chaudiere de fer, où l'on peut faire bouillir la moitié d'un cheval à la fois; on aſſigne pour chaque nation ſoixante & dix mille chaudieres, par conſéquent on compte qu'il s'y trouve en tout cinq cents mille familles, & l'on aſſure que le chan eſt en état dans l'eſpace de huit jours de raſſembler une armée de quatre à cinq cents mille hommes.

Quoique ces Tartares Nogays ſoient muſulmans, ils ne demeurent pas toujours fideles au chan, & ils ſe révoltent toutes les fois que cela leur convient; ils conſervent toujours une ſecrete haine contre les Turcs, paſſent ſouvent en tems de guerre du côté de l'ennemi, & ſont alors les premiers à dévaſter leur propre pays & celui des Turcs. Il y a plus de trente ans qu'ils ſe rangerent du parti des Moſcovites, lorſque le comte de Munich fit une irruption dans la Crimée; & ce furent eux qui ſe hâterent d'en piller les villes & les villages.

Le chan de Crimée Gerey avoit placé pluſieurs de ces mutins en Crimée, où il leur avoit aſſigné des demeures. Cependant ils continuent leur ancienne maniere de vivre, & y habitent ſous des tentes. Ils different en pluſieurs choſes des Tartares de Crimée, ſur-tout par la figure en général; ils ont de petits yeux très-enfoncés, le nez recourbé, peu de barbe, & ſe reſſemblent preſque tous; ils ſont aſſez bien faits. Ils ſe nourriſſent de chair de cheval, boivent du lait de jument, & vivent chez eux malproprement: ils habitent pour la plupart des tentes, & changent ſouvent de demeure. Les Tartares de la Crimée ont des maiſons, des

villages & des villes. Ils ſont naturellement enclins à voler; & lorſqu'ils peuvent détrouſſer les voyageurs, ils n'en manquent jamais l'occaſion: cependant ils ne tuent que lorſqu'ils ne peuvent faire autrement, & toujours à leur corps défendant. Ils font des incurſions dans les pays voiſins, & vont vendre le plus ſouvent les priſonniers qu'ils font dans ces courſes, aux habitans des frontieres de Perſe, & en Crimée, ſur-tout en tems de paix; la ſûreté y eſt égale à celle dont on jouit dans les pays les plus policés.

Voici encore une anecdote aſſez ſinguliere. Lorſque les Tartares Nogays ont des femmes eſclaves, ils invitent les voyageurs étrangers, ſur-tout ceux qui ſont bien faits, à avoir commerce avec elles: ils s'imaginent qu'il en naîtra de beaux eſclaves.

J'ai fait cette remarque dans mon voyage de Bachtſieſaray à Gosleve: à moitié chemin eſt un han ou auberge, où l'on paſſe ordinairement la nuit. Il s'y trouvoit pluſieurs voyageurs, entr'autres un Murſa avec une eſclave & pluſieurs domeſtiques. Dans la nuit on entendit un grand bruit: un des Tartares du Murſa avoit trouvé moyen de ſe gliſſer auprès de l'eſclave, qui avoit fait une longue & courageuſe défenſe, & avoit fini par céder. Ses camarades l'ayant pris ſur le fait, l'avoient conduit à leur maître, auquel ils produiſirent quelques Arméniens pour ſervir de témoins. Ils triomphoient de leur découverte, & ſe flattoient qu'un terrible châtiment alloit tomber ſur la tête du coupable; mais le gentilhomme Tartare prit un parti tout-

à-fait oppoſé. Tu es, lui dit-il, un brave garçon, retourne au lieu d'où tu viens, & travaille à me donner un bel eſclave.

Le médecin Blanchet avoit eu pluſieurs aventures de cette eſpece; car c'étoit un bel homme, bien fait & poli. Dans un de ſes voyages de la Crimée au travers du pays des Nogais, pour ſe rendre à Cauſchan auprès du chan, il arriva de jour dans un village, & ne pouvant ſe procurer tout de ſuite des chevaux, un Tartare le pria bien humblement de vouloir venir chez lui. Blanchet s'imagina qu'il y avoit quelque malade: en y entrant, il y trouva trois autres Tartares, qui lui déclarerent franchement qu'ils avoient de belles eſclaves, & ils le prierent très-inſtamment de les rendre heureux eux & leurs eſclaves. Enſuite ils lui en préſenterent trois l'une après l'autre, qui étoient toutes paſſablement belles; mais il monta à cheval, & s'éloigna. Un Tartare amena encore deux autres eſclaves & courut après lui. Ils lui crierent des injures, & lui reprocherent, juſqu'au moment où ils le perdirent de vue, ſon inſenſibilité & ſon manque de complaiſance.

CHAPITRE XXVII.

Des Arméniens.

LES Arméniens forment une partie conſidérable des habitans de la Crimée. Ils ſont de leur

naturel mal-propres & pareſſeux; ce qui vient peut-être de ce qu'à l'exemple des juifs, tous s'adonnent uniquement au commerce. Il eſt rare d'en trouver nulle part qui exercent quelque profeſſion; encore lorſqu'il y en a, ne cherchent-ils jamais à gagner par jour plus que ce qui leur eſt néceſſaire.

Quoique de mauvaiſe foi dans le commerce, ils ne ſe haſardent guere à tromper les Turcs, pour qui ils ont une crainte ſervile. On les trouve dans tous les coins & dans toutes les villes: ils ſont ſi nombreux dans celles de commerce, qu'ils ſe nuiſent mutuellement.

Lorſqu'un Arménien en Crimée a pour mille piaſtres de marchandiſes dans ſa boutique, dont il doit la moitié, il paſſe pour un gros marchand. Il y en a quelques-uns de plus opulens à Kaffa.

Celui chez qui j'ai logé pendant trois ſemaines à Kilianova, négocioit en draps, voiles, toiles, étoffes, &c. Il m'a aſſuré ſur ſon honneur, qu'il ne gagnoit par jour l'un dans l'autre que de 25 à 30 paras, ſur quoi il falloit qu'il vécût, lui, ſon frere, & un jeune garçon; qu'il s'habillât, & payât le loyer d'une maiſon & d'une boutique.

Il eſt vrai que tout y eſt à bon marché & que d'ailleurs ces gens-là ſont très-économes. Ils ſe levent le matin à quatre heures, déjeûnent avec ce qui eſt reſté du ſoupé de la veille, boivent un coup d'eau-de-vie, & vont enſuite à l'égliſe, & de là au cabaret. Ils ouvrent leur boutique vers les neuf heures; le maître la fait garder par ſon domeſtique ou par ſon commis, va au logis; & s'il y trouve quelque choſe de cuit, il

le mange, il ſe couche après cela, fume une pipe de tabac, ou dort. Après midi, il releve ſon domeſtique, qui eſt chargé de faire la cuiſine : le ſoir à ſept heures il mange du mouton, une ſoupe & du fromage, ou quelqu'autre choſe; il boit de l'eau, & rarement du vin.

Outre le carême, qui dure cinquante jours, & pendant lequel ils ne mangent ni poiſſon ni œufs, & ne ſe nourriſſent que de légumes communs, ils ont pluſieurs jeûnes dans l'année, qui durent ſouvent cinq à ſix jours, pendant leſquels ils ne mangent de rien de chaud. La veille de ces jeûnes, ils ont ſoin de ſe bien bourrer de mangeaille; c'eſt dans ces tems-là, & dans ceux des grandes fêtes, qu'ils ſe raſſemblent, & donnent des repas copieux.

Rien ne me déplaiſoit autant que la gourmandiſe des Turcs & des Tartares : je connoiſſois d'avance l'uſage incommode établi en Turquie, de faire part aux aſſiſtans de tout ce qu'on mange & de tout ce qu'on boit, à l'exception du vin & de l'eau-de-vie; je feignois cependant de l'ignorer, ce qui n'empêchoit pas que la plupart n'euſſent l'effronterie de reſter accroupis devant moi pendant une demi-heure, juſqu'à ce que je leur euſſe donné quelque choſe.

Si je paroiſſois vouloir prendre du café en leur préſence, ils s'aſſeyoient vis-à-vis de moi, y reſtoient juſqu'à ce qu'il fût prêt; & lorſque je commençois à le boire, ils le dévoroient des yeux, & me regardoient juſqu'à ce que je leur en donnaſſe : quelquefois même ils faiſoient moins de cérémonies, & en demandoient tout ſimplement.

Les femmes Arméniennes déjeûnent journellement avec de l'eau-de-vie qu'elles font chauffer, & dans laquelle elles mêlent un peu de poivre: elles la verſent dans des taſſes; & lorſqu'elles ont compagnie, elles préſentent, au lieu de thé & de café, cette boiſſon que l'on ſert avec du pain, des raiſins ſecs, & autres choſes de cette eſpece. Ces femmes boivent le vin comme ſi ce n'étoit que de l'eau.

Les Arméniens, dans les pays où j'ai voyagé, ſont preſque tous ſchiſmatiques, & il s'y en trouve très-peu de catholiques. Ces derniers, en vertu de la permiſſion qu'ils en ont obtenue du pape, obſervent les mêmes ſolemnités que les premiers, dont ils fréquentent les égliſes. Ils ſe montrent très-zélés, & ſont exacts à s'acquitter de leurs dévotions. Les femmes ne les imitent pas en cela, car elles vont rarement à l'égliſe. Cet extérieur de piété n'empêche pas qu'ils ne ſoient très-mauvais chrétiens, & que les vices ne regnent parmi eux. J'ai eu lieu de me convaincre qu'ils achetoient des eſclaves chrétiens, & en faiſoient un gros commerce.

Tous les autres chrétiens, à l'exception des catholiques, ſont appellés par eux luthériens, & ils leurs témoignent la haine la plus décidée. S'ils avoient du pouvoir, ils ſeroient tout auſſi intolérans que les juifs, & ils extermineroient tous ceux qui ne penſent pas comme eux.

Le peu de connoiſſance qu'ils ont des autres pays & des grandes villes commerçantes, eſt inconcevable. Ils ſavent ſeulement que Stamboul (1)

(1) *Stamboul* eſt le nom qu'on donne dans toute la Turquie à Conſtantinople.

eſt une grande ville, croient que l'empire Turc eſt le plus puiſſant de l'univers, devant lequel tous les autres doivent trembler; ils ont oui parler ſuperficiellement de la Ruſſie, de l'Allemagne & de Veniſe. Ils ont la ſottiſe & l'impudence de ſoutenir que la monnoie d'Empire, qui abonde en Turquie, provient du tribut que l'empereur eſt obligé de payer annuellement au ſultan. La ſuperſtition, la barbarie, la mal-propreté, le manque de foi, la tromperie & la trahiſon ſont les marques auxquelles on peut les reconnoître.

CHAPITRE XXVIII.

Des feſtins & de leur maniere ordinaire de vivre.

LA nourriture journaliere & les feſtins chez les Arméniens, n'ont rien de commun avec notre maniere de vivre.

Avant de ſe mettre à table, on coupe une certaine quantité de pain, de raiforts & d'oignons, que l'on met à la place de chaque convive; on couvre la table d'une petite nappe; auſſi-tôt que l'on eſt aſſis, on préſente de l'eau-de-vie à la ronde dans des taſſes à café; on fait une courte priere, & on ſert:

1. Un rôti de mouton.
2. Une poule bouillie.
3. Du mouton bouilli.

4. Une ſoupe au riz ou autre.
5. Du poiſſon bouilli & rôti.
6. Des choux farcis de viande.
7. Un coq-d'inde rôti, farci de riz, ou de raiſins ſecs; & à défaut de ce plat, un autre de pillau.
8. Un pâté à la viande hachée aux oignons & aux échalottes.
9. Des œufs durs à l'huile.
10. Une ſalade.

Le deſſert eſt compoſé de ſauciſſes en morceaux, de viande fumée, de poiſſon ſec, de fromage, d'oignons, & de quelques fruits : auſſitôt qu'on a mis le premier morceau à la bouche, le verre ne ceſſe de faire la ronde; les ſantés accompagnées de ſouhaits & d'aſſurances d'attachement durent pendant tout le repas ſans interruption : ce qui eſt aſſez incommode pour les jeunes filles, qui reſtent ſans occupation, n'oſant pas s'aſſeoir à table. J'ai ſouvent plaint ces pauvres enfans. Il falloit qu'elles baiſaſſent la main des hommes qui leur préſentoient le verre, & le vuidaſſent à genoux à côté de la table; les femmes font auſſi quelquefois la même choſe.

Chez les principaux Turcs, on ſert pluſieurs ſortes de ragoûts & de fricaſſées, outre les viandes bouillies & rôties : celles-ci ſont aſſaiſonnées d'épices qui leur donnent un goût excellent.

On ſert auſſi une grande quantité de plats remplis de confitures, de crêmes, de miel, d'amandes, de dattes, & d'autres fruits recherchés.

Les Turcs, ainſi que les autres Orientaux, ont des uſages dans leurs repas, qui leur ſont tout-à-fait particuliers : les plus riches bachas même

n'en ſont pas plus diſpenſés que les gens les plus pauvres du peuple. On commence d'abord par ſe laver les mains, & l'on s'accroupit les jambes en croix auprès d'une table ronde fort baſſe, qui eſt ordinairement de cuivre argenté : chacun prend l'eſſuie-main qui lui eſt deſtiné, & le met ſur ſes genoux. On ne ſe ſert ni de couteau, ni de fourchette, ni même de cuiller ; la viande eſt ordinairement ſi complétement bouillie ou rôtie, qu'on eſt diſpenſé de la couper, & qu'il eſt facile de la déchirer. Chacun met la main droite au plat, & en tire avec les doigts une bouchée. La ſoupe, le pillau, & autres choſes pareilles ſe mangent avec des cuillers de bois, & les confitures avec d'autres de corne. Quand on a pris ſa réfection, on ſe leve, on ſe lave les mains, & on s'en va ſans remercier, ou ſans rien dire à la compagnie ; un autre peut tout de ſuite s'emparer de la place vuide.

Avant de manger, les Turcs prononcent avec un grand reſpect le mot *biſmillah*, au nom de Dieu ; & en ſe levant de table, *alhamdillah*, Dieu ſoit loué !

Les Arméniens, au contraire, uſent de beaucoup de bénédictions & de ſoupirs ; ce qui eſt chez eux une ſuite de leur hypocriſie naturelle, plutôt qu'une preuve de leur piété. Ils ſont dans leurs feſtins d'une gourmandiſe dégoûtante, & d'une indécence qui révolte. Ils ne reſpectent ni la vieilleſſe ni la jeuneſſe dans ces parties de débauche. Lorſque le repas eſt fini, on ſe lave les mains & on ſe rince la bouche : on s'en exempte avant de ſe mettre à table.

Lorſqu'on entre dans une ſalle à manger au mo-

ment du repas, il faut ſe mettre tout de ſuite ſans cérémonie à table, que l'on ſoit prié ou non. On s'embarraſſe fort peu ſi les autres ont aſſez mangé. Il eſt d'ailleurs fort aiſé de ſe débarraſſer d'un écornifleur.

CHAPITRE XXIX.

De la juſtice, en matieres civiles & criminelles.

DANS toute la Turquie, ainſi que dans la Crimée, la juſtice, tant en matieres civiles qu'en matieres criminelles, ſe rend très-promptement, ſans qu'il ſoit beſoin d'employer beaucoup d'écritures, ſans avocat & ſans appel. Tous les arrêts ſont émanés du chan même, ou des perſonnes qu'il a commiſes pour le repréſenter.

Dans les procès compliqués, le juge eſt obligé par ſa place, d'entendre les différends, & de décider d'après de fortes preuves; & quand il ne les trouve pas ſuffiſantes, on doit lui produire des témoins : lorſque ceux-ci ſont muſulmans, leur témoignage eſt de poids.

En cas de dettes, de contrats, & d'autres difficultés qui s'élevent dans le commerce, le demandeur doit expoſer ſon droit au juge clairement & en peu de mots; ſur quoi il fait appeller le défendeur devant lui par un de ſes huiſſiers, & il lui donne audience. Si le débiteur nie la dette dont on lui demande le paiement, alors le créancier produit ſes témoins. Si ce ſont des gens dignes de foi, leur témoignage eſt déclaré valide;

dans le cas contraire il eſt rejeté. Lorſque la dette eſt claire, & que les dépoſitions ſont reçues, le débiteur qui a oſé la nier eſt puni de ſa mauvaiſe foi ſur-le-champ, & ſans autre formalité, par la baſtonnade. Dans le cas où le demandeur auroit porté une fauſſe plainte, il reçoit une pareille punition, & il eſt condamné à payer au défendeur la même ſomme qu'il exigeoit de lui. D'un autre côté, ſi le débiteur avoue la dette, mais qu'il prouve par de bonnes & valables raiſons, qu'il ne lui a pas été poſſible de l'acquitter au tems convenu, mais qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour y parvenir, alors il n'a point à craindre de châtiment. Il faut cependant qu'il aſſigne un tems fixe devant le juge, dans l'eſpace duquel il s'engage à payer. Ce terme ne peut jamais être plus long, & il n'eſt guere plus court qu'une année. On lui accorde encore en ſus de ce délai huit, & au plus quinze jours. Si, malgré cela, il ne tient pas ſon engagement, & que ſon créancier porte de nouveau ſa plainte au juge, celui-ci envoie quelques-uns de ſes huiſſiers chez lui, ſe ſaiſir de la maiſon & de toutes les marchandiſes, meubles & hardes qu'ils y trouvent, ainſi que dans ſa boutique, qu'ils portent piece à piece dans la rue, & qu'ils adjugent au plus offrant. Si ce qui en provient ſuffit pour acquitter la dette, & qu'il y ait un excédant, il eſt remis au propriétaire. Si la ſomme au contraire n'eſt pas aſſez forte pour ſatisfaire le créancier, il peut exiger le ſurplus.

Les dépens de juſtice de pareils procès, qui ſe paient au juge, ſe nomment *reſſim*, & ſe montent à 10 pour 100 de la dette. Il en revient une

petite partie aux huiſſiers pour leurs peines. Il arrive même aſſez ſouvent, que pluſieurs de ces débiteurs ſe couvrent de haillons, & feignent d'être miſérables, pour tromper leurs créanciers.

Dans le cas où le débiteur n'a ni maiſon ni autre propriété, il eſt permis au créancier de le faire mettre en priſon, au pain & à l'eau, & de l'y détenir pendant trois mois. Après avoir ſubi ce châtiment, il faut qu'il s'engage par ſerment, d'acquitter cette dette auſſi-tôt qu'il ſe trouvera dans des circonſtances plus favorables. Si ce bonheur lui arrive, & qu'il ne tienne pas ſa parole, il eſt permis au créancier de lui enlever tout ce qu'il poſſede, juſqu'à ſon habit, qu'il peut lui arracher de deſſus le corps.

Cette maniere courte & ſévere d'adminiſtrer la juſtice, eſt la plus efficace pour empêcher qu'on ne nie les dettes du commerce. On ſuit à peu près la même méthode dans tous les autres procès, à l'exception de ceux où il eſt queſtion d'héritages ou de divorce. Dans ces cas-là, c'eſt au cadi ſeul à prononcer; ſes déciſions ſont abſolues & ſans appels; il doit s'en tenir ſcrupuleuſement à la lettre de la loi, & s'abſtenir de toute interprétation ſubtile, & de tout commentaire. Dans le premier cas, ſavoir, lorſqu'il eſt queſtion d'héritage, on dreſſe un inventaire des biens délaiſſés par le mort, & on fait l'eſtimation détaillée de chaque effet. Lorſque le cadi a entendu les parties intéreſſées à ce ſujet, il prononce ſa ſentence en conſéquence, & ſuivant que l'équité l'exige. L'héritage eſt adjugé à un ſeul, ou partagé entre tous ceux qui y ont droit. En général, celui des héritiers qui a ſu d'avance ſe rendre favorable le cadi par des préſens,

eſt

eſt celui qui tire le meilleur parti de la ſucceſſion.

La juſtice en matieres criminelles, eſt rendue avec autant de promptitude que de ſévérité. Les huiſſiers ſaiſiſſent le criminel, & le conduiſent au logis du cadi, qui le fait étrangler, ou battre juſqu'à la mort : quelquefois il ſe contente de lui impoſer une amende. Dès qu'il a prononcé la ſentence, elle ne ſouffre point de délai, il faut qu'elle ſoit exécutée. Quelle que ſoit la maniere dont le crime ait été commis, les Turcs qui s'en ſont rendu coupables, ne ſont jamais châtiés publiquement. Il n'a pas la même attention pour les juifs & les chrétiens ; dès qu'un d'entr'eux a commis un crime capital, le moins qui puiſſe lui en arriver, eſt d'être pendu ſur-le-champ.

Les criminels coupables de crimes atroces, ſont empalés, & reſtent expoſés juſqu'à ce qu'ils tombent par morceaux. Les voleurs de grands chemins ſont condamnés de même à cet horrible ſupplice, & les ſimples voleurs ſont punis très-ſévérement. Un marchand que l'on ſurprend vendant à faux poids & à fauſſe meſure, eſt ordinairement condamné à mort ; quelquefois il en eſt quitte pour une longue priſon, ou au moins pour une forte amende. A Conſtantinople, le grand-ſeigneur fit infliger une peine bien cruelle à un boulanger ; ſon pain ayant été examiné, & ne ſe trouvant pas auſſi peſant qu'il devoit l'être, il fut condamné pour la premiere fois à une amende ; & ayant été convaincu une ſeconde fois de la même faute, il fut jeté tout vivant dans ſon propre four.

Les affaires qui concernent l'état, ou qui ſont de quelque importance, ſe décident auſſi ſans perte de tems. Il eſt aſſez ordinaire en

Crimée que le chan, dans les affaires de la plus grande importance, aſſemble les beys, & les autres membres des différens corps des Murſes, pour leur faire part de ſes deſſeins, & il arrive encore plus ſouvent qu'ils les déſapprouvent.

CHAPITRE XXX.

De la religion.

LA religion dominante des états du grand-ſeigneur, eſt diviſée en plus de 70 ſectes; chaque individu de leurs différens membres paroît intérieurement perſuadé que ſa croyance eſt la véritable, & la voie la plus ſûre pour parvenir à la felicité. Toutes ces ſectes doivent leur origine à deux fondateurs: la premiere à Mahomet lui-même, dont la religion tient le premier rang dans tout l'empire Ottoman; la ſeconde à Hali, & c'eſt celle qui eſt dominante dans toute la Perſe. La premiere eſt reçue en Tartarie, dont les habitans prétendent être plus zélés & plus orthodoxes muſulmans que les Turcs. Les mahométans croient une prédeſtination abſolue; ils ſoutiennent que Dieu eſt également l'auteur du bien & du mal; ils croient de plus que Dieu ſe rendra un jour viſible, & que Mahomet habite en corps & en ame auprès de lui. Ils croient que Dieu & la loi exiſtent de toute éternité. Ils prient cinq fois le jour, & tiennent ce devoir pour indiſpenſable. Les Perſans croient au con-

traire que Dieu n'eſt auteur que du bien ; qu'il n'y aura que les eſprits bienheureux qui contempleront un jour la Divinité dans ſa gloire ; que Dieu n'a admis que l'ame de Mahomet dans le ciel ; que Dieu ſeul eſt éternel, & que la loi a eu un commencement ; qu'il ſuffit de prier trois fois par jour, & que cette pratique n'eſt point un devoir qui réſulte de leur croyance.

Ces deux ſectes relativement à ces différentes façons de penſer ſont ſi animées & ſi acharnées l'une contre l'autre, qu'elles ne manquent jamais dans toutes les occaſions de ſe donner mutuellement des preuves de l'averſion qu'elles ont l'une pour l'autre. Les Perſans ont le plus grand mépris pour la couleur verte ; chez les Turcs au contraire elle paſſe pour ſacrée. Leurs Imans blâment pluſieurs paſſages de l'Alcoran, & leur donnent un ſens tout-à-fait oppoſé.

Ces différentes ſectes de mahométans ſe traitent mutuellement d'hérétiques ; ils ſont cependant plus excuſables que ceux qui, annonçant une religion plus pure & plus tolérante que la leur, ne craignent pas d'imiter leur exemple.

Dans tous les pays de la dépendance du grand-ſeigneur, la majeure partie des habitans portent des colliers ou des chapelets de corail, d'ambre, ou d'autres matieres ſemblables ; ils les tiennent preſque toujours à la main, ils en manient les grains l'un après l'autre, & les comptent avec les doigts ; la maniere dont ils s'en ſervent reſſemble plus à un jeu d'enfant qu'à une pratique de dévotion : ſuivant eux, ils ſe rappellent par ce moyen les différentes perfections de Dieu : ils paroiſſent pourtant n'en

faire uſage qu'avec beaucoup de nonchalance, & plutôt par habitude que par une véritable piété. Ils ſont en cela parfaitement ſemblables à nombre de nos chrétiens d'Europe, qui ne témoignent pas une plus grande attention & plus de reſpect en diſant leur chapelet.

Quelques ignorans prononcent à chaque grain qu'ils touchent, les mots: *Hafer allah!* Dieu me conſerve! D'autres plus inſtruits prononcent ceux-ci: *Illa Mahamed raſul allah!* Il n'y a point d'autre Dieu, & Mahomet eſt ſon prophete. Les plus ſavans attribuent à ces paroles une déſignation des attributs divins; & en comptant leur chapelet, ils diſent: *au nom du ſeul Dieu; loué ſoit Dieu, l'unique Dieu; au nom de Dieu tout-puiſſant, Dieu ſoit loué dans ſa puiſſance: au nom de Dieu tout ſage: Dieu ſoit loué dans ſa ſageſſe: au nom de Dieu très-bon: Dieu ſoit loué dans ſa bonté: au nom de Dieu miſéricordieux: Dieu ſoit loué dans ſa miſéricorde: au nom de Dieu éternel; Dieu ſoit loué dans ſon éternité;* & ainſi de ſuite, & ils finiſſent par ces mots: *loué ſoit Dieu, le ſouverain maître du monde: ô Seigneur, toi qui es le créateur & le juge des hommes, c'eſt toi que je prie, je mets toute ma confiance en toi; je reconnois que tu n'as point été ni ne peux être engendré. Tu es au-deſſus de toute reſſemblance, & rien ne ſauroit t'être comparé.* Quelques-uns d'entr'eux prononcent ces mots ſi rapidement & avec ſi peu d'attention, que cela ne les empêche pas, tandis qu'ils ſont à leur dévotion, de s'entretenir d'affaires toutes différentes.

Les zélés muſulmans, pour ſe diſtinguer des autres, portent de très-longs chapelets, compoſés de quatre-vingt-dix-neuf grains. En maniant les quarante-trois premiers, ils prononcent le mot *Elhemdellah ;* les vingt-trois ſeconds, *Stafer allah ;* & les trente-trois derniers, *Allah hekeber.*

En Turquie & en Tartarie, on déſigne les moſquées par le nom de *tſchamy* : elles ont pour la plupart une, deux, & même un plus grand nombre de tours hautes & pointues, qu'on nomme *minarets*. Un ſeul muſulman, qui a le titre de *Muczin*, eſt obligé, cinq fois par jour, de monter au ſommet, & d'appeller de là le peuple à la priere. Auſſi-tôt qu'il eſt parvenu au haut de la tour, il met ſes mains ſur ſes joues, & crie de toutes ſes forces : tout en criant il ſe tourne trois fois du côté des quatre parties du monde ; il commence d'abord par le midi, & finit par le couchant. Il crie la premiere fois : *Ma heckeber !* Dieu eſt grand : la ſecond fois de même : & la troiſieme : *Laha Illah ! Illalah !* Dieu eſt grand, & il n'y a point d'autre Dieu que lui, qu'il répete ainſi que les paroles ſuivantes : *Excadu in Mahumet raſul allah !* Mahomet eſt ſon envoyé ; *hi alle ſallat hi alle fellar !* venez vous préſenter devant la miſéricorde de Dieu, & obtenez la rémiſſion de vos péchés ; *Allah heckeber allah !* Dieu eſt un Dieu fort ; *Laha Illah Illalah*, Dieu eſt grand, & il n'y a point d'autre Dieu que lui. A cette invitation, les Turcs accourent, & ſe lavent à la fontaine qui ſe trouve devant toutes les moſquées. Ces ablutions ſe nom-

ment *adeſt*. Après qu'ils ſe ſont lavés, ils entrent dans la moſquée, ayant ôté préalablement leurs babouches qu'ils laiſſent à la porte. A leur arrivée, ils commencent par ſaluer la *Keble*, c'eſt-à-dire le lieu où eſt la repréſentation d'une maiſon quarrée, ſur laquelle ils tiennent la vue fixée pendant tout le tems que dure leur priere ; elle eſt ordinairement placée du côté du midi, & l'on y étend une couverture qui a ſervi à la Mecque (1), ou à Médine (2) : tout auprès eſt placé un ſiege élevé pour l'Iman (3) qui prêche & explique l'Alcoran au peuple. Tout le plancher de la moſquée eſt couvert de tapis ou de nattes.

L'Iman commence le ſervice divin par ces paroles, *Allah heckeber*, que tout le peuple répete, en imitant ſes poſtures & ſes geſtes. Ils portent d'abord les mains ſur les épaules : ce qui ſignifie que l'on ſe décharge de toutes affaires, en prononçant *Allah heckeber* pour la ſeconde fois : ils portent enſuite leurs mains en croix ſur l'eſtomac, & font une priere à voix baſſe. Enſuite ils ſe proſternent, ſe jettent par terre, & diſent, *Allah heckeber* ! Ils reſtent un peu de tems dans cette poſture, ſe relevent ſur leurs pieds en réitérant les premiers mouvemens du corps. Lorſ-

(1) La Mecque, la ville où Mahomet eſt né; elle eſt dans l'Arabie Heureuſe.

(2) Médine, la ville où Mahomet eſt enterré : elle eſt auſſi dans l'Arabie.

(3) *Iman*, prêtre.

qu'ils joignent les mains, c'eſt un ſigne de la vénération que leur inſpire la préſence de l'Être ſuprême; leurs révérences & l'action de ſe jeter à terre, prouvent qu'ils implorent Dieu, dans une très-profonde humiliation. Auſſi-tôt qu'ils finiſſent de s'agenouiller, ils ſe relevent, laiſſent pendre leurs mains des deux côtés, & prient ainſi : *Baſmal liel Rabham & Rabhim elh herbera della & Rabhaman & Rhahandim allah Rebelamim Malikion Eldin frack naaber ove Jakneſta aenchedena Elaſſerat Elmeſta quin ſfrat Eladim anaamat hllaichim Genrel Magdrab Allatheinou Saeladein Omin.* « Au nom » de Dieu miſéricordieux dans ſes miſéricordes. » Loué ſoit Dieu à cauſe de ſa miſéricorde. » Dieu Seigneur du monde entier, Seigneur du » jour du jugement, nous t'implorons, & te » ſupplions de nous être en aide : conduis-nous » dans le vrai ſentier que tu ne montres qu'à » ceux qui ne t'ont point offenſé, & à ceux » qui ne ſont point éloignés de tes voies. Amen. » Cette priere finie, ils ſe proſternent profondément par deux fois, & diſent : *La Allah Ellah Illahah ;* il n'y a qu'un ſeul Dieu & il n'y en a point d'autre. Après cela ils plient le genou, ils ſe jettent la face contre terre, ne ceſſent de répéter *Allah heckeber Allah !* & reſtent proſternés juſqu'à ce que le mot *Ethemdellah* ait été prononcé pluſieurs fois. Les autres actes de dévotion qui ſe pratiquent, ſont tous ſemblables à ceux que je viens de décrire.

Un zélé muſulman fait réguliérement cinq fois par jour cette priere, tant lorſqu'il eſt chez lui que lorſqu'il ſe trouve en voyage. Dans le cas

où il manque de couverture, il étend sa peliſſe ſur la terre ; & après qu'il a fini ſes ablutions, il s'en ſert pour ſes dévotions.

Aux dix commandemens de Moyſe, les mahométans en ont encore ajouté cinq autres, qui ſont proprement les fondemens de leur religion. Le premier commandement de Mahomet enjoint de croire un ſeul Dieu indiviſible. Le ſecond eſt relatif au carême des Turcs, qu'ils nomment *Ramaſan*. Pendant ſa durée ils n'oſeroient rien manger de toute la journée ; mais dès que la nuit eſt venue, ils peuvent ſe raſſaſier tout à leur aiſe. Le troiſieme traite de leurs prieres journalieres, dont je viens de faire mention. Le quatrieme concerne les aumônes, & enjoint à tous les muſulmans de donner aux pauvres la quatrieme partie de leurs revenus. Enfin le dernier leur impoſe la loi de faire au moins une fois en leur vie le pélerinage de la Mecque & de Médine, afin de ſe ſanctifier.

Le commandement de Mahomet, qui leur interdit le vin, eſt en général conſidéré comme un précepte ſalutaire ; mais non comme une loi abſolue, quoique ce légiſlateur le leur ait expreſſément défendu & qu'aucun n'oſe en boire ouvertement. Ceux qui enfreignent ce commandement en uſant de cette liqueur dans le tems du ramaſan, ou lorſqu'ils ſont en chemin pour ſe rendre à la Mecque, ſont punis très-ſévérement ; ſouvent même il leur en coûte la vie. Cela n'empêche pas que les grands, les Janiſſaires, & ceux que l'on connoît ſous le nom de Levantins, ne faſſent nul ſcrupule de s'affranchir de cette loi & n'uſent à leur table des plus excellens vins grecs

Outre les commandemens que je viens de

citer, voici encore quatre autres points, que les mahométans croient : le premier eſt l'ange de la mort : ils ſont convaincus tous les jours de ſa réalité, & ils le voient à chaque inſtant avec frayeur devant leurs yeux.

Le ſecond eſt le jugement dernier, au ſujet duquel ils ont adopté une quantité de fables. Ils diſent entr'autres que Mahomet y aſſiſtera comme protecteur des croyans dans toute ſa gloire. Un ange avant ce grand jour ſonnera d'une trompette qui ſera entendue de toute la terre. Le premier ſon mettra tous les animaux à mort, le ſecond tous les hommes, le troiſieme tous les anges, & même celui qui en aura ſonné ; de ſorte qu'il ne reſtera pas une ſeule créature en vie. Après quoi Dieu fera tomber une pluie qui durera quarante jours de ſuite : ils la nomment la pluie de miſéricorde, qui rendra la vie à tous les hommes & à tous les anges, qui comparoîtront à la vallée de Joſaphat, pour que Dieu les juge publiquement.

Le troiſieme, eſt qu'ils croient à un paradis ſéparé en ſept vaſtes campagnes ou prairies. Dans la premiere le fond eſt d'argent, dans la ſeconde d'or, dans la troiſieme de perles, dans la quatrieme d'émeraudes, dans la cinquieme de pur cryſtal, dans la ſixieme de couleur de feu. La ſeptieme prairie eſt compoſée d'un magnifique jardin, où coule par le moyen d'un nombre innombrable de fontaines, des ruiſſeaux de miel, de lait, & de vin ; toutes les eſpeces de fleurs & de fruits s'y trouvent en abondance. Au milieu de ce paradis eſt placé un arbre qui eſt d'une ſi grande étendue, qu'il l'ombrage tout entier de

ſes branches & de ſes feuilles ; elles ſont compoſées du plus fin argent & de l'or le plus pur : les feuilles de cet arbre brillent de tout leur éclat, & ſur chacune ſont écrits les noms de Dieu & de Mahomet.

Dans ce paradis ſe trouvent toutes les eſpeces de plantes aromatiques & une grande abondance d'animaux, de poiſſons & d'oiſeaux.

L'entrée en eſt gardée par un nombre innombrable d'anges ; ils ont pluſieurs formes ; chacun d'eux parle 70000 langues différentes, dont il fait uſage pour publier les louanges de Dieu.

Le quatrieme eſt la crainte qu'ils ont de l'enfer, où tous les tranſgreſſeurs de la loi ſeront précipités.

Les bons muſulmans font un grand cas des anges gardiens ; ils croient que chacun d'eux en a ſoixante & dix qui veillent, quoiqu'inviſibles, à leur conſervation. Ils ſe tiennent principalement dans les vénérables barbes.

On éleve les femmes dans la plus grande ignorance relativement à la religion, dont elles n'ont preſqu'aucune notion. On regarde comme très-indifférent qu'elles prient ou qu'elles ne prient pas. Quelques-uns même cherchent à les diſſuader de l'immortalité de l'ame. Suivant l'Alcoran, elles n'habiteront point le paradis, elles ſeront ſeulement admiſes dans l'avant-cour, & elles contempleront de là, par-deſſus les murs, la joie des bienheureux.

Ces pauvres créatures ne ſont uniquement que les inſtrumens de la luxure, & croient n'avoir été créées & deſtinées qu'au plaiſir des hommes. Cette idée les porte à toutes ſortes d'indécences & de laſcivetés, dont elles ne prévoient pas les triſtes

ſuites. Elles n'oſeroient jamais contrarier les volontés de leurs maris, ſur-tout de ceux qui paſſent leur vie dans la pompe & l'oiſiveté.

Lorſqu'elles deviennent vieilles, & que les hommes s'en dégoûtent, elles ſont mépriſées. Quand on en agit bien avec elles, on les regarde comme les autres animaux (1) qui ne ſont plus propres à rien; on les nourrit juſqu'à leur mort des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. On ne doit point être étonné d'un pareil traitement, puiſque les hommes, en ſe mariant, n'écoutent que leurs paſſions effrénées, ou achetent des eſclaves dont ils font leurs compagnes, ſans s'arrêter à leur pays ou à leur religion.

Lorſque les femmes ne ſont plus propres à la propagation, qu'elles ont perdu leur beauté, ou qu'elles fourniſſent quelqu'autre léger prétexte de plainte, il eſt loiſible au mari de leur donner une lettre de divorce. Il n'eſt pas beſoin pour cela de beaucoup de cérémonies: le mari déclare ſa réſolution, & les raiſons qui l'y ont porté, au cadi, & renvoie ſa femme à ſon pere ou à ſes parens. Tous les meubles, hardes & autres effets qui lui appartiennent, & ſur-tout le préſent de noces, lorſqu'il exiſte encore, doivent être remis ſur-le-champ.

---

(1) Les Turcs ſont dans l'uſage, lorſque leurs animaux domeſtiques deviennent vieux, de les nourrir juſqu'à ce qu'ils meurent. Par exemple, le cheval de monture d'un Turc eſt conduit dans un bon pâturage; le chameau qui a eu l'honneur de porter l'Alcoran à la Mecque, eſt parfaitement ſoigné pendant tout le reſte de ſa vie.

CHAPITRE XXXI.

Du commerce de la petite-Tartarie, & des pays voiſins.

LA preſqu'isle de Crimée eſt très-avantageuſement ſituée pour le commerce. Il y étoit au plus haut degré & très-floriſſant du tems des Génois. On parle encore en Crimée de la conſidération & des richeſſes dont ils y jouiſſoient. (1)

---

(1) Voici entr'autres ce qu'on m'a raconté à ce ſujet, comme très-véritable. Un négociant Perſan, ayant envoyé ſon fils dans ce pays avec des marchandiſes, parmi leſquelles ſe trouvoient une quantité conſidérable de parfums, celui-ci les ayant toutes placées en chemin à l'exception de ce dernier article, il l'apporta à Eiskikrimm, qui étoit la capitale des villes appartenantes aux Génois. Il étoit obligé de paſſer avec ſes chevaux & ſes chameaux chargés, auprès d'une égliſe qu'un riche particulier de cette nation faiſoit bâtir. Le Génois demanda au Perſan, quelle étoit l'eſpece de marchandiſes qu'il avoit avec lui; & lorſqu'il fut informé qu'elle conſiſtoit en parfums les plus précieux, il les acheta, les fit décharger ſur la place même, & mêler avec le mortier. L'on ne fit uſage que de ce mortier dans la conſtruction de cette égliſe qui exiſte encore, & dont on a fait une moſquée. On donne pour certain en Crimée, que ce mortier conſerve encore la plus agréable odeur.

Depuis que la Porte eſt ſeule en poſſeſſion de la navigation de la mer Noire, & par certaines vues politiques l'interdit à tout autre pavillon que le ſien, ce commerce autrefois ſi conſidérable eſt négligé, & conſidérablement diminué.

Les François qui ſe ſont répandus dans tout le Levant, ſe ſont approchés peu à peu de Kaffa, & y ont établi quelques magaſins qui ne ſont pas encore bien conſidérables. Pendant le ſéjour que j'ai fait dans cette ville, il s'y en trouvoit quelques-uns tenus par des négocians de cette nation, qui ſe nommoient Guillaume Laporterie & compagnie, Marin & fils, & Dalbour & fils. Les marchandiſes qu'ils vendoient conſiſtoient principalement en articles de Nuremberg, café, ſucre, tabac à fumer, draps, étoffes, atlas & autres fabriques de Turquie, papier, camelots de coton filé & non filé, &c.

Ce commerce étoit dirigé par un facteur & pluſieurs commis. Ces marchandiſes ne paſſoient point dans les pays voiſins, mais reſtoient dans la Crimée, où elles étoient pour la plus grande partie vendues en gros. Il pouvoit aller par an à 30000 piaſtres, & le profit net de 30 à 40 pour cent. Si ces marchands ne tiroient pas toutes leurs marchandiſes de la premiere main, & ſi, en vertu de l'article 16 du traité fait entre la France & la Porte, ils ne jouiſſoient pas du privilege de ne payer de droit de douane en Crimée que trois pour cent, partie en nature & partie en argent, leur profit ſeroit bien moins conſidérable.

En 1769, les négocians dont je viens de faire mention, abandonnerent ce commerce, à cauſe de la guerre qui le rendoit périlleux. Leur facteur

fut obligé de vendre ſes marchandiſes le plus vîte qu'il lui fut poſſible, de faire rentrer ce qui lui étoit dû, & de s'en retourner à Conſtantinople.

On forma en France en 1767, un projet pour établir un commerce conſidérable en Crimée, & dans les pays voiſins. Quelques négocians y deſtinoient un capital de deux millions & demi de livres. On envoya ce projet imprimé au conſul François, M. le baron de Tott, pour ſavoir ce qu'il en penſoit. L'exécution de ce plan, ſoit à cauſe de la guerre, ou pour quelqu'autre motif qui m'eſt inconnu, a été juſqu'à préſent ſuſpendue.

Il ſeroit à ſouhaiter que des négocians Allemands vouluſſent conſacrer un certain capital aſſez conſidérable pour entreprendre un commerce en Crimée, capable de fournir à cette preſqu'isle & aux pays voiſins les marchandiſes convenables pour leurs habitans & leurs marchands, avec leſquels il ſeroit facile d'établir un commerce d'échange fort lucratif. Les circonſtances nous ſont on ne peut pas plus favorables : preſque toutes les marchandiſes qui en ſeroient l'objet, ſont à notre portée, & il nous eſt facile de les tirer de la premiere main, ce qui eſt un grand avantage. Nous avons le Danube, au moyen duquel nous pouvons les tranſporter juſqu'à la mer Noire, où elles ſeroient embarquées pour la Crimée. Si ce trajet paroiſſoit trop périlleux, il ſeroit facile de les décharger à Iſmaël ou à Kilianova, & de les tranſporter par terre à Ackiermann. De ce port, un vaiſſeau, avec un bon vent fait la traverſée de Crimée en deux jours.

Les marchandiſes que l'on échangeroit ici, pourroient être embarquées très-commodément

& à bon marché ſur la mer Noire, pour être envoyées à Conſtantinople, où partie ſeroit vendue en commiſſion, & le reſte expédié de là pour Trieſte ou Veniſe. Outre cela, il ſeroit aiſé, ſi l'on préféroit cette voie, de les charger pour Ackiermann, & enſuite les tranſporter par terre à travers la Moldavie & la Valachie en Tranſilvanie, & ainſi de ſuite juſqu'à leur deſtination. Il eſt vrai que cette route eſt très-longue, occaſionne de gros frais, & qu'on eſt ſouvent fort embarraſſé pour ſe procurer des voitures, tant dans la Turquie en Europe que dans les pays voiſins; mais on trouveroit bientôt remede à ces inconvéniens.

En Crimée même, le commerce du fer eſt très-conſidérable; les Tartares ne ſauroient s'en paſſer, & ils le paient argent comptant. Quant aux autres marchandiſes, on eſt le plus ſouvent obligé de le vendre à crédit; car les marchands de ce pays-là ont peu d'argent, & paient rarement avant qu'ils aient placé les articles qu'ils ont achetés. Pour faire un gros commerce, il faudroit principalement s'attacher à le diriger du côté des pays dont je vais faire mention; ſavoir, 1°. dans la Tartarie Nogaie, ſéparée de la Crimée par une ligne qui paſſe près de Précop. Ces Tartares ont paſſablement d'argent, & paient volontiers les marchandiſes dont ils ont beſoin; de plus on trouve chez eux une quantité conſidérable de peaux d'agneaux griſes & noires, (1)

(1) Les peaux d'agneaux griſes ne ſe trouvent qu'en Tartarie, il n'y en a point à Moſcou. Les plus fines qui

des cuirs de bœuf & de cheval, du crin, de la cire jaune, du beurre (1) & autres articles. 2°. Dans la Circaſſie ſéparée de la Crimée, par la mer d'Aſoph. La majeure partie des habitans ſont encore païens. Il n'y a pas bien long-tems qu'ils étoient tributaires des Tartares; mais à préſent ils ſont indépendans, ces premiers n'ayant pas été heureux dans la guerre qu'ils leur ont faite. Il eſt dangereux de s'expoſer ſans un bon paſſeport à voyager dans leur pays: ils viennent cependant fréquemment à Kaffa, où ils échangent les productions de la Circaſſie, qui ſont des chevaux, des peaux de lievres (2), des cuirs

---

ſont très-belles, ſont auſſi très-cheres & ſont portées à Conſtantinople & dans les autres grandes villes de Turquie: elles ſe vendent de 10 à 15 piaſtres la piece. Les ordinaires ſe placent aſſez avantageuſement en Pologne. Les noires fines ſervent pour les kalpaches, & l'on fait des peliſſes des plus communes, qui ſe vendent aſſez bien à Conſtantinople.

(1) Le beurre eſt un des meilleurs articles de la Crimée; & lorſqu'on ſaiſit le bon moment pour s'en pourvoir chez les Tartares Nogais, on peut non-ſeulement le revendre avantageuſement en Crimée, mais encore à Conſtantinople, où il eſt facile de le placer avec profit en argent comptant. Ce beurre eſt fort recherché, on en fait autant de cas que les Allemands de celui de Leipſick & de Hollande.

(2) Ces peaux de lievres ſont d'une ſinguliere beauté pour leur couleur, & très-légeres; on s'en ſert ſouvent, au lieu d'autres peliſſes, à doubler les habits.

de

de cheval, des peaux de renard, de la cire; & ſi les femmes venoient à manquer en Allemagne, il ſeroit très-facile de s'en procurer par leur moyen, car ils vendent leurs filles qui ſont ordinairement très-belles (1).

3°. Dans la Ruſſie & à Aſtrakan, d'où on apporte quantité de belles pelleteries.

4°. Dans la Géorgie. Tout ce qu'on ſait de ce pays, c'eſt que les habitans en ſont très-honnêtes, & que l'on y trouve en abondance de la ſoie, de belle laine, toutes ſortes de cuirs.

Chez tous les peuples, ainſi qu'en Crimée, on peut placer les marchandiſes ſuivantes, & même quelques autres : des pelleteries, des draps, du velours, des étoffes d'or & d'argent, des damas, des ſatins, des étoffes de ſoie & de laine, des toiles, des mouſſelines, du tombac en nature & travaillé, des teintures, ſur-tout de la cochenille & de l'indigo, de l'alun, de l'aloès, du bois

(1) Les Circaſſiens font apprendre à leurs filles, pluſieurs ouvrages de femmes, & font tout ce qui dépend d'eux pour conſerver & augmenter leur beauté. Lorſqu'elles ont atteint leur treizieme ou quatorzieme année, ils les conduiſent à Kaffa, où il ſe fait un gros commerce d'eſclaves. Ils les y vendent depuis deux mille juſqu'à cinq mille piaſtres. Les plus belles ſont envoyées au ſerrail à Conſtantinople, les autres ſont vendues aux principaux muſulmans qui habitent les villes les plus conſidérables de la Turquie. Pluſieurs marchands Arméniens de Kaffa ont épouſé des Circaſſiennes. Ces eſclaves ne manquent jamais d'adopter la religion de leurs maîtres.

de Bréſil & de Campêche, de la gomme laque, du riz, du ſucre, du café, du tabac à fumer, du coton filé & non filé, de l'anis, du ſoufre, de l'opium, du maſtic, de la ſalſe-pareille, des parfums communs, du papier, des fruits ſecs, des épiceries, de l'étain, du fer, de l'acier, toutes ſortes d'ouvrages de fer, du vif-argent, & des marchandiſes de Nuremberg.

Les marchandiſes que l'on tire de la Crimée, conſiſtent en cire, beurre, peaux d'agneaux, & autres fourrures, cuirs, marroquins, chevaux, eſclaves, &c.

CHAPITRE XXXII.

Poids & meſures dont on ſe ſert en Turquie & en Tartarie.

TOUS les vivres, ſoit vin, pain, eau-de-vie herbages, fruits & autres choſes ſemblables, ſe vendent au poids. Voici ceux dont on fait uſage dans tout le pays.

Le kantar ſe diviſe en $7\frac{1}{3}$ batmans, 44 ockas, 100 lodras, ou rottel 176 juſdrems, ou 17600 drachmes; ce qui revient à peu près à 100 livres poids de Vienne.

Le batman, en 6 ockas, 24 juſdrems, 2400 drachmes, & peſe $13\frac{1}{2}$ livree ou $\frac{1}{8}$ de quintal poids de Vienne.

L'ocka ſe diviſe en 4 juſdrems, ou 400 drachmes, & peſe $2\frac{1}{4}$ livres poids de Vienne.

L'ocka, ou rottel pese 176 drachmes.
Le jusdrem pese 100 drachmes.
Le miskal pese 1 drachme & demi 24 karats ou 96 grains.
Le drachme pese 16 karats ou 64 grains.
Le karat a quatre grains.

Mesures.

Le picko ou l'endasse correspond à $\frac{10}{11}$ d'aune de Vienne.
L'arschen a $\frac{1}{4}$ de plus que l'endasse. On se sert souvent de cette mesure en Tartarie.

Toutes les especes de monnoies qui ont cours en Turquie, sont les suivantes.

	Piast.	par.	par.	asp.
Le ducat Turc, le sequin, l'altum, ainsi que le sermakub, vaut arg. de Turquie.	2	30	110	330
Les gros sont en or pâle, & les petits en or jaune.				
Les mêmes doubles.	5	20	220	660
Il s'en trouve de triples & de quadruples, mais ils sont assez rares.				
$\frac{1}{2}$ altum, ou $\frac{1}{2}$ sermakub.	1	15	55	165
1 fanturck.	3	35	155	465

Actuellement toutes les monnoies Turques d'or, & les ducats étrangers ont augmenté de 10 paras.
1 piastre ou écu au lion, que l'on nomme communément

	Piaſ.	par.	par.	aſp.
gruſch valant fl. 1. 7 ½ cr. argent courant de Vienne, vaut argent de Turquie.	0	0	40	120
½ piaſtre, tarim gruſch.	0	0	20	60
¼ piaſtre, onluk.	0	0	10	30
1 altmiſch ou une piece de 60 paras.	1	20	60	180
⅓ altmiſch dite *ſolota* vieille.	0	0	30	90
1 ſolota neuve.	0	0	26⅔	80
¼ altmiſch, nommée *onbaſchlick*.	0	0	15	45

CHAPITRE XXXIII.

Eſpeces étrangeres, & leur valeur en argent de Turquie.

	Piaſ.	par.	par.	aſp.
LE ducat de Veniſe, d'Hollande & d'Allemagne.	3	28	148	444
L'écu frappé ordinairement au coin d'Empire ou de Saxe.	2	0	80	240
L'écu de Raguſe eſt de la même valeur que l'altmiſch Turque.	1	20	60	180
Le florin de Vienne ou de Saxe.	1	0	40	120
Le demi-florin même monnoie.	0	0	20	60

Petite monnoie Turque.

Pieces de 5 paras (*baſchlick*)

Le para a trois aſpres.
L'aſpre (*achtſe*) a 4 mankers.

Les monnoies de Tartarie ſont les ſuivantes :

Beas baſchlick, cinq blancs.
Kara baſchlick, cinq noirs.
Le beas baſchlick qui eſt d'argent, eſt de cinq kara baſchlick ou de 20 achtzes Tartares
Le kara baſchlick qui eſt de cuivre mêlé d'une petite partie d'argent, a 5 achtzes, ou huitiemes.
La piaſtre Tartare eſt une monnoie fictive, on la nomme *gruſch* ou *tſchurig*, & eſt toujours de 20 kara baſchlicks ou 100 achtzes.
L'achtze Tartare eſt auſſi une monnoie fictive, & qui n'exiſte que dans les comptes.
La piaſtre Turque valoit pendant que j'étois en Tartarie 7 $\frac{1}{2}$ gruſchs ou tſchurigs, ou 30 rups ou 150 baſchlicks, ou 750 achtzes.
L'althum Tartare a 22 $\frac{1}{2}$ grutſchs, ou 450 baſchlicks ou 2250 achtzes.
Cette monnoie d'or eſt rare, n'ayant été frappée que ſous un petit nombre de chans.
L'althum ou ſermakub Turc eſt de la même valeur.

Pendant mon ſéjour, les eſpeces Turques avoient la même valeur que les eſpeces Tartares de ſemblable dénomination.

Cette valeur n'eſt pas toujours la même ; quelquefois le chan la fait hauſſer tout-d'un-coup, d'autres fois il la baiſſe ſelon que cela convient à ſes intérêts, ſans s'embarraſſer ſi cela eſt nuiſible ou profitable au commerce & aux affaires.

Lorſqu'il eſt queſtion en Turquie & en Tartarie, de ſommes conſidérables, on parle de keſers (*bourſes*).

Une bourſe Turque vaut 500 piaſtres ou 562 fl. 30 cr. argent courant de Vienne.

Une bourſe Tartare vaut 500 tſchurigs, gruſchs, ou 66 piaſtres 13 $\frac{1}{4}$ paras Turques, 74 fl. 27 $\frac{1}{2}$ cr. argent courant de Vienne.

FIN.